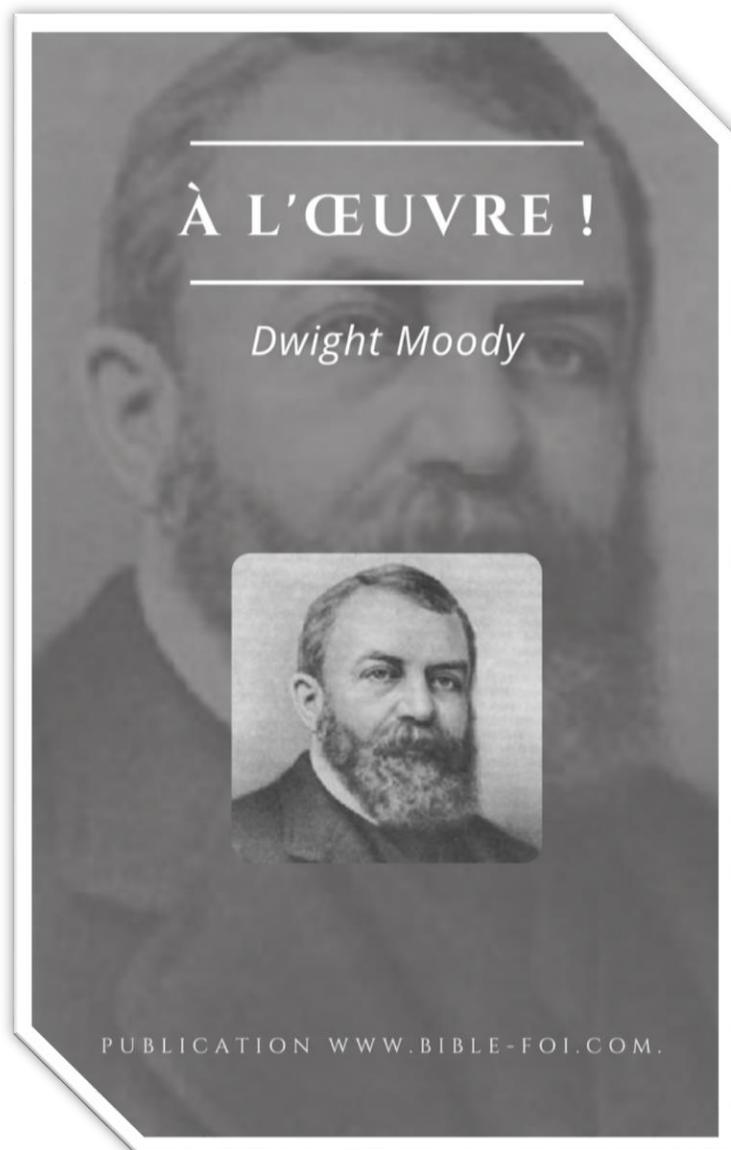


À l'œuvre !

Dwight Moody



© Reproduction autorisée, pourvu qu'elle soit gratuite, et que les sources soient indiquées

Source 456-bible.123-bible.com - Mise en page & publication www.bible-foi.com.

Table des matières

[Chapitre 1 Les préjugés sur les réveils](#)

[Chapitre 2 Aimer pour servir](#)

[Chapitre 3 Foi et courage](#)

[Chapitre 4 La récompense de la foi](#)

[Chapitre 5 L'enthousiasme](#)

[Chapitre 6 La puissance des petites choses](#)

Chapitre 7 « Elle a fait ce qu'elle a pu »

[Chapitre 8 « Qui est mon prochain ? »](#)

[Chapitre 9 « Vous êtes la lumière du monde »](#)

1 Les préjugés sur les réveils

L'évangéliste saint Jean nous raconte que, devant la tombe de Lazare, le Seigneur Jésus dit à ses disciples : « Enlevez la pierre ». Il voulait leur faire prendre une part active à la résurrection qu'il allait opérer. Cependant, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire disparaître la pierre. S'il lui avait ordonné de s'écarter, elle aurait obéi à sa voix, comme le fit Lazare quand Jésus le rappela à la vie. Mais le Seigneur voulait apprendre à ses enfants qu'il leur revient une part de travail dans la résurrection de ceux qui sont morts spirituellement. Les disciples n'eurent pas seulement à enlever la pierre ; après que Jésus-Christ eut ressuscité Lazare, ils eurent à le délier afin qu'il pût marcher.

Dieu pourrait facilement convertir les hommes sans nous ; mais ce n'est pas ainsi qu'il agit ordinairement, et je doute qu'il y ait sur la terre un seul homme qui ait été converti sans le concours plus ou moins direct de quelque instrument humain.

La pierre dont je désire parler aujourd'hui, et qui doit être enlevée avant que l'œuvre de Dieu puisse se faire, s'appelle les préjugés. Beaucoup de personnes ont un grand préjugé contre les réveils religieux ; le mot seul leur est antipathique. Malheureusement, ce sentiment ne se rencontre pas seulement chez les gens du monde ; un grand nombre de chrétiens ont autant de répugnance pour le nom que pour la chose.

Que veut dire ce mot de réveil ? Il veut dire simplement le passage des ténèbres à la lumière ; la découverte, la mise au jour, de quelque trésor caché. Nous sommes tous d'avis, je crois, que nous vivons dans un temps de grande disette spirituelle. Je doute fort que parmi les familles représentées aujourd'hui dans cette salle, il y en ait une seule qui ne compte au moins un membre qu'elle voudrait voir entrer dans le troupeau de Dieu, et accepter le salut.

Dans le commerce et l'industrie, on désire un réveil. De tous côtés, en Europe comme de, l'autre côté de l'Atlantique, j'entends dire qu'il y a un calme plat dans les affaires. On désire beaucoup qu'il y ait bientôt un réveil. En politique, aussi, on aime les réveils de l'opinion publique. Dans toutes les branches de l'activité humaine, partout où les hommes ont des intérêts, on désire les réveils.

Si ce désir est légitime, — et je ne prétends pas qu'il ne soit parfaitement légitime à sa place, — pourquoi les enfants de Dieu ne désireraient-ils pas, ne demanderaient-ils pas à présent un réveil de piété dans le monde ? N'avons-nous pas besoin d'un réveil de droiture, de vérité, de sincérité, de tempérance ? N'y a-t-il pas beaucoup d'hommes qui s'écartent de l'Église de Dieu pour fréquenter le cabaret ? Nos fils ne s'éloignent-ils pas par centaines et par milliers, de telle sorte que souvent, le dimanche, nos églises restent vides tandis que les cabarets se remplissent.

Je suis sûr que les marchands de vin sont très contents quand il y a un réveil dans leurs affaires. Ils ne sont pas fâchés de vendre plus de vins et de liqueurs. Eh bien ! Est-ce que tout vrai chrétien ne devrait pas désirer que les hommes qui sont en danger de périr éternellement fussent sauvés et rachetés ?

Beaucoup de personnes ont l'air de croire que les réveils sont une invention moderne, — qu'ils ne sont connus que depuis quelques années. C'est une erreur. Les réveils ne sont pas une nouveauté. S'ils n'ont pas pour eux l'autorité de l'Écriture Sainte, alors j'avoue que je ne comprends pas ma Bible.

Pendant les premiers deux mille ans de l'histoire du monde, il n'y a pas eu de réveil, à notre connaissance. S'il y en avait eu, il est probable que le déluge n'aurait pas été nécessaire. Le premier véritable réveil dont il soit fait mention dans l'Ancien Testament, eut lieu quand Moïse alla en Égypte pour faire sortir ses frères de la maison de servitude. Il dut y avoir une grande émotion dans la terre de Goscen quand Moïse y arriva. On fit alors beaucoup de choses qu'on n'avait pas l'habitude de faire.

Lorsque trois millions d'Hébreux furent protégés contre l'ange exterminateur par le sang de l'agneau pascal, qu'était-ce autre chose qu'un réveil de l'œuvre de Dieu parmi son peuple ?

Sous Josué, il y eut un grand réveil ; et encore sous les Juges. Dans ces temps anciens, Dieu réveillait souvent le peuple d'Israël. Samuel convoqua le peuple à Mizpah et lui ordonna de détruire ses idoles.

Alors les Israélites sortirent et battirent les Philistins qui ne revinrent plus pendant la vie de Samuel.

Qui sait, dit le Dr Bonar, si David et Jonathan ne furent pas convertis pendant ce réveil du temps de Samuel ?

N'est-ce pas aussi un réveil qui signala les jours d'Élie ? Le peuple s'était de nouveau adonné à l'idolâtrie, et le prophète l'avait convoqué sur le mont Carmel. Pendant que la multitude était assemblée sur la montagne, Dieu répondit par le feu ; alors le peuple se prosterna la face contre terre, en s'écriant : « C'est l'Éternel qui est Dieu ! C'est l'Éternel qui est Dieu ! » La nation tout entière retournait à son Dieu. Il se trouva, probablement, bien des gens pour critiquer cet élan de repentir et pour dire qu'il n'aurait pas de suites durables. C'est ce qu'on n'a cessé de répéter depuis 4000 ans, c'est ce qu'on répète encore aujourd'hui. Je crois entendre quelque témoin de la scène du Carmel dire en hochant la tête, tout comme les sages d'aujourd'hui : « Cet enthousiasme s'éteindra bientôt ».

Si nous arrivons aux jours du Nouveau Testament, nous trouvons le grand réveil provoqué par la prédication de Jean-Baptiste. Y a-t-il jamais eu un homme, excepté le Sauveur lui-même, qui ait accompli tant de choses en si peu de temps ? Cette prédication fut comme un souffle de printemps après un long et triste hiver. Depuis quatre cents ans, aucun prophète n'avait paru en Israël, et les ténèbres enveloppaient la nation. La venue de Jean fut comme l'apparition d'un brillant météore annonçant le lever du jour. Ce n'était ni dans le temple de Jérusalem, ni dans aucune synagogue, qu'il faisait entendre ses appels, mais sur les bords du Jourdain. Hommes, femmes, enfants accouraient en foule pour l'entendre. Il est relativement facile de réunir un auditoire dans une grande ville, mais ceci se passait dans le désert. Une grande agitation régnait évidemment dans les esprits. Presque toute la population sortait des villes et des villages pour entendre la prédication de Jean.

C'est étonnant comme on redoute toute espèce d'agitation religieuse. Il y a quelques années, on me demanda d'aller prêcher sur le champ de courses de Derby. J'ai vu là, en un seul jour, plus d'agitation que je n'en avais vu pendant toute ma vie dans toutes les assemblées religieuses auxquelles j'avais assisté : Et pourtant, personne ne se plaignait qu'il y eût trop d'agitation.

Voyez ce qui s'est passé à la Pentecôte. Les apôtres annoncèrent l'Évangile, et vous savez quel en fut le résultat. Les gens du monde dirent sans doute que cette grande ferveur ne tarderait pas à s'éteindre.

Malgré le martyre de saint Étienne et de saint Jacques, de nouveaux défenseurs surgirent de tous côtés.

Saul de Tarse, l'un des persécuteurs d'Étienne, reprit lui-même l'œuvre qu'il avait cherché à anéantir, et cette œuvre progresse encore.

Je connais beaucoup d'hommes qui font profession d'être chrétiens et qui passent leur temps à tout critiquer. Ils trouvent à redire au chant, à la prédication ; les prières étaient trop longues ou trop courtes, le chapitre de la Bible n'était pas bien choisi. Le prédicateur n'échappe pas à ces critiques. « Je n'aime pas son genre, » dit-on. Si vous doutez de ce que je dis, écoutez les conversations au sortir de ces réunions ou de toute autre assemblée religieuse :

- « Que pensez-vous du prédicateur ? » demandera l'un.
- « Eh bien ! j'avoue que j'ai été désappointé. Je n'aime pas son genre. Ses gestes manquent d'à propos ».
- Un autre dira. « Son raisonnement n'était pas assez serré ; moi, j'aime la logique ».
- Un troisième : « Je trouve qu'il n'a pas assez parlé de la repentance ».

Je vous ferai observer que si un prédicateur ne fait pas dans chacun de ses sermons un exposé complet de la doctrine chrétienne, il s'élèvera des plaintes contre lui. Les uns diront : « Il a beaucoup trop insisté sur la repentance ; et n'a pas assez parlé de la grâce ; » tandis que d'autres diront : « Il n'a parlé que de la grâce, et pas assez de la repentance ; » ou bien encore : « Il a beaucoup parlé de la justification, mais il n'a rien dit de la sanctification ». De sorte que si le prédicateur ne traite pas dans le même sermon toutes les doctrines contenues dans la Bible, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, il s'expose aux critiques et au blâme.

- « Ce qu'il y a de sûr, dira l'un de ces auditeurs, c'est qu'il ne m'a pas ému du tout ».

Un autre, au contraire, dira : « Il ne fait appel qu'à la sensibilité ; j'aime qu'on s'adresse à mon intelligence ». Ou bien : « Il s'adresse trop à la volonté, et ne donne pas assez d'importance à la doctrine de l'élection ». Ou bien encore :

- « Il n'y a pas de force dans son enseignement ; il n'insiste pas assez sur le dogme ». Ou encore « Il n'est pas éloquent ». Et ainsi de suite.

Vous trouverez des centaines de critiques de ce genre parmi les chrétiens de profession ; mais toutes ces observations n'amèneront pas une seule âme à Christ. Je

n'ai pas encore prêché un seul sermon que je ne pusse moi-même critiquer d'un bout à l'autre. Je sens que Jésus-Christ devrait avoir un représentant bien plus digne de lui ; mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir qu'il n'y a rien de parfait en ce monde. Si, pour vous convertir, vous attendez d'avoir trouvé un prédicateur parfait ou des réunions religieuses idéales, je crains bien que vous ne soyez obligés d'attendre jusqu'au millénium. Ce qu'il nous faut, c'est de tenir les yeux fixés sur le Sauveur. Renonçons à notre esprit de critique. Quand j'entends faire des remarques comme celles que j'ai citées, je dis à ces critiques : « Venez faire mieux vous-mêmes. Montez dans cette chaire, et montrez-nous ce que vous savez faire ». Mes amis, il est si facile de trouver à redire. Il ne faut pour cela ni beaucoup de tête, ni beaucoup de cœur.

Il y a quelques années, le pasteur d'une petite Église dans un village d'Amérique tomba dans un grand découragement. À force de broyer du noir, il prit l'habitude de murmurer et de se plaindre de tout. Il se plaignait même de ses collègues, s'imaginant qu'ils manquaient d'égards pour lui. Un de ses amis vint passer quelque temps chez lui afin de lui prêter son concours pour des services spéciaux. Le Dimanche matin, à l'issue du service, les deux pasteurs se trouvant seuls, celui qui était si malheureux dit à son confrère : « Vous ne pouvez pas vous figurer tout ce que j'ai à souffrir, surtout de la part de mes collègues ; ils me traitent vraiment bien mal ». Son ami répondit en lui posant quelques questions.

- « Vous ont-ils jamais craché au visage ? »

- « Non, ils n'en sont pas encore venus là ».

- « Vous ont-ils jamais frappé ? »

- « Non ».

- « Vous ont-ils jamais couronné d'épines ? »

À cette dernière question, il courba la tête en silence. Son ami poursuivit : « Votre Maître et le mien fut traité ainsi ; tous ses disciples s'enfuirent, et l'abandonnèrent aux mains des méchants. Pourtant, il n'ouvrit point la bouche ». L'effet de cette conversation fut remarquable. Les deux ministres s'agenouillèrent, et implorèrent avec ferveur une nouvelle mesure de l'esprit qui était en Jésus-Christ.

Pendant les réunions qui suivirent, un grand changement se fit chez le pasteur du village. Il travailla, il pria avec son ami, et beaucoup d'âmes furent amenées à Christ.

Quelques semaines plus tard, un des diacres de l'Église écrivait au pasteur étranger : « Votre visite, vos conversations avec notre pasteur, ont exercé une merveilleuse influence sur lui.

Jamais nous ne l'entendons se plaindre, et il travaille avec zèle et entrain ».

Une autre accusation que j'entends porter contre les réveils, c'est qu'ils s'écartent de l'ordre régulier des choses. C'est évident, mais cela ne suffit pas pour prouver qu'ils soient mauvais. Eldad et Médad, quand ils se mirent à prophétiser dans le désert, s'écartaient aussi de l'ordre habituel. Josué voulait que Moïse les reprit, mais au lieu de les blâmer, que dit celui-ci ? « Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète ! » Élie et Élisée ne faisaient pas partie de l'école régulière des prophètes, et pourtant ils exercèrent une puissante influence sur leurs contemporains. Jean-Baptiste ne reçut pas non plus une éducation régulière. Ce fut dans le désert et la solitude qu'il apprit la théologie. Et Jésus-Christ lui-même, ne s'écartait-il pas de l'ordre régulier ? Quand Philippe dit à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie, Nathanaël répondit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? »

Quand nous lisons l'histoire des derniers siècles, nous voyons que Dieu s'est souvent servi d'hommes qui sortaient de la routine, pour ainsi dire. Martin Luther eut à faire beaucoup de choses extraordinaires avant de pouvoir accomplir la grande Réforme du XVI^e siècle — Et aujourd'hui il y a dans le monde environ soixante millions d'hommes qui adhèrent à la foi évangélique. Wesley et Whitefield, en Angleterre, se sont aussi écartés de l'ordre établi, et pourtant ils ont accompli de grandes choses.

Mes amis, toutes les fois que Dieu agit, il faut s'attendre à voir des choses qui ne s'accordent pas avec les idées reçues. J'avoue que cela me paraît fort heureux. Il y a un grand nombre d'hommes que l'on ne peut pas atteindre, semble-t-il, par les moyens ordinaires, et qui viendront à des réunions du genre de celles-ci. Vous avez des églises et des chapelles, il est vrai, mais nous voulons faire un effort pour atteindre ces masses nombreuses qui refusent d'y entrer.

Les uns viendront à ces réunions, uniquement parce qu'elles ne doivent durer que peu de jours. Dans ce cas, on fera bien de se hâter, sinon il ne sera plus temps. Les autres viennent par pure curiosité, pour savoir comment les choses se passent ; et souvent, dès la première réunion, ils sont touchés par quelque parole, quelque chant. Ils entendent, au moins, la bonne nouvelle du salut, et peut-être deviendront-ils de vrais chrétiens, des membres utiles de la société.

Vous entendrez dire quelquefois : « Nous avons nos églises et nos chapelles ; si l'on ne veut pas y entrer, nous n'y pouvons rien ». Ce n'est pas là l'Esprit de notre Maître. Quand la guerre civile éclata en Amérique, les États-Unis n'avaient qu'une très petite armée. Le gouvernement fit appel aux volontaires.

Des centaines de milliers d'hommes répondirent à cet appel, et allèrent grossir les rangs de l'armée régulière. Il y avait de la besogne pour tout le monde. Ces volontaires n'étaient pas aussi instruits, pas aussi bien exercés que les soldats plus anciens, mais on utilisa les troupes irrégulières aussi bien que les troupes régulières. Ces volontaires devinrent d'excellents soldats, et rendirent de grands services à leur patrie. Si nous voulons atteindre les masses, il faut avoir recours aux corps francs, aussi bien qu'aux troupes de ligne.

Je connais une école du Dimanche, aux États-Unis, qui était tombée dans la plus complète routine. Il arriva que le directeur s'étant retiré, il fut remplacé par un homme beaucoup plus jeune. Celui-ci eut envie de changer les bancs de place, mais un des plus anciens membres du comité lui dit que les bancs étaient arrangés de cette façon depuis un grand nombre d'années, et qu'il ne fallait pas y toucher. Il y a encore beaucoup de cet esprit parmi nous. Il me semble, pour ma part, que si un système ne réussit pas, il faut y renoncer, et en essayer un autre. Si les hommes ne veulent pas avoir recours aux moyens de grâce ordinaires, tâchons de les atteindre autrement, et de les amener à Dieu.

Ne critiquons pas tout ce qui se fait de nouveau par cela seul que cela ne s'est pas encore fait, ou que nous aimerions mieux que cela se fît autrement. Je suis las d'entendre les gens se plaindre perpétuellement. Ne les écoutons pas, et marchons en avant pour accomplir l'œuvre que Dieu nous a donnée à faire.

On porte contre les réveils une autre accusation, plus grave encore que celle-ci. L'œuvre ne durera pas, dit-on. À cela je réponds que cette objection a dû être faite dès le jour de la Pentecôte. Quand Étienne fut lapidé, quand Jacques, le frère du Seigneur, fut décapité, quand tous les apôtres furent mis à mort, on dut certainement dire que la Pentecôte avait été un immense échec. Avait-elle vraiment été un échec ? Les fruits de ce réveil ne subsistent-ils pas encore aujourd'hui ?

Aux yeux du monde, la mission de Jean-Baptiste dut paraître un échec le jour où il fut décapité par ordre du roi Hérode. Mais aux yeux de Dieu, sa mission n'avait pas été inutile. L'Église de nos jours subit encore l'influence du prophète du désert. En voyant

Jésus mourir sur la croix, le monde a pu croire qu'il avait échoué dans son œuvre ; mais aux yeux de Dieu, il n'en était pas ainsi. La colère des hommes fit éclater la gloire et la bonté de Dieu.

J'éprouve peu de sympathie pour les pasteurs qui, lorsque Dieu ranime les Églises, se mettent à prêcher contre les réveils. Il n'existe pourtant pas, dans toute la chrétienté, une seule Église qui ne soit sortie d'un réveil. L'Église catholique, l'Église épiscopale d'Angleterre se disent, l'une et l'autre, d'origine apostolique ; dans ce cas, elles sont issues du réveil de la Pentecôte. L'Église méthodiste est issue des réveils qui ont eu lieu sous John Wesley et George Whitefield. L'Église luthérienne ne doit-elle pas son existence au grand réveil qui ébranla l'Allemagne au temps de Luther ? L'Écosse ne fut-elle pas tirée de son engourdissement par la prédication de John Knox ? Et l'origine des quakers ne remonte-t-elle pas à l'œuvre que Dieu a accomplie par le moyen de George Fox ? Malgré cela, on prend peur dès qu'il se fait quelque tentative pour sortir de la routine. Demandons à Dieu de susciter beaucoup d'hommes capables de réveiller aujourd'hui son Église. Je crois qu'il en est besoin.

Dans un des endroits que nous avons visités, il y avait une Église tout-à-fait opposée aux réveils. On fit comprendre au pasteur que s'il prenait part au mouvement, il s'aliénerait une partie de sa congrégation.

Il consulta les archives de l'Église, et vit que les quatre cinquièmes de ses membres avaient été convertis pendant des réveils, entre autres le directeur de l'École du Dimanche, tout le conseil de l'Église, et presque tous les membres actifs. Le Dimanche suivant, le pasteur monta en chaire et prêcha un sermon sur les réveils, en ayant soin de rappeler ce qui s'était passé autrefois. Il arrive souvent que des personnes qui s'opposent maintenant aux réveils ont elles-mêmes été converties dans un temps de réveil.

Il y a quelque temps, un pasteur éminent prêcha un sermon contre ces réveils ; il n'y croyait pas, disait-il. Quelques-uns des membres de son Église consultèrent les archives pour voir combien de membres avaient été admis dans l'Église sur la profession de leur foi, pendant les douze dernières années ; il n'y en avait pas un seul. Et pourtant le pasteur parlait contre les réveils !

Mon expérience m'a appris que les chrétiens qui ont été convertis en un temps de grande ferveur religieuse sont même plus forts, plus fermes que ceux qui sont entrés

dans l'Église en des temps ordinaires. Les jeunes convertis s'entraident mutuellement, et plus ils sont nombreux, plus leurs débuts dans la vie chrétienne sont sérieux.

On prétend que tous les convertis ne persévèrent pas. Hélas ! tous ceux qui écoutèrent la prédication de Jésus-Christ ne persévèrent pas non plus. « Plusieurs de ses disciples se retirèrent et n'allèrent plus avec lui ».

Saint Paul était dans la douleur de voir que plusieurs de ceux qui avaient fait profession de croire se conduisaient comme des ennemis de la croix de Christ. Le Maître nous enseigne dans la parabole du Semeur qu'il y a différentes espèces d'auditeurs ; il les représente par le bord du chemin, par le terrain pierreux, par les épines et par la bonne terre. Ces différentes catégories d'auditeurs se retrouveront jusqu'à la fin des siècles. J'ai dans mon jardin un pommier qui se couvre de fleurs tous les printemps. Si toutes ces fleurs se transformaient en fruits, l'arbre se romprait. Les neuf dixièmes des fleurs, environ, tomberont à terre, et pourtant j'ai une belle récolte de pommes.

De même, beaucoup de ceux qui font profession de croire à l'Évangile retournent au monde. Ce sont peut-être ceux qui avaient donné les plus belles promesses qui se lassent le plus vite ; tandis que ceux dont on avait espéré moins, deviennent les chrétiens les plus sérieux et les plus fermes. Tout ce que nous avons à faire maintenant, c'est de jeter la semence. C'est à Dieu à préparer le terrain et à donner l'accroissement. J'ai souvent dit que si j'avais été chargé de convaincre les hommes de péché, j'aurais renoncé à la tâche depuis longtemps. C'est là l'œuvre du Saint-Esprit. Ce que nous avons à faire, c'est de répandre la bonne semence de la Parole de Dieu, avec la confiance que Dieu la bénira pour le salut des âmes.

Il est évident que nous ne devons pas compter beaucoup sur le concours de ceux qui parlent sans cesse contre les réveils. Je crois que beaucoup de nouveaux convertis sont refroidis par ceux qui condamnent ces efforts spéciaux. Si nous en voyons quelquefois retourner au monde, ce n'est pas toujours de leur faute.

Dans une ville des États-Unis où je prêchais récemment, un ministre me dit. « J'espère que nous aurons de meilleurs résultats que lors du mouvement religieux qui s'est fait ici il y a cinq ans. À cette époque-là, une centaine de nouveaux convertis se sont joints à mon Église, et aujourd'hui, à une ou deux exceptions près, je ne sais ce qu'ils sont devenus ». C'était fort décourageant. J'en parlai à un autre pasteur de la même ville, disant que j'aimerais beaucoup mieux renoncer à l'évangélisation et me remettre aux affaires si les résultats ne devaient pas être plus durables. Il me répondit : « Moi aussi,

J'ai reçu dans mon Église une centaine de nouveaux convertis, mais il en reste encore quatre-vingt-dix-huit.

Je les ai suivis et observés depuis cinq ans, et deux seulement nous ont quittés ». Il me demanda ensuite si son collègue m'avait raconté ce qui s'était passé dans son troupeau après la réception de ces nouveaux membres. Quelques-uns d'entre eux s'étaient figuré qu'il fallait tout réorganiser ; il y eut des divisions entre eux, et peu à peu, ils quittèrent l'Église où ils venaient d'entrer. Soyez sûrs que quiconque se mettra de tout cœur à l'œuvre ne manquera pas d'encouragement.

Il est très facile de critiquer une œuvre comme celle-ci ; mais, généralement, ceux qui critiquent le plus, non seulement ne font rien du tout eux-mêmes, mais ne savent pas de quoi ils parlent. Il faut convenir qu'il n'est pas juste de condamner une œuvre que nous ne nous sommes pas donné la peine d'examiner et de connaître personnellement. Si, au lieu de rester tranquillement à leurs places et de regarder autour d'eux, nos critiques voulaient se donner la peine d'entrer en rapport avec ceux qui fréquentent nos réunions et leur parler de leurs âmes, ils sauraient bientôt si l'œuvre est sérieuse ou non.

On m'a raconté l'histoire d'un officier qui revenait des Indes. Pendant un dîner où il se trouvait chez un de ses amis, on lui fit quelques questions sur les missions, et il répondit qu'il n'avait pas vu un seul indigène converti pendant tout le temps qu'il avait passé aux Indes. Un missionnaire, qui se trouvait parmi les convives, ne releva pas directement cette assertion ; il se contenta de demander au sceptique Anglais s'il avait jamais vu des tigres dans les Indes. L'officier se frotta les mains comme si cette question évoquait des souvenirs charmants « Des tigres ! s'écria-t-il. Je crois bien que j'en ai vu ; j'en ai tué un bon nombre »

- « Eh bien, répondit le missionnaire, j'ai passé bien des années aux Indes, et je n'ai jamais vu de tigres ». Pendant que l'un des deux voyageurs avait cherché des tigres, l'autre avait cherché des convertis, et chacun avait trouvé ce qu'il cherchait.

Si nous nous mettons à la recherche de ceux qui ont réellement accepté l'Évangile, nous en trouverons ; c'est hors de doute. Mais il est non moins certain que dans presque tous les cas, ceux qui parlent contre les réveils n'en savent absolument rien par expérience. Vous imaginez vous que les nouveaux convertis vont aller frapper à votre porte pour vous annoncer le changement qui s'est fait dans leur vie ? Si vous voulez savoir la vérité, allez chez eux, et entrez en conversation avec eux.

J'espère que personne n'aura peur des entretiens particuliers qui suivent ces réunions. Je connais des gens qui y sont très opposés, mais je maintiens que c'est une excellente chose, tout-à-fait sensée.

Quand un écolier ne peut pas résoudre un problème d'algèbre, par exemple, il cherche quelqu'un qui connaisse l'algèbre, et le prie de lui aider — Or, le problème qui se pose maintenant devant nous, c'est le problème de la vie éternelle, et il faut qu'il soit résolu par chacun de nous. Pourquoi ne demanderions-nous pas à ceux qui ont plus d'expérience que nous de nous aider de leurs conseils ? Si nous nous trouvons en présence de quelque difficulté qui nous paraisse insurmontable, il est probable que nous rencontrerons quelque personne vraiment pieuse qui aura éprouvé la même difficulté il y a vingt ans ; elle sera heureuse de nous aider, et de nous dire comment elle est venue à bout de la vaincre. Ne craignez donc pas de lui demander conseil.

Parmi toutes les personnes qui composent cette assemblée ou qui assisteront à nos réunions, il n'y en a pas une seule, j'en suis sûr, qui ne puisse trouver dans la Parole de Dieu la réponse aux questions qui la troublent. Mais si vous ne nous communiquez pas vos pensées et vos difficultés, comment pourrions-nous vous être utiles ? Je pourrais parler du haut de cette chaire pendant trente jours consécutifs et ne pas toucher le point spécial qui vous préoccupe, tandis que vingt minutes de conversation particulière pourraient suffire pour dissiper tous vos doutes et toutes vos difficultés.

J'ai revu dernièrement une dame qui avait eu beaucoup d'entretiens particuliers, il y a neuf ans, avec des personnes qui fréquentaient nos réunions. Elle m'a dit qu'elle était encore en relation avec toutes ces personnes, au nombre d'environ trente-cinq, et qu'elle avait tout lieu de croire qu'elles étaient sincèrement chrétiennes. Elle leur avait écrit des lettres, elle leur avait envoyé de petits souvenirs à Noël, et autant qu'elle pouvait en juger, aucune d'elles ne s'était écartée du bon chemin. Elle s'est mêlée à leur vie, elle a pris part à tout ce qui les touchait, et elle leur a été en bénédiction.

Si nous avons un millier de collaborateurs de ce genre, nous ne tarderions pas, avec l'aide de Dieu, à voir des merveilles et des prodiges. Il n'y a pas de catégorie d'êtres humains, quelque dégradés et quelque coupables qu'ils soient qu'on ne puisse atteindre, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine.

Bien des chrétiens sont assoupis ; il faut les réveiller, afin qu'ils prennent à cœur les intérêts éternels de ceux qui vivent dans l'insouciance et le péché. Mettons de côté nos

préjugés. Si le Seigneur est à l'œuvre, qu'importe si la manière dont l'œuvre se fait est en accord ou non avec nos idées préconçues ou avec les anciens usages.

Qu'un seul cri s'élève de tous nos cœurs pour demander à Dieu de faire revivre son œuvre au milieu de nous ! Que cette œuvre de réveil commence tout d'abord pour nous, qui nous réclamons du nom de notre Sauveur. Écartons tous les obstacles qui pourraient venir de nous-mêmes. Alors, avec le secours de l'Esprit de Dieu, nous pourrions atteindre ces milliers de gens qui ne mettent jamais le pied dans aucune église, et des multitudes d'âmes entreraient dans le royaume de Dieu.

2 Aimer pour servir

Je désire attirer votre attention sur le treizième chapitre de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, en remplaçant le mot de charité par celui d'amour ; « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes, et même des anges, si je n'ai point l'amour, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui retentit. Et quand même j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères de la science de toutes choses ; et quand même j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point l'amour ; je ne suis rien. Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres et que même je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point l'amour, cela ne me sert de rien ».

C'est une grande chose que d'être un prophète comme Daniel, ou Ésaïe, ou Élie, ou Élisée mais saint Paul nous apprend ici que l'esprit d'amour est une chose plus grande encore que l'esprit de prophétie.

Marie de Béthanie, qui savait si bien aimer, était supérieure à ces grands prophètes.

« L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ; l'amour n'est point insolent ; il ne s'enfle point d'orgueil ; il n'est point malhonnête ; il ne cherche point son intérêt ; il ne s'aigrit point ; il ne soupçonne point le mal ; il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne périt jamais. Pour ce qui est des prophéties, elles seront abolies, et le don des langues cessera, et la connaissance sera anéantie. Maintenant donc, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour ; mais la plus grande, c'est l'amour ».

L'ennemi s'était introduit dans la petite Église fondée à Corinthe par l'apôtre Paul, et il y avait des divisions parmi les disciples. L'un disait : « Pour moi, je suis d'Apollon ; » — un autre disait : « Pour moi, je suis de Céphas ; » et un troisième : « Pour moi, je suis de Paul » — Paul vit tout de suite que ces divisions, que ce manque d'amour des enfants de Dieu les uns pour les autres auraient des conséquences désastreuses pour l'Église, et alors il écrivit cette lettre. Je suis convaincu que si tous les vrais croyants pouvaient se pénétrer de l'esprit de ce chapitre et le mettre en pratique pendant un an, l'Église de Dieu verrait se doubler le nombre de ses enfants. L'un des plus grands

obstacles au développement de l'œuvre de Dieu aujourd'hui est bien certainement ce manque d'amour parmi les disciples de Jésus-Christ.

Quand nous aimons quelqu'un, nous ne cherchons pas sans cesse à attirer l'attention sur ses défauts. On a dit avec raison : Il ne manque pas de traités sur l'éloquence ; mais, chose curieuse, il n'en est pas un seul qui indique le véritable secret de toute vraie éloquence ; ce secret, c'est l'amour. Pour atteindre les hommes, il faut les aimer beaucoup. Quel que soit leur degré de culpabilité, ou d'indifférence, ou d'ingratitude ; quelque bas qu'ils soient tombés, il faut surtout et avant tout les aimer. L'amour, c'est la sève de l'Évangile, c'est le secret de toute prédication forte et vivante, c'est l'inspiration la plus puissante de l'éloquence. Le but de toute prédication est de ramener à Dieu les cœurs des hommes, et l'amour seul sait découvrir les sentiers mystérieux qui conduisent au cœur.

Si, donc, vous ne possédez pas un fervent amour et une profonde compassion pour l'humanité, soyez sûr que nous n'avez pas reçu le don de l'éloquence chrétienne. Vous ne réussirez pas à gagner des âmes, vous n'acquerez jamais cette domination, excellente entre toutes, la domination qu'on exerce sur le cœur de l'homme. Un proverbe arabe dit : « L'épée fait courber le cou ; mais le cœur seul fait courber le cœur ». On ne résiste pas à l'amour.

Écoutez ces paroles : « L'amour est patient ; il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ». Que de fois n'arrive-t-il pas que si l'un de nos frères nous éclipse, nous éprouvons de l'envie au fond de notre cœur. Il faut beaucoup de grâce divine pour détruire ce sentiment-là. « L'amour n'est point insolent ; il ne s'enfle point d'orgueil ». Les chrétiens ont peu d'ennemis plus redoutables que cet esprit de rivalité qui demande sans cesse : « Lequel sera le plus grand ? »

Il y a quelques années, j'ai lu un livre qui m'a fait beaucoup de bien. Il était intitulé « L'éducation des Douze ». L'auteur disait que Jésus avait passé la plus grande partie de son temps, pendant les trois ans et demi de son ministère, à former douze hommes. L'éducation qu'il leur donna était bien différente de celle qu'on donne aujourd'hui dans nos collèges et dans nos écoles. Tandis que le monde encourage l'ambition, Jésus enseigne à ses disciples l'humilité. Il les exhorte à se prévenir les uns les autres par honneur ; à n'être point enflés d'orgueil, à n'être point envieux, mais plutôt, à être doux et humbles de cœur.

Un peintre de l'antiquité, ayant été chargé de faire un portrait très ressemblant d'Alexandre le Grand, se trouva dans un grave embarras. Pendant une de ses guerres, Alexandre avait reçu au front un coup d'épée, et en avait conservé une longue cicatrice. L'artiste se dit : Si je représente la cicatrice, j'offenserai les admirateurs du monarque ; et si je l'ometts, la ressemblance ne sera pas exacte. Que faut-il faire ? Il imagina un heureux expédient, et représenta le grand roi, le front appuyé dans sa main, cachant ainsi la cicatrice.

Ne pourrions-nous pas nous représenter de même les uns les autres, en posant la main de la charité sur la cicatrice, au lieu d'en faire ressortir toute la profondeur ? Les païens mêmes peuvent donner aux chrétiens une leçon de charité, de bonté et d'amour.

Ce désir d'occuper le premier rang a failli perdre l'Église plus d'une fois pendant le cours de son histoire. Si l'Église n'avait pas été d'origine divine, elle serait tombée en ruines depuis longtemps. De nos jours encore, on pourrait citer à peine un seul mouvement de réforme qui n'ait couru le danger d'être entravé ou anéanti par ce misérable esprit d'ambition et de personnalité. Que Dieu nous aide à détruire cet esprit, à jeter loin de nous notre vanité et notre orgueil, et à accepter Christ pour notre Maître, afin qu'il nous montre dans quel esprit il faut travailler pour lui.

Une des choses qui durent le plus attrister la vie de Jésus, ce fut la manifestation de cet esprit parmi ses disciples, même pendant les dernières heures de son séjour au milieu d'eux, et jusqu'au moment où il fut emmené pour être crucifié. Nous lisons dans l'Évangile de saint Luc : « Jésus dit à ses apôtres : Voici la main de celui qui me trahit est à table avec moi. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon qu'il a été déterminé ; mais malheur à cet l'homme par qui il est trahi ! Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres qui était celui d'entre eux qui ferait cela. Il arriva aussi une contestation entre eux, pour savoir lequel d'entre eux devait être regardé comme le plus grand.

« Mais il leur dit : Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui usent d'autorité sur elles sont nommés bienfaiteurs. Il n'en doit pas être de même entre vous ; mais que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert ; car qui est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et cependant je suis au milieu de vous comme celui qui sert ».

Même en un moment aussi solennel, pendant cette nuit mémorable où le Seigneur venait d'instituer la Sainte-Cène avec ses disciples, après avoir mangé la pâque avec eux, et où il s'avançait vers la croix, — même alors, cette pensée remplit leurs cœurs : Lequel sera le plus grand ?

Il existe une charmante tradition sur la fondation du temple de Salomon. Le terrain sur lequel il fut construit appartenait en commun à deux frères, dont l'un avait des enfants, et l'autre n'en avait pas. Ils y avaient semé du blé. Le lendemain de la moisson, deux meules ayant été élevées, l'aîné des deux frères dit à sa femme : « Mon jeune frère n'a pas la force de supporter la fatigue et la chaleur du jour, je vais prendre une partie de mes gerbes et les ajouter à sa meule sans qu'il le sache ». Le frère cadet, animé de sentiments semblables, se dit en lui-même : « Mon frère a des enfants, et moi je n'en ai pas. Je vais prendre une partie de mes gerbes et les ajouter à sa meule.

Quel ne fut pas leur étonnement le lendemain, en trouvant leurs meules respectives aussi grandes que la veille. La même aventure se renouvela plusieurs nuits de suite. Chacun d'eux résolut enfin de veiller toute la nuit afin d'éclaircir le mystère. C'est ce qu'ils firent, et la nuit suivante, ils se rencontrèrent à mi-chemin entre leurs deux meules, les bras chargés de gerbes. Ce fut sur un terrain sanctifié par un tel souvenir que s'éleva le magnifique temple de Salomon, la merveille et l'admiration du monde. Hélas ! de nos jours, combien de frères seraient disposés à dérober toute la meule de leur frère plutôt qu'à y ajouter une seule gerbe !

Si nous voulons apprendre à gagner les âmes, si nous voulons être utiles au service de notre Maître, il faut nous débarrasser de ce maudit esprit de rivalité et d'amour-propre. C'est là le fond de la pensée de saint Paul dans ce passage de son épître aux Corinthiens. Il leur dit qu'on a beau avoir beaucoup de foi et de zèle, et distribuer beaucoup d'aumônes, si l'on n'a pas d'amour, on est comme l'airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Si ce n'est pas l'amour qui inspire et remplit tous nos discours, nous ferions tout autant de bien aux âmes en sonnant de la trompette du haut de la chaire qu'en prêchant des sermons. On peut annoncer la vérité ; on peut enseigner la doctrine évangélique dans toute sa pureté ; si le cœur n'est pas rempli d'amour pour ceux auxquels on s'adresse, si on prêche par métier, l'apôtre le déclare, on n'est qu'une cymbale retentissante.

Ce qu'il nous faut, ce n'est pas tant de travailler davantage que de travailler pour un meilleur motif.

Dieu tient compte du mobile qui nous fait agir, bien plus que de notre activité extérieure. Le seul arbre sur la terre qui puisse produire des fruits agréables à Dieu c'est l'arbre de l'amour.

En écrivant à son disciple Tite, saint Paul dit : « Enseigne les choses qui conviennent à la saine doctrine : que les vieillards soient sobres, graves, prudents, purs dans la foi, dans la charité (ou dans l'amour), dans la patience ». À quoi servirait-il d'enseigner une saine doctrine, si l'on négligeait l'amour et la patience ? De quelle valeur nos prières peuvent-elles être si elles ne sont pas inspirées par l'amour ? On s'étonne parfois de voir tant de prédications irréprochables rester sans résultats. Ne croyez-vous pas que cela tienne à ce qu'on prêche si souvent par métier ? Les paroles brillent comme le givre au soleil, mais ne réchauffent pas davantage. Elles n'ont pas une seule étincelle d'amour — S'il en est ainsi, vous n'aurez que très peu de force. Quand même vous multiplieriez vos réunions d'appel, vos réunions de prières, vos réunions d'actions de grâces, si l'amour ne les inspire pas, vous parlerez en vain. Dieu lui-même vous dit que vous êtes semblables à l'airain qui résonne et aux cymbales qui retentissent.

On peut être très bon médecin sans aimer ses malades. On peut être très bon avocat sans aimer ses clients. Un négociant peut faire d'excellentes affaires sans se soucier le moins du monde de ses pratiques. Un savant peut nous expliquer les merveilles de la science ou de la théologie sans éprouver le moindre amour pour nous ; mais sans amour, il est impossible de travailler sérieusement pour Dieu et de gagner les âmes. On peut passer aux yeux du monde pour être un grand prédicateur, on peut attirer la foule par de brillants discours ; si un sincère amour pour Dieu et pour les âmes n'est pas la force motrice de toute cette éloquence, elle s'évanouira comme une vapeur et comme la rosée du matin.

On raconte que toutes les fois que les Athéniens entendaient Démosthènes, ils étaient émus au point de se sentir prêts à partir pour combattre Philippe de Macédoine. Ils entendaient aussi avec plaisir un autre orateur qui les charmait par son éloquence ; mais à peine le discours était-il fini, que le charme se rompait, les belles paroles avaient été creuses. Il ne suffit donc pas de prononcer de brillants discours qui peuvent entraîner la multitude au moment même ; s'ils ne reposent pas sur un sentiment profond, leur influence ne sera pas durable. Ce qui faisait la force de Démosthènes, c'était son amour pour sa patrie, et cet amour, il le communiquait à tout le peuple.

Lorsque nous aimerons davantage, il nous sera facile de travailler pour le Seigneur. Rien ne nous paraîtra trop insignifiant. Dieu ne bénit point les travaux les plus

importants si l'amour est étranger ; mais il prend plaisir aux petites choses faites par amour. Un verre d'eau froide donné à l'un de ses enfants par amour pour lui, a plus de valeur à ses yeux que la conquête d'un royaume, inspirée par l'ambition et la vaine gloire.

Je suis fatigué d'entendre toujours répéter le mot de devoir comme si c'était l'unique mobile du chrétien.

De tous côtés, j'entends dire : Je fais ceci, ou cela, parce que c'est mon devoir. L'expérience m'a prouvé que les chrétiens qui parlent ainsi sont ceux qui réussissent le moins bien dans leur travail. N'avons-nous pas un mobile plus puissant que le simple devoir ? Ne pouvons-nous pas nous mettre au service de Christ parce que nous l'aimons ? Quand c'est l'amour qui nous pousse, le travail nous paraît toujours facile. Une mère n'a pas de peine à soigner son enfant malade. Elle ne regarde pas cela comme une corvée. Saint Paul ne nous parle jamais de la peine que le service de son maître lui a coûtée. Il était pressé de travailler parce qu'il aimait son Sauveur et qu'il se sentait aimé par lui. Lutter, souffrir même pour son Maître bien-aimé, c'était une joie pour lui.

Vous me répondez peut-être que j'ai tort de parler contre le devoir ; beaucoup de choses ne se feraient jamais sans le sentiment du devoir. C'est vrai, mais je voudrais vous faire sentir que ce n'est pas un mobile suffisant, et que vous pouvez en avoir un autre bien plus puissant.

Je vais bientôt retourner dans ma patrie, de l'autre côté de l'Atlantique. Je pense en ce moment à une mère aux cheveux blancs qui habite, sur les bords du Connecticut, la même petite ville depuis quatre-vingts ans. Supposons que je lui apporte un présent à mon retour, et qu'en le lui donnant, je dise : « Vous avez été si bonne pour moi autrefois que j'ai cru de mon devoir de vous apporter un cadeau ». Que penserait-elle de moi si je lui parlais ainsi ? Mais si au contraire je le lui apporte comme un témoignage de mon grand amour pour elle, quel prix n'attachera-t-elle pas à mon souvenir ! De même, Dieu désire que ses enfants ne le servent pas seulement par devoir. Il n'aime pas que ce soit une chose pénible pour nous de faire sa volonté.

Voyez les soldats. S'ils ne se battent que parce qu'ils y sont forcés, ils ne remporteront pas beaucoup de victoires. Si, au contraire, ils se battent par amour pour leur pays et pour leurs chefs, rien ne pourra leur résister. Si ce n'est pas l'amour qui vous pousse à travailler pour Christ, ne vous attendez pas à être béni dans votre œuvre.

Napoléon essaya de fonder un empire par la force des armes. Alexandre le Grand, César, d'autres conquérants encore, l'avaient essayé avant lui, mais tous, ils ont échoué. Jésus-Christ a fondé son royaume sur l'amour, et ce royaume durera éternellement.

Quand nous aurons appris à aimer véritablement, tous les mobiles égoïstes et bas disparaîtront, et notre ouvrage pourra supporter l'épreuve du feu.

Je voudrais vous rappeler encore une chose. L'amour ne songe jamais à ce qu'il recevra en retour de ce qu'il donne. Vous avez tous lu dans l'Évangile selon saint Mathieu la parabole du père de famille qui avait loué des ouvriers pour travailler dans sa vigne. Après en avoir loué plusieurs dès le matin, il en trouva d'autres à différentes heures du jour, et les envoya aussi à sa vigne. Quand le soir fut venu, ceux qui avaient travaillé depuis le matin s'attendaient à recevoir un salaire plus élevé que les autres ; aussi se mirent-ils à murmurer et à se plaindre lorsqu'ils virent qu'ils recevaient tous la même chose. Mais quelle fut la réponse du père de famille : « Mon ami, je ne te fais point de tort ; n'as-tu pas accordé avec moi à un denier par jour ? Prends ce qui est à toi et t'en va. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi.

Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? Ton œil est-il mauvais de ce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ».

J'ai presque toujours vu que les chrétiens qui se demandent sans cesse quelle bénédiction le Seigneur leur donnera en récompense de leur travail ne sont jamais contents. L'amour vrai travail de tout son cœur sans poser de conditions. Ne marchandons pas avec le Seigneur, mais soyons heureux de faire tout ce qu'il nous demande.

Je suis certain que si nous nous mettons à l'œuvre avec un cœur plein d'amour pour ceux que nous désirons atteindre, nous verrons toutes les barrières s'abaisser devant nous. L'amour fait naître l'amour, de même que la haine fait naître la haine. L'amour est la clef du cœur humain. Quelqu'un a dit : « La lumière est faite pour l'intelligence, et l'amour est fait pour le cœur ». Commencez par gagner l'affection de ceux que vous cherchez à atteindre ; il vous sera facile ensuite de les amener à Christ.

Je vois des enfants parmi ceux qui m'écoutent. Permettez-moi de leur raconter une histoire. Il y avait une fois un petit garçon qui demeurait sur la lisière d'un bois. Un jour,

se croyant seul, il s'amusait à chanter quand il lui sembla entendre la voix d'un autre enfant assez près de lui — « Hé ! là-bas ! » s'écria-t-il — « Hé ! là-bas ! » répondit la voix. Il ne savait pas que c'était l'écho de sa voix, et se mit à crier : « Tu es un méchant garçon ! » Naturellement, la voix répondit : « Tu es un méchant garçon ».

Après quelques autres paroles du même genre, il rentra à la maison, et dit à sa mère qu'il y avait un vilain enfant dans le bois. La mère, qui comprit ce dont il s'agissait, lui dit : « Oh ! non, il n'est pas méchant. Parle-lui gentiment, et tu verras s'il ne te répond pas de même ». Le petit garçon retourna dans le bois et cria : « Hé ! là-bas »

- « Hé ! là-bas »

- « Tu es un bon garçon » — Inutile de dire que la voix répondit : « Tu es un bon garçon »

- « Je t'aime bien » Et la voix, toujours fidèle, répondit : « Je t'aime bien ».

Je vous vois sourire ; et pourtant cette petite histoire vous donne le mot de l'énigme. Plusieurs d'entre vous, peut-être, sont convaincus qu'ils ont des voisins fort désagréables et qu'il est impossible d'avoir de bons rapports avec eux ; il est bien possible que les torts soient tout autant de votre côté que du leur.

Si vous aimez ceux qui vivent près de vous, ils vous aimeront aussi. Comme je le disais tout à l'heure : l'amour est la clef qui ouvre tous les cœurs. Il n'y a pas au monde un seul être humain tombé si bas qu'on ne puisse l'atteindre avec de l'amour, de la douceur et de la bonté. Il faudra peut-être des années pour en venir à bout, mais la chose est possible. L'amour ne peut pas rester inactif.

On a dit avec raison : « On peut dissimuler sa fortune, enfouir ses talents ; il y a une chose qu'on ne peut ni dissimuler ni enfouir, c'est l'amour ». Il ne se nourrit pas de lui-même, il lui faut un aliment.

Il y a quelques années, la fièvre jaune éclata dans l'une des villes de nos États du Sud. Les décès étaient si nombreux que les autorités de la ville ordonnèrent qu'on enterrât les morts rapidement, sans prendre le temps de faire de funérailles. Une charrette allait de maison en maison prendre les morts et les porter au cimetière. Une famille étrangère était venue depuis peu s'établir dans cette ville. Le père fut bientôt atteint par l'épidémie, et mourut. Les voisins avaient peur de la contagion, et personne n'osa aller dans la maison des pauvres affligés. La mère ne tarda pas à être frappée à son tour.

Avant de mourir, elle appela son petit garçon et lui dit : « Je vais bientôt partir ; mais quand je serai morte, le Seigneur Jésus viendra prendre soin de toi ». Elle n'avait personne sur la terre à qui confier son fils. Peu de temps après, elle mourut, en effet, et son corps fut porté au cimetière. Le petit garçon suivit la charrette jusqu'au bord de la tombe, et vit la place où l'on déposa le corps de sa mère, puis il retourna à la maison.

Mais il se sentit bien seul, et quand il commença à faire nuit, il eut peur et ne voulut plus rester dans la maison. Il alla s'asseoir sur le seuil de la porte et se mit à pleurer. Enfin il retourna au cimetière, il se coucha sur la tombe de sa mère et s'endormit en pleurant.

Le lendemain matin, un monsieur qui traversait le cimetière vit l'enfant qui pleurait. « Que fais-tu là, mon enfant ? » lui dit-il. « J'attends le Seigneur Jésus ». Le monsieur désira savoir ce que l'enfant voulait dire, et se fit raconter son histoire. Il en fut ému, et dit au petit garçon : « Eh bien, mon enfant, c'est moi que le Seigneur Jésus a envoyé pour prendre soin de toi ». L'enfant leva les yeux vers lui, et répondit : « Vous avez été bien longtemps à venir ».

Qui oserait prétendre que si nous aimions véritablement notre Maître, nous ne réussirions pas à atteindre les masses, qui semblent maintenant hors de notre portée ? Il n'y a pas d'ivrogne, il n'y a pas de créature coupable, il n'y a pas d'athée à qui nous ne puissions faire du bien. Les athées ne peuvent pas résister à la puissance de l'amour. C'est lui, et non le raisonnement, qui renversera l'athéisme ainsi que tous les autres faux systèmes. C'est l'amour de Christ qui brisera le cœur le plus endurci.

Je suis sûr d'une chose : quand ces cœurs endurcis qui rejettent maintenant le Sauveur seront parfaitement convaincus que notre amour pour eux est l'unique mobile de nos efforts, leur dureté commencera à s'adoucir, leur volonté rebelle commencera à céder. Cette clef de l'amour les ouvrira.

Avec l'aide de Dieu, nous pourrons les faire sortir des ténèbres de ce monde et les amener à la lumière de l'Évangile.

Jésus-Christ a donné à ses disciples un signe de ralliement. Les membres d'une même association portent, tantôt un ruban bleu, tantôt un ruban rouge pour se reconnaître les uns les autres ; le signe que Jésus-Christ a donné à ses disciples, c'est l'amour : « C'est à ce signe que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres ». De l'amour, pas seulement pour les chrétiens, mais pour ceux qui sont tombés. Le bon Samaritain eut de l'amour pour le pauvre voyageur

qui était tombé entre les mains des voleurs. Si nous savions aimer comme lui, le monde découvrirait bien vite que nous sommes les disciples du Seigneur Jésus-Christ. Ce genre d'argument aurait plus de puissance que tout autre pour vaincre l'incrédulité et la révolte.

Ce que je viens de dire me rappelle ce que j'ai vu cet hiver à Londres dans une des familles où j'ai reçu l'hospitalité. Une des jeunes filles de cette famille sentait qu'elle ne travaillait pas pour Christ autant qu'elle l'aurait voulu, et elle eut l'idée de faire un groupe dans une école du Dimanche. Elle a réuni maintenant une vingtaine de jeunes garçons de treize à seize ans, l'âge le plus difficile. Cette jeune fille chrétienne s'est dit qu'elle commencerait par se faire aimer de tous ces jeunes garçons afin de les amener ensuite au Sauveur. Il est touchant de voir comme elle a su gagner leurs jeunes cœurs, et je crois qu'elle les amènera tous à une vie pure et sainte.

Si nous sommes prêts à travailler dans ce même esprit, nous sauverons la jeunesse de notre pays ; au lieu de remplir nos prisons et nos refuges, nos jeunes gens et nos jeunes filles deviendront des membres utiles de l'Église de Dieu, et seront une bénédiction pour la société.

Un de mes amis en Amérique a fondé une grande école du Dimanche. Il pensait que les enfants qui reçoivent de mauvais exemples chez eux n'ont pas d'autre chance de devenir meilleurs que de suivre l'école du Dimanche ; aussi prit-il la résolution de ne jamais renvoyer un élève qu'à la dernière extrémité.

Parmi les enfants qui suivaient cette école, il se trouva un jeune garçon dont personne ne pouvait venir à bout. Tous les moniteurs à qui il était confié venaient l'un après l'autre trouver le directeur et lui dire : « Retirez cet enfant de mon groupe ; il fait du mal aux autres ; il dit de vilaines choses, et il détruit tout le bien que je pourrais faire ». Enfin mon ami crut qu'il serait obligé de prononcer publiquement l'expulsion de cet enfant insubordonné, et dans la réunion des moniteurs, il annonça son intention.

Une jeune fille qui ne l'avait pas encore eu dans son groupe, demanda alors la permission d'en faire l'essai : « Je ferai tout ce que je pourrai, dit-elle, pour me faire aimer de lui » — Le Directeur était convaincu qu'elle perdrait bientôt patience ; néanmoins il mit l'enfant dans son groupe, selon son désir. Le petit garçon ne tarda pas à enfreindre les règlements, et la jeune fille fut obligée de le punir. Il en fut tellement irrité, qu'il se mit en colère, et lui cracha au visage. Elle prit tranquillement son mouchoir et s'essuya la figure. Après l'école, elle lui demanda de l'accompagner jusque chez elle.

« Non, répondit-il, je ne veux plus vous parler, et je ne reviendrai plus jamais dans cette affreuse école » Elle lui demanda, alors, s'il voulait bien qu'elle le reconduisit chez lui. Il refusa encore. « Eh bien ! lui dit-elle, je suis très fâchée que vous partiez, mais si vous voulez passer chez moi mardi matin, vous trouverez un petit paquet à votre adresse. Je n'y serai pas moi-même, mais le domestique vous le remettra de ma part ». L'enfant répondit grossièrement « Je n'ai pas besoin de votre paquet : vous pouvez le garder ». Cependant la jeune fille était convaincue qu'il viendrait le chercher.

En effet, quand vint le mardi matin, le petit garçon était tout-à-fait remis de son accès de colère. Il se rendit à la maison de la jeune fille, et dès qu'il eut sonné, un domestique lui apporta le paquet. Lorsqu'il l'ouvrit, il y trouva une petite jaquette, une cravate, et ce qui valait encore mieux, une lettre écrite par sa monitrice. Elle lui disait dans cette lettre, combien elle avait prié pour lui, soir et matin, depuis qu'il était dans son groupe. Maintenant qu'il allait la quitter, elle lui demandait de se rappeler que, tant qu'elle vivrait, elle ne cesserait pas de prier pour lui et qu'elle espérait qu'il deviendrait un homme de bien.

Le lendemain matin de bonne heure, le petit garçon sonnait de nouveau à la porte de la jeune fille. On le fit entrer dans le salon, et quand sa monitrice vint le rejoindre, elle le trouva en sanglots. Elle lui demanda avec bonté la cause de son chagrin. « Oh ! répondit-il, je n'ai pas été heureux un seul instant depuis que j'ai reçu votre lettre. Vous avez été si bonne pour moi, et j'ai été si méchant. Je vous en prie, pardonnez-moi ».

En finissant ce récit, mon ami, le directeur de l'école, ajouta : « Il y a environ dix-huit cents enfants dans l'école, et il n'y a pas de meilleur élève que ce garçon-là ».

Pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple de cette jeune fille ? Ah ! que chacun de nous se consacre aujourd'hui, tout de nouveau, à Dieu et à son service.

3 Foi et courage

Dans tout ce que nous cherchons à faire pour Dieu, c'est la foi qui doit donner le ton. Je n'ai encore jamais rencontré une seule personne qui n'eût pas été exaucée dans ses prières quand elle était pleine de foi, et que cette foi reposait sur des bases solides. Il va sans dire que notre foi ne peut s'appuyer que sur les promesses et les déclarations de l'Écriture Sainte. Aussi, quand nous nous réunissons pour appeler la bénédiction de Dieu sur nos amis et sur cette ville, sommes-nous bien certains d'être exaucés.

Si l'incrédulité est un obstacle redoutable pour l'homme inconverti, elle ne l'est pas moins pour le chrétien. Elle le privera de bénédiction, tout autant qu'aux jours de Jésus-Christ. L'un des évangélistes nous dit que, dans une certaine ville, le Seigneur ne fit que peu de miracles, à cause de l'incrédulité de ceux qui l'entouraient. S'il en était ainsi pour Jésus, comment pouvons-nous nous attendre à accomplir de grandes choses, quand les enfants de Dieu manquent de foi ? J'affirme que les enfants de Dieu sont seuls capables d'entraver l'œuvre de Dieu. Les incrédules, les athées, les sceptiques ne peuvent y parvenir. Partout où une étroite union, une forte foi et une ferme espérance se rencontrent chez les chrétiens, il se fait de grandes choses.

Nous lisons dans l'épître aux Hébreux « qu'il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent ». Ces paroles s'adressent à nous autres chrétiens tout autant qu'à ceux qui cherchent Dieu pour la première fois. Nous sommes réunis aujourd'hui pour demander à Dieu de bénir ceux que nous aimons, et de nous donner une vie nouvelle, afin que nous puissions atteindre les masses qui sont encore en dehors de l'Évangile. Nous venons de l'entendre, Dieu est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. Cherchons-le donc, en cet instant même. Ayons une grande foi, et que notre espérance soit en Dieu.

Quand j'étais enfant, lorsque le soleil du printemps avait fait fondre les neiges sur les collines de la Nouvelle-Angleterre où je demeurais, j'aimais à prendre une lentille de cristal, et à y concentrer les rayons du soleil. Puis je m'amusais à les diriger sur du bois, pour l'allumer. La foi est le cristal qui fait descendre le feu du ciel. C'est la foi d'Élie qui attira ce feu sur l'holocauste que le prophète avait préparé d'après l'ordre de Dieu, sur le mont Carmel. Nous possédons aujourd'hui le même Dieu et la même foi. Il y a des

personnes qui prétendent que la foi chrétienne a vieilli, que la Bible est usée. Mais le Seigneur va donner une vigueur nouvelle à ses enfants, et nous remuerons le monde pourvu que notre foi soit simple et inébranlable.

Dans le onzième chapitre de l'épître aux Hébreux, l'auteur cite les uns après les autres tous les héros fameux de l'histoire d'Israël ; tous, ils avaient été des hommes de foi, et avaient laissé le monde meilleur qu'il ne l'avaient trouvé. Écoutez cette description des grandes choses qu'ils avaient accomplies : « C'est par la foi qu'ils ont conquis des royaumes, ont exercé la justice, ont obtenu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont éteint la force du feu, ont échappé au tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été vaillants dans la guerre, ont mis en fuite les armées des étrangers.

Des femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfants morts ; d'autres ont été cruellement tourmentés, refusant d'être délivrés, afin d'obtenir une meilleure résurrection ; d'autres ont été éprouvés par les moqueries et les fouets ; d'autres par les liens et par la prison ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à l'épreuve, ils sont morts par le tranchant de l'épée, ils ont été errants çà et là, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvre, dénués de tout, affligés, maltraités, — eux dont le monde n'était pas digne, — ils ont erré dans les déserts et dans les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre. Et tous ceux-là, ayant obtenu un bon témoignage par leur foi, n'ont point reçu ce qui leur avait été promis ; Dieu ayant pourvu quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous ».

Aucun enfant de Dieu, assurément, ne peut lire ces paroles sans émotion. Il est dit que « des femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfants morts ». Parmi ceux qui m'écoutent il y a beaucoup de mères dont les enfants se sont égarés, et sont devenus les esclaves du vice et des mauvaises passions. Vous êtes profondément découragées à leur sujet ; mais si vous avez foi en Dieu, ils peuvent vous être rendus par une espèce de résurrection. Les enfants prodigues peuvent rentrer à la maison paternelle ; les ivrognes et les femmes de mauvaise vie peuvent être sauvés. Dans toute cette grande ville, il n'y a pas un seul être humain, homme ou femme, quelque bas qu'il soit tombé, qu'on ne puisse atteindre.

De nos jours, nous devrions avoir beaucoup plus de foi qu'Abel, Énoch ou Abraham. Ils vivaient si longtemps avant Jésus-Christ. Nous parlons de la foi des patriarches et des prophètes, mais ils ne voyaient qu'une faible lueur, tandis que nous contemplons la lumière resplendissante qui rayonne du Calvaire et du tombeau vide de Jésus-Christ.

Quand nous retardons en arrière, et que nous pensons à tout ce qu'a fait Jésus-Christ ; quand nous pensons à son sang répandu pour le salut du monde, nous devrions nous mettre à l'œuvre, forts de sa force, et lui conquérir tous les cœurs. Notre Dieu peut faire des choses grandes et merveilleuses.

Vous vous rappelez que le centenier romain fit prier Jésus, de venir guérir son serviteur. Quand le Seigneur s'approcha, le centenier lui fit dire de ne pas prendre la peine d'entrer dans sa maison ; tout ce qu'il lui demandait était de dire une parole, afin que le serviteur fût guéri.

L'évangéliste ajoute que lorsque Jésus reçut le message du soldat romain, il admira sa foi. Chers amis, croyons aujourd'hui que Dieu va faire de grandes choses au milieu de nous.

Caleb et Josué étaient des hommes de foi. Ils furent plus utiles aux enfants d'Israël que le camp tout entier, composé d'incrédulés, et que les dix autres espions. Moïse avait envoyé douze espions pour reconnaître le pays. Je dirai ici en passant que la foi n'a jamais besoin d'espions. Vous me répondrez peut-être que c'était Dieu qui avait commandé à Moïse de les envoyer ; mais il nous est dit, dans le premier chapitre du Deutéronome, que, malgré les promesses formelles de Dieu, les Israélites eurent peur, et demandèrent à Moïse d'envoyer des espions. S'ils avaient cru en Dieu, ils seraient entrés en possession de la Terre promise dès leur arrivée à Kadès-Barné. Je suppose que ces douze hommes furent choisis en raison du rang qu'ils occupaient ou de l'influence qu'ils exerçaient au milieu des douze tribus.

À leur retour, au bout d'un mois environ, ils firent un double rapport, — ce que nous pourrions appeler le rapport de la majorité et celui de la minorité. Tous les douze s'accordaient à dire que le pays était bon, mais dix d'entre eux ajoutaient : « Nous ne saurions monter contre ce peuple, car il est plus fort que nous. Nous y avons vu aussi des géants, des descendants de Hanak » On croit voir ces dix espions le soir qui suivit leur arrivée : on fait cercle autour d'eux dans le camp, on écoute leurs récits. Il est probable qu'il y avait très peu de personnes autour de Caleb et Josué.

Il semble vraiment parfois que les hommes sont plus disposés à croire un mensonge que la vérité. Voyez ces Israélites incrédulés ; ils écoutent avidement ce que raconte un des dix espions : — « Croiriez-vous, dit celui-ci, que j'étais obligé de lever la tête pour regarder ces hommes en face ; ils font trembler la terre en marchant. Après de ces

géants, nous ne paraissions que comme des sauterelles, les villes sont fortifiées de murs qui vont jusqu'au ciel. Nous ne saurions prendre ce pays ».

Mais Caleb et Josué tenaient un tout autre langage. À leurs yeux, c'étaient les géants qui n'étaient que comme des sauterelles. Ces hommes de foi se rappelaient comment Dieu les avait délivrés de la main de Pharaon et leur avait fait traverser la mer Rouge ; comment il les avait nourris dans le désert avec le pain du ciel, leur donnant à boire de l'eau du rocher. Pourvu que Dieu marchât avec eux, ils n'avaient qu'à monter hardiment et à prendre possession de ce pays-là. C'est pourquoi ils disaient au peuple : « Certainement nous serons les plus forts ».

Que voyons-nous aujourd'hui dans l'Église de Dieu ? Dix personnes environ sur douze, parmi celles qui font profession de croire en Jésus-Christ, s'arrêtent à considérer les géants, les murs, les difficultés de tout genre qui se trouvent sur le chemin. « Nous ne saurions accomplir une œuvre pareille, disent-elles ; peut-être pourrions-nous en venir à bout s'il n'y avait pas tant de cabarets, tant d'ivrognerie, tant de matérialisme, tant d'opposition de toute sorte ».

Ne nous laissons pas décourager par ces hommes de petite foi. Si nous croyons en Dieu, nous saurons bien monter hardiment, et prendre possession du pays au nom de Jésus-Christ. Dieu prend toujours plaisir à honorer la foi de ses enfants.

Cette bénédiction que nous attendons, nous sera peut-être accordée en réponse aux prières de quelque malade, de quelque infirme, incapable de jamais assister à l'une de nos réunions. Au jour où l'œuvre de chacun sera manifestée, nous apprendrons peut-être que nous devons nos plus grandes bénédictions à la foi simple et confiante de quelque chrétien ignoré.

L'histoire de Caleb et de Josué nous apprend aussi que la foi est toujours accompagnée de courage. À toutes les époques, ceux qui ont fait de grandes choses pour Dieu, ont été des hommes de courage. Si nous sommes remplis de foi, il n'y aura plus place dans notre cœur pour des sentiments de crainte. Les chrétiens d'aujourd'hui s'attendent si peu à ce que Dieu se serve d'eux, qu'ils ont peur de tout. Ce qu'il nous faut, c'est le courage qui nous pousse en avant. Il est vrai que nous attirerons peut-être ainsi sur nous le blâme des chrétiens tièdes. Il ne manque pas de gens qui semblent n'avoir rien d'autre à faire qu'à critiquer tout ce que font les autres. - « Vous ne vous y prenez pas comme il faut, disent-ils ». Dès qu'ils entendent parler d'un nouveau projet, ils soulèvent des masses d'objections. S'ils voient qu'on veut marcher en avant, ils

s'empressent de jeter un seau d'eau froide sur cet excès de zèle, — ils ne songent qu'aux difficultés qui peuvent surgir sur la route. Ce qu'il nous faut, c'est assez de foi, assez de courage pour aller résolument en avant sans nous laisser attarder par ces timides incrédules.

Quand Asa, roi de Juda, monta sur le trône, il voulut faire, nous dit le livre des Chroniques, « ce qui est bon et droit devant l'Éternel, son Dieu ; » mais ce n'était pas facile, et il lui fallut pour cela un grand courage. Il dut résister à sa mère et lui ôter la régence parce qu'elle avait encouragé l'idolâtrie. Il mit en pièces l'idole qu'elle avait faite et la brûla.

Il y a des jours où nous sommes obligés de résister à ceux qui devraient être nos meilleurs amis.

L'heure n'est-elle pas venue pour nous de nous avancer en pleine eau ? Il ne m'est jamais arrivé de voir quelqu'un s'en aller par les rues et par les chemins, et le long des haies, afin de presser d'entrer dans la maison du Père céleste tous ceux qu'il trouverait, sans que le Seigneur ait béni ces efforts. Si vous avez le courage d'aller droit à votre voisin et de lui parler de son âme, Dieu bénira vos paroles. Peut-être la personne à qui vous parlerez commencera-t-elle par se fâcher, mais ce n'est pas toujours un mauvais signe. Qui sait si dès le lendemain elle ne vous écrira pas pour vous faire ses excuses. En tout cas, il vaut mieux la réveiller ainsi que de la laisser sommeiller jusqu'au jour de la mort.

Remarquez la manière dont Dieu s'y prit quand il voulut délivrer Israël de la main des Madianites par l'entremise de Gédéon. Gédéon avait réuni autour de lui une armée de trente-deux mille hommes. Il les avait sans doute comptés, et quand il sut que l'armée des Madianites était forte de cent trente-cinq mille hommes, il dut se dire : « Mon armée est trop petite ; j'ai peur de ne pas réussir ». Tout autre fut la pensée du Seigneur. « Le peuple qui est avec toi, lui dit-il, est en trop grand nombre ». Puis il lui ordonna de permettre à tous ceux qui étaient timides ou qui avaient peur, de retourner chez eux auprès de leurs femmes et de leurs mères. Dès que Gédéon eut fait connaître cet ordre de l'Éternel, vingt-deux mille hommes quittèrent l'armée. Il est probable qu'à cette vue Gédéon dut se dire que l'Éternel s'était trompé. Si tout à coup les deux tiers de cette assemblée se levaient pour sortir, vous seriez portés à croire qu'il ne resterait bientôt plus personne dans la salle.

Mais que dit l'Éternel à Gédéon ? — « Il y a encore trop de peuple ; fais-les descendre vers l'eau et je te les choisirai là. Tous ceux qui prendront de l'eau dans leur main pour se désaltérer resteront avec toi ; ceux au contraire qui se courberont pour boire l'eau du torrent, s'en iront chez eux ». Cette fois, neuf mille sept cents hommes retournèrent chez eux, et Gédéon resta seul avec trois cents hommes ; mais cette poignée d'hommes, dont le cœur battait loyalement pour le Dieu des cieux et qui étaient prêts à marcher en avant en son nom, valaient plus que tous les autres qui semaient autour d'eux les germes du mécontentement et prédisaient la défaite. Rien n'est mieux fait pour décourager une armée, rien n'est mieux fait pour décourager une Église que d'avoir dans son sein des gens qui s'attendent toujours à des désastres et répètent sans cesse : Vous vous donnez une peine inutile ; nous n'approuvons pas ces efforts.

Il serait heureux pour l'Église de Dieu si tous les esprits timorés, si tous ceux qui manquent de foi retournaient chez eux, afin de permettre à ceux qui sont pleins de foi et de courage de marcher en avant contre l'ennemi. Cette petite troupe de trois cents hommes qui resta avec Gédéon mit en déroute les Madianites ; mais ce ne fut pas par sa propre force, ce fut par « l'épée de l'Éternel et de Gédéon ». Si nous marchons en avant, au nom du Seigneur et nous confiant en sa force, nous réussirons certainement.

Avant de quitter la terre, Moïse fit tout ce qu'il put pour encourager Josué, pour le fortifier et pour le réjouir. Il n'y avait pas trace de jalousie dans le cœur de Moïse quoiqu'il ne lui fût pas permis d'entrer dans la Terre promise. Il savait que c'était un bon pays, et il fit tous ses efforts pour encourager Josué à en prendre possession. Après la mort de Moïse, Dieu parla à Josué, et trois fois, dans ce premier entretien, il lui dit : « Fortifie-toi et prends courage ». Dieu voulait encourager son serviteur. « Nul ne pourra subsister devant toi pendant tous les jours de ta vie, lui dit-il ; je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse. Je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point ».

Or, il arriva quelque temps après que Josué se trouvait près des murs de Jéricho, et il vit un homme qui se tenait debout devant lui, son épée nue à la main. Josué n'eut pas peur, mais il alla vers lui et lui dit : « Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis ? » Il fut récompensé de son courage, car l'homme lui répondit : « Je suis le chef de l'armée de l'Éternel ». Il avait été envoyé à Josué pour l'encourager et le mener à la victoire.

C'est ainsi qu'on voit, d'un bout à l'autre des Écritures, que Dieu aime à se servir des hommes courageux, et non pas de ceux qui s'attendent à la défaite.

Une autre chose encore : jamais, à ma connaissance, rien de grand n'a été fait pour le service de Dieu par un homme découragé. Qu'un pasteur monte en chaire accablé par le découragement, son état d'esprit se communiquera à son auditoire. De même pour un moniteur de l'École du Dimanche. Quelle que soit notre sphère d'activité, il nous sera impossible de réussir si nous nous laissons aller au découragement. Dieu ne se servira pas de nous.

Un pasteur m'a raconté qu'il avait prêché pendant bien des années sans obtenir aucun résultat. Chaque fois qu'il partait pour l'Église, il disait à sa femme : « Je suis sûr que personne ne croira ce que je dis ; » et en effet, sa parole restait stérile. Enfin il reconnut son erreur ; il demanda à Dieu de lui aider, il reprit courage, et la bénédiction lui fut accordée. « Il vous sera fait selon votre foi ». Ce pasteur s'était attendu à ne rien recevoir, et il n'avait pas été trompé dans son attente. Chers amis, attendons-nous à ce que Dieu nous emploie à son service. Prenons courage et marchons en avant, comptant sur Dieu pour accomplir de grandes choses.

Élie sur le Mont Carmel était un homme bien différent de ce qu'il fut au désert quand, en proie au découragement, il se laissa tomber sous un genêt. Dans le premier cas, c'était un géant, et rien ne pouvait lui résister. Dans le second, il avait perdu toute force morale, et tremblait en pensant au message de la reine Jézabel. Il désirait que Dieu reprit son âme, et il ne pouvait plus rien faire pour Dieu. Il fallut que le Seigneur eût pitié de lui, et lui parlât : « Que fais-tu ici, Élie ? » lui dit-il. Je voudrais que Dieu parlât ainsi à tant de gens qui ne sont chrétiens que de nom, qui ne vivent jamais en communion avec lui, et qui ne font rien pour sa cause.

Pierre aussi, lorsqu'il renia son maître, était un tout autre homme que le jour de la Pentecôte. Sa communion avec son Maître avait été troublée, et la parole d'une servante fut suffisante pour le remplir de terreur. Il renia son maître, avec des serments et des imprécations. Jusqu'où un homme ne peut-il pas tomber quand il perd sa foi et son courage !

Mais Pierre fut réhabilité. Voyez-le le jour de la Pentecôte. Si la servante dont la question l'avait fait trembler, s'est trouvée dans la foule, et l'a entendu prêcher le merveilleux sermon qui nous a été rapporté dans le livre des Actes, je me figure qu'elle a dû être la personne la plus étonnée de tout Jérusalem. « Comment ! se dit-elle. Je l'ai vu il y a quelques semaines, et il tremblait de peur quand on disait qu'il était un des disciples du Galiléen ; maintenant, il prend hardiment le parti de cet homme et dit que c'est le Messie. Il n'a pas honte de lui à présent ».

Dieu se servit puissamment de Pierre le jour de la Pentecôte lorsqu'il parla à cette immense assemblée, parmi laquelle se trouvaient les meurtriers de son Maître et de son Sauveur. Mais Dieu ne se serait pas servi de lui si Pierre ne s'était pas d'abord repenti de sa lâcheté et s'il n'avait pas recouvré sa foi et son courage. Il en est de même aujourd'hui. Si un homme qui a mis son activité au service de Jésus-Christ vient à perdre courage et se met à douter, le Seigneur le met de côté.

Il y a quelques années, j'ai traversé une période de découragement qui dura plusieurs semaines. Un certain Dimanche, entre autres, il me sembla, après avoir prêché, que mes efforts resteraient sans résultat. Le lendemain, j'étais très abattu, et je passai la matinée dans mon cabinet, plongé dans de tristes réflexions et méditant sur mon manque de succès. Une visite vint interrompre le cours de mes pensées. C'était celle d'un jeune homme qui faisait une classe biblique pour une centaine d'adultes, dans l'école du Dimanche que je dirigeais. Dès qu'il entra, je vis sur sa physionomie comme un reflet céleste, tandis que moi, je me traînais dans les bas-fonds de la terre.

- « Eh bien ! me dit-il, avez-vous été content de votre journée d'hier ? »

- « Pas du tout, répondis-je ; je sens que je n'ai pas obtenu le moindre résultat, et je suis tout-à-fait abattu. Et vous, êtes-vous content de votre journée ? »

- « Je crois bien ! Je n'ai jamais eu un meilleur Dimanche »

- « Quel sujet aviez-vous pris ? »

- « J'avais à étudier la vie et le caractère de Noé. Avez-vous jamais prêché sur Noé ? Avez-vous étudié à fond son histoire ? »

- « Mais non ; je ne crois pas en avoir jamais fait une étude particulière ». Il me semblait que je savais assez bien tout ce qui est dit de lui dans la Bible. Son histoire n'est pas très longue »

- « Eh bien, si vous n'avez jamais étudié cette vie, je vous conseille de le faire à présent. Cela vous fera du bien. Quel homme merveilleux que Noé ! »

Quand le jeune homme fut parti, je pris ma Bible et quelques autres livres, et je me mis à lire tout ce que je pus trouver sur Noé. Il n'y avait pas longtemps que je lisais quand la pensée me vint : Voici un homme qui avait travaillé pendant cent vingt ans, sans obtenir une seule conversion en dehors de sa famille. Et cependant, il ne s'est pas découragé.

Je fermai ma Bible ; le nuage s'était dissipé, et je sortis pour me rendre à une réunion de prières qui avait lieu à midi. À peine étais-je entré qu'un pasteur se leva pour nous dire qu'il arrivait d'une petite ville de l'Illinois, et que la veille il avait admis cent nouveaux membres dans l'Église. En l'écoutant, je me disais : Noé n'a jamais vu de résultats comparables à ceux-là. Que n'aurait-il pas donné pour entendre une nouvelle semblable ?

Quelques instants après, un homme qui était assis immédiatement derrière moi se leva à son tour. Il s'appuyait sur mon banc et je le sentais trembler. Je devinai son émotion. « Je voudrais, dit-il, qu'on priât pour moi. Je voudrais devenir chrétien ». Cette fois encore, je rentrai en moi-même et je me dis : Que n'eût pas donné Noé pour entendre une parole de repentir comme celle-là ! Jamais il n'entendit un seul pécheur implorer la miséricorde de Dieu, et pourtant il ne perdit pas courage. Depuis ce jour, je ne me suis plus laissé aller au découragement. Demandons à Dieu de dissiper les sombres nuages de l'incrédulité et du doute, et avançons-nous pleins de courage, au nom de notre Dieu, en comptant sur un résultat certain.

Admettant même que vous ne puissiez-vous occuper activement d'aucune œuvre, vous pouvez du moins vous rendre très utile en encourageant les autres. Il ne manque pas de gens qui, non contents de ne rien faire eux-mêmes, cherchent à décourager les autres à chaque pas qu'ils font. Si vous les rencontrez, ils vous glacent de part en part. Je crois que j'aimerais autant m'exposer au vent glacial du mois de mars dans les rues d'Édimbourg, que d'entrer en rapport avec ces soi-disant chrétiens. Écoutez-les parler de quelque nouvel effort qu'on vient de faire : « Oui, sans doute, on a dû faire du bien, mais on n'a pas atteint les masses ». On aurait dû faire telle ou telle chose de telle ou telle manière, et que sais-je encore ? Ces sévères critiques ne veulent voir que le mauvais côté des choses.

Ne faisons pas attention à ces sombres pronostics et à ces remarques décourageantes. Au nom de notre grand Commandant, marchons au combat et à la victoire. Il y a des généraux dont le nom seul vaut plus qu'une armée de dix mille hommes. Pendant la grande guerre civile d'Amérique, il y avait des officiers dont la présence, faisait éclater des hurrahs enthousiastes sur toute la ligne. Les soldats savaient bien qui allait les conduire, et ils étaient sûrs de la victoire. Ils aimaient à combattre sous de tels généraux.

Fortifions-nous dans le Seigneur, encourageons-nous les uns les autres, et notre travail sera abondamment béni.

Le livre des Chroniques nous raconte que Joab, général de l'armée de David, encourageait beaucoup son frère qui lui aidait à faire la guerre.

« Sois vaillant, lui disait-il, et combattons vaillamment pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu ; et que l'Éternel fasse ce qu'il lui semblera bon ». Soyons animés du même esprit, et le Seigneur nous fera triompher de nos ennemis. Si nous ne pouvons pas être dans la mêlée nous-mêmes, du moins ne décourageons pas les autres. Un chef écossais du clan Mac Gregor tomba grièvement blessé à la bataille de Sheriff-Muir.

À cette vue, le clan faiblit, et l'ennemi prit de l'avantage sur lui. Le vieux chef s'en aperçut. Se soulevant sur son coude, tandis que le sang coulait à flots de ses blessures, il s'écria : Je ne suis pas encore mort, mes enfants. Je vous regarde faire votre devoir. Cette parole ranima leur courage, et ils se précipitèrent en avant avec une énergie presque surhumaine. De même, quand notre foi faiblit et que notre cœur se sent prêt à défaillir, écoutons la voix du Capitaine de notre salut : « Voici, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde, nous dit-il ; je ne te laisserai point et ne t'abandonnerai point. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie ».

Un de mes amis d'Amérique m'a raconté dernièrement qu'un évangéliste était venu le trouver pour lui confier sa peine. Tout allait de travers et il était tout à fait découragé — « Le résultat final de toutes choses vous cause-t-il aucun doute ? lui demanda mon ami. Croyez-vous que Jésus-Christ réussisse à fonder son royaume, et à établir sa puissance d'un bout de la terre à l'autre, ou croyez-vous qu'il échouera dans cette entreprise ? » L'évangéliste répondit naturellement que le triomphe de Christ était certain, mais il n'avait jamais envisagé la question sous cet aspect. Le meilleur remède contre le découragement, c'est de regarder l'avenir en se rappelant les promesses de Dieu. Mes chers amis, Jésus-Christ régnera certainement. Hâtons-nous de faire l'œuvre qu'il nous a confiée. Si nous sommes enveloppés par les nuages, rappelons-nous que le soleil brille ailleurs. Si nous ne réussissons pas aussi bien que nous le voudrions, d'autres, peut-être, sont plus heureux que nous.

Voyez comme notre tâche est plus facile que celle des premiers chrétiens. Songez à tous les obstacles qui se dressaient devant eux. Que de fois ils eurent à sceller de leur sang leur témoignage ! Le jour de la Pentecôte, Pierre avait à lutter contre le mépris de ceux qui l'écoutaient ; on le croyait ivre. Ses premiers disciples n'étaient pas entourés, comme nous le sommes aujourd'hui, d'amis sympathiques qui leur préparaient de vastes salles comme celle-ci, qui priaient pour eux et les encourageaient de toute

manière. Voyez pourtant les merveilleux résultats de la prédication de Pierre le jour de la Pentecôte.

Songez aux épaisses ténèbres qui entouraient Luther en Allemagne, — aux difficultés qui assaillaient John Knox en Écosse. Cependant, ces deux hommes ont travaillé pour Dieu au milieu de leurs contemporains et ils ont accompli une œuvre grande et durable ; aujourd'hui encore nous récoltons les fruits de leur travail fidèle. Songez à l'obscurité qui enveloppait l'Angleterre au temps de Wesley et de Whitefield, et voyez comme Dieu a béni leurs efforts. Pourtant ils avaient à lutter contre des obstacles qui n'existent plus aujourd'hui. Ils ont marché résolument en avant leur grand cœur plein de courage, et Dieu leur a donné le succès.

Je crois que si nos pères, qui vivaient au siècle dernier, pouvaient revenir sur la terre, ils seraient étonnés de voir toutes les facilités qui nous sont accordées aujourd'hui. Nous avons beaucoup de privilèges qu'ils ne possédaient pas, et dont ils n'avaient probablement aucune idée. Nous vivons à une grande et glorieuse époque. John Wesley mit des mois à traverser l'Atlantique ; nous faisons maintenant cette traversée en quelques jours. Pensez aussi à la puissance que donne de nos jours l'imprimerie.

Nous pouvons imprimer nos écrits et les répandre jusqu'aux extrémités du monde. Puis nous avons le télégraphe électrique, et les chemins de fer qui nous transportent rapidement dans les endroits où nous désirons prêcher l'Évangile. N'ai-je pas raison de dire que nous vivons à une glorieuse époque ? Ne nous décourageons donc pas, mais mettons à profit tous ces privilèges, et honorons notre Dieu en comptant sur de grands résultats. Si nous y comptons, nous ne serons pas déçus. Dieu est tout prêt, tout disposé à agir en nous et par nous, si de notre côté, nous sommes disposés à le laisser faire, et à lui servir d'instruments.

Peut-être quelques-uns d'entre nous sont-ils faibles et âgés, et vous vous dites en m'écoutant : « Comme je voudrais redevenir jeune ! J'aimerais à me lancer au plus fort de la mêlée ». Mais il y a des choses que les personnes âgées peuvent faire aussi bien que les jeunes. Vous pouvez aller de maison en maison afin d'inviter à ces réunions toutes les personnes que vous rencontrerez. Il y a beaucoup de place dans cette grande salle. L'Évangile y sera prêché, et bien des hommes, qui ne mettent jamais les pieds dans un lieu de culte, consentiraient à venir ici.

Et si vous ne pouvez même pas faire ces invitations, vous pouvez tout au moins encourager par de bonnes paroles ceux qui travaillent, et demander à Dieu de les bénir.

Il m'est arrivé bien des fois, en descendant de chaire, de voir un vieillard, arrivé aux confins mêmes de l'éternité, s'approcher de moi, me serrer la main, et me dire d'une voix émue : « Que le Seigneur vous bénisse ! » — Comme ces paroles m'ont fait du bien et m'ont encouragé. Vous qui êtes trop faibles maintenant pour travailler vous-mêmes, ne négligez pas d'encourager les jeunes.

Une autre chose que vous pouvez faire, c'est de demander à Dieu de bénir toutes les paroles qui seront prononcées, tous les efforts qui seront faits. Il devient facile de prêcher quand on sent qu'il y a des âmes qui prient pour vous et sympathisent avec vous au lieu de critiquer et de trouver à redire.

Vous connaissez, je pense, l'histoire de cet enfant qui fut sauvé d'un incendie. Il était au quatrième étage d'une maison, les flammes l'enveloppaient et il courut à la fenêtre en criant au secours. Un pompier s'élança aussitôt sur l'échelle pour essayer de le sauver. Malheureusement, le vent soufflait et chassait les flammes de son côté, tellement que la chaleur devint intolérable ; il parut hésiter, et l'on put craindre qu'il revint sans l'enfant. Des milliers de spectateurs le regardaient, et leur cœur frémissait à la pensée que l'enfant allait périr dans les flammes si le pompier n'arrivait pas jusqu'à lui. Tout à coup, quelqu'un dans la foule s'écria « Encouragez-le ! » Aussitôt un « hurrah » formidable, suivi de plusieurs autres, s'échappa de toutes les poitrines. « Courage ! En avant ! » Électrisé par ces cris, le brave pompier reprit courage ; il affronta les flammes et la fumée, et il revint avec l'enfant dans ses bras.

Si vous ne pouvez pas aller vous-même à la recherche de ceux qui périssent, priez du moins pour ceux qui y vont, et encouragez-les. Si vous le faites, le Seigneur vous exaucera et bénira efforts.

Chacun a aidé à son prochain, et a dit à son frère : Fortifie-toi ».

4 La récompense de la foi

« Or, un jour que Jésus enseignait, et que des Pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les bourgs de la Galilée, et de la Judée, et de Jérusalem, étaient là assis, la puissance du Seigneur agissait pour guérir les malades. Alors il survint des gens qui portaient sur un lit un homme perclus ; et ils cherchaient à le faire entrer dans la maison, et à le mettre devant Jésus. Et ne sachant par où le faire entrer, à cause de la foule, ils montèrent sur la maison, et le descendirent par une ouverture avec son lit, au milieu de l'assemblée, devant Jésus, qui ayant vu leur foi, lui dit : Ô homme ! tes péchés te sont pardonnés ».

Les trois évangélistes, Mathieu, Marc et Luc, nous racontent cette histoire. J'ai remarqué que quand le même miracle est rapporté par deux ou trois des auteurs évangéliques, c'est toujours pour faire ressortir quelque vérité importante. Il me semble que ce que le Seigneur veut nous enseigner ici, c'est la manière dont il honore la foi des quatre hommes qui lui avaient amené ce paralytique pour qu'il le guérisse. On ne nous parle pas de la foi du paralytique lui-même. Ce fut en voyant leur foi que Jésus exerça sa puissance et guérit le malade. (Plusieurs commentateurs sont d'avis qu'en parlant de « leur foi, » l'évangéliste n'a pas entendu exclure celle du paralytique lui-même. Calvin, par exemple s'exprime ainsi :

« Christ n'a pas tellement regardé ceux qui portèrent le paralytique qu'il n'ait aussi eu égard à la foi de celui-ci ».

Je voudrais dire maintenant à tous ceux qui travaillent pour Christ que si le Seigneur voit que nous comptons sur sa bénédiction, il honorera notre foi, et sauvera ceux que nous lui amènerons. Il n'a encore jamais trompé l'attente de ses enfants. Vous ne trouverez pas dans la Bible un seul exemple d'un homme ou d'une femme dont la foi sincère n'ait pas été honorée par Dieu. Pendant que le Seigneur Jésus était sur cette terre, maudite à cause du péché, rien ne le réjouissait autant que de voir la foi de ses disciples ; rien ne fortifiait autant son cœur.

L'Évangile nous raconte qu'il régnait à ce moment-là une grande agitation dans la ville de Capernaüm.

Quelques semaines auparavant, le Sauveur avait été chassé de la ville de Nazareth, où il avait été élevé.

Il était descendu à Capernaüm, et tout le peuple avait été étonné de sa doctrine. Son étoile se levait à l'Orient, et sa réputation commençait à se répandre dans tout le pays d'alentour. La belle-mère de Pierre avait été guérie par une simple parole. Le serviteur d'un officier de l'armée romaine avait été relevé d'un lit de maladie, et le Sauveur avait accompli plusieurs autres miracles remarquables. On venait à Capernaüm de toutes les villes de la Galilée, de la Judée, et de Jérusalem. On se rassemblait pour s'enquérir plus exactement des faits merveilleux qui se passaient.

La voix de Jean-Baptiste, proclamant la venue d'un prophète dont il n'était pas digne de délier la courroie des souliers, avait retenti d'une extrémité à l'autre du pays. Jean-Baptiste l'annonçait encore, que déjà le prophète lui-même apparaissait dans le nord de la Galilée, et que de nombreux prodiges signalaient sa venue.

Les Pharisiens et les docteurs de la loi étaient venus à Capernaüm pour examiner de plus près les récits qui circulaient. Ils entouraient le jeune docteur afin d'entendre ses enseignements, et la foule envahissait la maison où ils étaient réunis. Il est probable que la plupart de ces sages croyaient à peine un mot de ce que disait Jésus ; mais il y en avait peut-être aussi quelques-uns dont le cœur s'ouvrait à sa parole. Qui sait si Nicodème et Joseph d'Arimatee n'étaient pas là. En tout cas, ils ne s'étaient pas encore déclarés publiquement disciples de Jésus.

« La puissance du Seigneur, nous dit l'évangéliste, agissait pour guérir les malades ; » il n'ajoute pas, cependant, que tous les malades fussent guéris. Il en est de même très souvent aujourd'hui.

La puissance du Seigneur peut agir dans ces assemblées pour guérir ceux qui souffrent ; cependant, bien des âmes s'en iront, se demandant ce que tout cela veut dire, et sans avoir été guéris de leurs maladies spirituelles. Ce qu'il nous faut, c'est de sentir la puissance du Seigneur au milieu de nous.

Il y a quelque temps, un individu entra dans une de nos réunions à Londres. Il se trouva placé dans une partie de la salle d'où il ne pouvait rien entendre distinctement. Il n'entendit même pas le chapitre de la Bible qui fut lu, ni le texte du sermon. Il resta pourtant à sa place pendant tout le service, renfermé en lui-même pour ainsi dire. Il a raconté plus tard que ce fut alors que Dieu se révéla à lui, et parla de paix à son âme.

Je crois à l'action de l'Esprit de Dieu, même sans l'intermédiaire d'aucune voix humaine.

Ces quatre porteurs se rendirent plus utiles que tous ces Pharisiens et tous ces docteurs de la loi, qui étaient venus uniquement pour regarder et pour critiquer. Je ne sais pas qui ils étaient, mais je les ai toujours beaucoup admirés.

Peut-être l'un d'eux avait-il été aveugle, et le Seigneur lui avait-il rendu la vue. Peut-être un autre avait-il été infirme dès sa naissance, et quand Jésus lui eut rendu l'usage de ses membres, il se sentit pressé de les employer à amener au Seigneur quelque autre malade pour qu'il le guérisse. Le troisième avait peut-être été lépreux ; il connaissait le pauvre paralytique, et voulait qu'il eût part, lui aussi, aux grâces du Seigneur. Quant au quatrième, il avait peut-être été sourd-muet, et il voulait maintenant mettre ses nouvelles facultés au service des autres. Après avoir été ainsi les objets de la miséricorde du Seigneur, ces quatre hommes s'étaient dit : « Il faut amener à Jésus notre pauvre voisin paralysé ». Le paralytique leur avait peut-être répondu qu'il ne croyait pas que Jésus pût le guérir ; mais ces quatre amis lui avaient raconté comment il les avait délivrés de leurs infirmités. S'il avait pu les guérir, pourquoi ne guérirait-il pas aussi un paralytique ?

Il me semble que rien ne doit être plus propre à réveiller la conscience d'un homme que de voir plusieurs personnes s'intéresser à lui. Les missionnaires ou les évangélistes ont souvent peur d'aller sur les brisées les uns des autres. Pour ma part, je serais très heureux que chaque famille du quartier reçût une quarantaine d'invitations pour chacune de nos réunions.

On m'a parlé dernièrement d'un homme qui ne croit ni à Dieu, ni à la Bible, et qui ne va jamais à l'église. Un des jeunes gens qui distribuent les billets d'invitation lui demanda s'il n'aimerait pas à assister à l'une de nos réunions. Non certes, répondit-il en colère ; je ne crois pas à ces sortes de choses ; on ne me verra jamais dans une foule de ce genre. Un peu plus tard, un second jeune homme, ne sachant pas qu'on avait déjà parlé à ce monsieur, vint lui offrir un billet d'invitation. Notre homme était encore irrité ; il lui dit carrément sa façon de penser, et refusa le billet.

La journée n'était pas achevée qu'un troisième billet lui fut offert. Cette fois, il ne se fâcha pas, sa conscience commençait à s'éveiller, il se contenta de refuser le billet. Enfin, il sortit pour faire une emplette. Le marchand glissa un des billets d'invitation dans le paquet, et quand l'acheteur fut rentré chez lui, quelle ne fut pas sa surprise en

trouvant le malencontreux papier. C'en était trop. Frappé d'une telle persistance, il alla, non à notre réunion, mais dans une église voisine, et je crois qu'il est maintenant sur la voie du salut.

Si une première tentative ne réussit pas auprès de la personne que vous désirez amener au Sauveur, faites-en une autre, et encore une autre ; recommencez, jour après jour. C'est une grande chose que de sauver un homme, de lui aider à sortir de l'abîme où il s'enfoncé, et à poser ses pieds sur le roc, de lui apprendre à chanter le cantique de la délivrance. Rien ne contribuera plus à réveiller la conscience d'un homme que de voir l'intérêt sincère que lui portent ses amis. Si vous n'y parvenez pas tout seul, faites-vous aider par d'autres.

Ces quatre hommes rencontrèrent un obstacle sur leur route. L'entrée de la maison était encombrée par la foule, et il était impossible de pénétrer jusqu'au Maître. Peut-être demandèrent-ils à quelques personnes de s'écarter ; mais non, personne ne voulait bouger. On ne se souciait pas de se déranger pour un malade — Il ne manque pas de gens qui ne veulent pas entrer eux-mêmes dans le royaume de Dieu, et qui jettent des obstacles devant ceux qui voudraient y parvenir. Après avoir fait de vains efforts pour franchir la porte, les quatre porteurs se mirent sans doute à la recherche d'un autre moyen. Si certains d'entre nous avaient été à leur place, il est probable que nous aurions été tout-à-fait découragés, et que nous aurions ramené le paralytique chez lui.

Ces hommes avaient non seulement une grande foi, mais une grande persévérance. Ils sont résolus à amener leur ami à Jésus. S'ils ne peuvent pas passer par la porte, eh bien, ils trouveront moyen de passer par le toit ! « Vous avez du zèle sans connaissance, » dit-on souvent d'un ton de reproche.

J'avoue que j'aime bien mieux cela que de la connaissance sans zèle. Voyez les efforts de ces quatre porteurs pour hisser leur fardeau jusque sur le toit. Si vous avez jamais essayé de porter un blessé dans un escalier, vous comprendrez que la besogne n'était pas facile ; mais ces quatre hommes n'étaient pas d'humeur à reculer ; les voilà enfin sur le toit.

Il s'agit maintenant de faire descendre le paralytique dans l'intérieur de la maison. Ils commencent à enlever quelques tuiles. Je crois voir tous ces savants et tous ces docteurs lever la tête, et se dire les uns aux autres : Quelle étrange manière de faire ! Nous n'avons jamais vu entrer dans une maison par le toit. Ce n'est pas dans l'ordre. Ces hommes se laissent emporter par le fanatisme. Voyez quel trou ils ont fait !

Mais la résolution de ces hommes est bien ferme ; rien ne saurait les en détourner. Ils font descendre, au milieu de la chambre, la couverture sur laquelle était étendu le paralytique, et déposent leur ami aux pieds de Jésus. Quelle bonne place ils avaient choisie, n'est-il pas vrai ! Si vous avez un fils incrédule, un mari sceptique, ou tout autre membre de votre famille, qui se moque de la Bible et se raille du christianisme, portez-le aux pieds de Jésus, et le Seigneur honorera votre foi.

« Quand Jésus vit leur foi, » dit le récit de l'Évangile. Je pense que ces hommes se penchaient sur le bord de l'ouverture du toit pour voir ce qui allait se passer ; Jésus-Christ les regarda, et quand il vit leur foi il dit au paralytique : « Prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés ». C'était plus qu'ils n'avaient demandé ; ils n'avaient pensé qu'à la guérison de son corps. Amenons aussi nos amis à Jésus, et nous recevrons plus que nous n'aurons demandé. Le Seigneur a commencé par accorder au paralytique le don qui lui était le plus nécessaire. Il est très possible que sa paralysie eût été occasionnée par ses péchés, et que pour ce motif, le Seigneur ait commencé par lui pardonner ses péchés.

Les Pharisiens se mettent à raisonner en eux-mêmes. « Qui est celui-ci qui pardonne les péchés ? » Le Maître pouvait lire leurs pensées aussi facilement que nous pouvons lire un livre — « Lequel est le plus aisé, leur répond-il, de dire : Tes péchés te sont pardonnés ; ou de dire : Lève-toi et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, je te le dis, emporte ton lit et t'en va à ta maison ». Aussitôt le paralytique s'élança sur ses pieds, tout à fait guéri. Il roula sa couverture, la jeta par-dessus ses épaules, et s'en alla chez lui.

Soyez sûrs que tous les sages et tous les philosophes qui n'avaient pas voulu se déranger pour le laisser entrer, se dépêchèrent de lui faire place pour le laisser sortir. Il n'eut pas besoin de s'en aller par le toit ; il passa par la porte.

Mes chers amis, ayons confiance pour ceux que nous amenons à Christ. Croyons pour eux s'ils ne veulent pas croire pour eux-mêmes. Parmi ceux qui m'écoutent, il y en a peut-être qui ne croient ni à la Bible ni à l'Évangile du Fils de Dieu. Amenons-les à Christ dans les bras de la foi. Il ne change jamais ; « il est le même hier, aujourd'hui et éternellement ». Comptons sur de grandes bénédictions. Attendons-nous à voir les morts ressusciter, les pécheurs se convertir et le diable perdre sa puissance. De nos jours, aussi bien que du temps de Jésus-Christ, il y a des hommes qui sont possédés de l'esprit du mal.

Amenons-les aux pieds de Jésus-Christ afin qu'il puisse les guérir et les sauver. Arrachons de notre cœur cette maudite incrédulité, et venons à Dieu tous ensemble, avec la certitude que nous verrons des signes et des merveilles s'accomplir au nom de Jésus. Notre Sauveur a conservé la puissance d'opérer des miracles, et il en fera, si nous lui demandons de tenir sa promesse. « Il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui ».

S'il se trouve parmi nous un homme inconverti, Dieu a la puissance de le sauver de ses péchés aujourd'hui même. Si vous avez le désir d'être converti, venez droit au Maître, comme le lépreux d'autrefois. « Seigneur, lui dit-il, si tu le veux, tu peux me nettoyer ». Jésus honora sa foi, et lui dit : « Je le veux, sois nettoyé ». Remarquez bien, — cet homme avait mis le si où il fallait : « Si tu le veux ». Il ne doutait pas de la puissance du Fils de Dieu. Le père qui avait amené son fils à Jésus, avait dit : « Si tu y peux quelque chose, aie compassion de nous ». Le Seigneur le plaça immédiatement sur le terrain de la vérité, en lui disant, « Si tu le peux croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit ». Ô mère ! peux-tu croire que Dieu sauvera ton fils ? Si tu le peux, le Seigneur prononcera la parole de délivrance ; il te sera fait selon ta foi.

Il nous est bon de nous placer aux pieds du Maître, et d'y rester. Quand la pauvre femme, chez qui avait logé le prophète Élisée, vint lui demander de rendre la vie à son fils, le prophète dit à son serviteur de partir aussitôt et d'aller mettre son bâton sur le visage de l'enfant. Mais la mère ne voulait pas quitter le prophète ; ce n'était pas assez qu'il envoyât son serviteur ni qu'il fit mettre son bâton sur le visage de l'enfant ; il lui fallait le maître lui-même. Alors Élisée partit avec elle, et ce fut très heureux, car le serviteur n'avait pas pu ressusciter l'enfant.

À nous aussi, il faut plus que le bâton du prophète, plus que le serviteur. Nous avons besoin d'aller au-delà, jusqu'au cœur du Maître lui-même. Amenons-lui nos amis paralysés. Il est dit de Jésus que, dans une certaine ville, il ne put faire que peu de miracles à cause de leur incrédulité. Demandons-lui de nous délivrer de cette malheureuse incrédulité, qui empêche la bénédiction de Dieu de descendre sur nous et qui empêche aussi d'être sauvés ceux qui souffrent de la paralysie du péché.

5 L'enthousiasme

« Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera ». Je désire appliquer ces paroles aux enfants de Dieu. Le monde se perd, et il ne sera sauvé par l'Évangile du Fils de Dieu que si les chrétiens se donnent plus de peine pour le lui porter. Quand, secouant notre torpeur, nous irons travailler dans la vigne de notre Père céleste, alors ceux qui vivent dans le mal tout autour de nous, entendront parler du salut, mais pas autrement. C'est très bien de former des comités et de rechercher la meilleure manière d'atteindre les masses, mais quand vous aurez fini de discuter, il faudra recourir de nouveau aux efforts personnels. Quiconque aime le Seigneur Jésus-Christ doit se rendre compte de ce fait qu'il a une mission à remplir dans le monde, qu'il a une part dans cette grande œuvre du salut.

On peut parler en dormant, et il me semble que nous en voyons souvent des exemples parmi les ouvriers du Seigneur. On peut même prêcher en dormant. Un de mes amis a prononcé une fois tout un sermon pendant son sommeil. Sa femme lui raconta le lendemain tout ce qu'il avait dit, et le Dimanche suivant, dans son église, il prêcha le même sermon d'un bout à l'autre. Il l'a fait imprimer, et c'est un très bon sermon. On peut donc, non seulement parler, mais prêcher, pendant son sommeil. Il y a bien des prédicateurs aujourd'hui qui sont profondément endormis.

Mais il est une chose, cependant, qu'il faut se garder d'oublier : on ne peut pas travailler en dormant. Il n'y a pas de meilleur moyen de réveiller une Église que de la mettre à l'œuvre. En se réveillant soi-même, on réveille les autres. Il va sans dire que dès que nous déclarerons la guerre au monde, au péché, au diable, les sages du siècle hocheront la tête, et s'écrieront : « Votre zèle est sans connaissance ».

Depuis que je suis entré dans la vie chrétienne, je n'ai pas cessé d'entendre cette objection. L'autre jour, on parlait devant moi d'un nouveau projet d'évangélisation, et quelqu'un exprima l'espoir que le zèle serait accompagné de modération. Un autre ami répondit avec beaucoup de sagesse qu'il espérait que la modération serait accompagnée de zèle. S'il en était ainsi, le christianisme serait comme une flamme s'étendant sur toute la surface de la terre. Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse résister à la marche en avant des enfants de Dieu quand ils sont résolus à vaincre.

Dans tous les siècles, Dieu s'est servi de ceux dont le cœur était tout entier dans leur œuvre. Satan appelle toujours à son service les gens paresseux. Dieu, au contraire, n'accepte que les hommes actifs et courageux. Quand nous serons bien réveillés et prêts au travail, alors Dieu se servira de nous. Vous vous rappelez où Élie trouva Élisée : dans un champ qu'il labourait. Quand Dieu l'appela, Gédéon était occupé à battre son blé. Moïse gardait les troupeaux dans la montagne d'Horeb. Aucun de ces grands serviteurs de Dieu n'était paresseux ; ce qu'ils faisaient, ils le faisaient de toute leur force. Nous avons besoin aujourd'hui d'hommes et de femmes de cette trempe. Si nous ne pouvons pas mettre au service de Dieu autant de talents, autant de connaissances, que nous le voudrions, apportons-y au moins tout le zèle qu'il nous a donné.

M. Taylor dit quelque part : « Voici comment le zèle des apôtres s'est manifesté : ils annonçaient l'Évangile en public et en particulier ; ils priaient pour tous les hommes ; ils suppliaient Dieu avec larmes de fondre les cœurs endurcis des hommes ; ils se faisaient tout à tous afin d'en sauver au moins quelques-uns ; ils parcouraient les terres et les mers ; ils s'exposaient aux ardeurs du soleil de Syrie et à la violence du vent Euroclydon ; ils ne craignaient ni les tempêtes, ni la prison, ni la moquerie, ni la persécution, ni le jeûne, ni la pauvreté, ni les travaux, ni les veilles ; ils supportaient tout, et ne faisaient de tort à personne. Rien ne leur coûtait, ni effort à faire, ni souffrance à endurer, s'ils pouvaient espérer de gagner une âme ; ils persuadaient les hommes avec douceur, ils les pressaient avec humilité, ils leur déclaraient le conseil de Dieu avec puissance ; ils veillaient sur leurs âmes, mais ne se mêlaient pas de leurs intérêts. C'est là le zèle chrétien, le zèle de la douceur, le zèle de l'amour, le zèle de la patience ».

Beaucoup de gens ont peur du mot ENTHOUSIASME. Savez-vous ce que veut dire ce mot ? Il veut dire : en Dieu. L'homme qui est « en Dieu » sera certainement rempli d'enthousiasme. Quand on entreprend une affaire avec ardeur et zèle, on manque rarement de réussir. Un général d'armée qui est plein d'enthousiasme, enflammera ses hommes et accomplira de bien plus grandes choses que celui qui n'est pas animé du même esprit. On nous dit que si nous sommes si enthousiastes nous commettrons beaucoup d'erreurs. C'est probable. Avez-vous jamais vu un apprenti qui ne commit pas d'erreurs en apprenant son métier ? Si vous ne vous mettez pas à l'œuvre par crainte de commettre des erreurs, il y a une grande erreur, au moins, que vous n'éviterez pas, la plus grande erreur de votre vie, celle de ne rien faire. Si chacun de vous fait ce qu'il peut, soyez sûrs qu'il y aura de bons résultats.

Que de fois nous voyons des moniteurs de l'école du Dimanche se mettre à l'œuvre sans aucun enthousiasme. J'aimerais tout autant avoir des mannequins dans mon école que certains moniteurs que j'ai connus. Si j'étais charpentier, je pourrais en fabriquer autant que je voudrais. Regardez un de ces moniteurs qui n'ont ni cœur, ni feu, ni enthousiasme. Il arrive à l'école, plus souvent en retard qu'en avance. Il va se mettre à sa place ; puis, sans échanger aucune parole avec ses élèves, il commence à faire réciter la leçon, et tire de sa poche un petit livre avec questions et réponses. Il ne s'est pas donné la peine d'étudier lui-même la leçon du jour, et il est obligé d'avoir recours à ce que d'autres ont écrit sur le sujet.

- Un moniteur de ce genre-là ouvre son questionnaire : — Jean, dis-moi qui fut le premier homme — jetant un regard sur son livre : Oui, c'est bien la question. Jean répond : Adam — Nouveau regard du moniteur sur son livre — Oui, c'est bien. Puis il passe à un autre élève, et toujours avec l'aide de son livre : -

Charles, qui était Lot ? — C'était le neveu d'Abraham — Très bien, mon garçon — Et ainsi de suite. Vous me direz que j'exagère. C'est évident, et je ne prétends pas que cette description soit rigoureusement exacte, mais elle n'est pas aussi fantaisiste que vous pourriez le croire. Vous imaginez-vous que c'est en s'y prenant de la sorte qu'on pourra faire grand bien à des enfants pleins de vie et d'ardeur ?

J'aime à voir un moniteur arriver de bonne heure dans son groupe et donner des poignées de main à tous ses élèves : — Bonjour, Jean ; comment cela va-t-il ? — Ah ! te voilà, Charles ! Cela me fait plaisir de te voir. Comment va le bébé ? Et ta mère ? J'espère que tout le monde se porte bien chez toi. Voilà le genre de moniteur que j'aime. Quand il commencera à expliquer la leçon, tous les élèves écouteront ce qu'il dira. Il saura fixer l'attention du groupe tout entier, et il pourra diriger leurs cœurs vers le ciel et vers Dieu. Citez-moi une seule personne qui ait fait de grandes choses pour Dieu et qui n'ait pas été remplie d'enthousiasme. Si c'est là l'esprit dans lequel nous travaillons, Dieu nous bénira et nous donnera le succès.

Avant mon départ d'Amérique, en 1867, un de mes amis vint me dire : « J'espère que vous irez à Édimbourg et que vous assisterez à l'assemblée générale de l'Église d'Écosse. J'y étais l'année dernière, et j'y ai reçu une impression qui ne s'effacera jamais. Le Dr Duff prononça un discours qui nous électrisa tous. Jamais je n'oublierai l'heure que j'ai passée dans cette assemblée ».

Je suivis le conseil de mon ami, j'allai passer huit jours à Edimbourg dans l'espoir d'entendre le Dr Duff. Je me procurai le discours dont on m'avait parlé, et j'en fus profondément ému. Le Dr Duff avait été missionnaire aux Indes. Au bout de vingt-cinq années passées à annoncer l'Évangile et à fonder des écoles, il avait complètement perdu la santé, et était revenu en Écosse. Il avait demandé la permission de parler à une des séances de l'assemblée générale, afin d'adresser un appel en faveur des Missions. -

Après avoir parlé pendant un certain temps, il fut si épuisé qu'il perdit connaissance. On l'emporta de la salle. Dès qu'il revint à lui, il voulut y retourner : « Je n'ai pas fini mon discours, dit-il ; je veux le finir ». On lui dit qu'il ne pourrait le faire qu'au péril de sa vie. « N'importe, répondit-il. Dussé-je en mourir, je finirai mon discours ». On dut le laisser retourner dans la salle, et mon ami me dit que ce fut un des spectacles les plus solennels qu'il avait jamais vus.

Quand le vieillard aux cheveux blancs parut à la porte de la salle, tous les membres de l'Assemblée se levèrent, et bien des yeux devinrent humides à la vue de cet imposant vétéran. D'une voix tremblante d'émotion : « Pères et mères de l'Écosse, leur dit-il, est-il vrai que vous n'avez plus de fils à envoyer aux Indes au service du Seigneur Jésus-Christ ? La voix de ceux qui demandent du secours s'élève de plus en plus, mais personne n'y répond. Vous avez dans vos banques les fonds nécessaires, mais où sont les travailleurs qui iront cultiver la vigne du Seigneur ? Quand la reine Victoria demande des volontaires pour son armée des Indes, vous donnez vos fils en grand nombre. Vous ne parlez pas alors de la perte de leur santé ou du climat dangereux. Mais quand le Seigneur Jésus-Christ demande des travailleurs, l'Écosse lui répond : « Nous n'avons plus de fils à donner ».

Se tournant alors vers le président de l'Assemblée : « Monsieur le Président, dit-il, s'il est vrai que l'Écosse n'a plus de fils à donner pour le service de Jésus-Christ aux Indes ; si personne ne veut aller porter à ces païens la bonne nouvelle du salut, bien que j'aie perdu ma santé dans ce pays, je repartirai demain, et ils sauront qu'il reste encore sur la terre un vieil Écossais prêt à mourir pour eux. Je retournerai sur les bords du Gange et j'y sacrifierai ma vie en témoignage pour le Fils de Dieu ».

Bénédictions Dieu de nous avoir donné un homme comme celui-là ! Il nous faut aujourd'hui des hommes prêts, s'il le faut, à déposer leur vie pour le Fils de Dieu. Quand nous les aurons, nous ferons une impression profonde sur le monde. Quand les

hommes verront que nous sommes absolument sincères, leurs cœurs seront touchés, et nous pourrons les conduire à Jésus-Christ.

Je n'approuvais pas Garibaldi en toutes choses, mais j'avoue que j'admirais son enthousiasme. Jamais je ne voyais son nom dans les journaux ou dans un livre sans lire tout ce que je trouvais sur son compte. Il y avait quelque chose en lui qui m'enthousiasmait à mon tour. Je me rappelle entre autres une lettre qu'il écrivait, en 1867, à ses compagnons d'armes. Il avait été arrêté pendant sa marche sur Rome. « Quand même cinquante Garibaldi seraient jetés en prison, écrivait-il, il faut que Rome soit libre ! » — Peu lui importait son propre bien-être, pourvu que la liberté de l'Italie fût assurée. Si notre amour pour notre Maître et pour sa cause est assez profond pour nous porter à faire n'importe quel sacrifice, soyez-en sûrs, le Seigneur se servira de nous pour établir son royaume.

J'ai lu l'histoire d'un chef barbare du neuvième siècle qui vint attaquer un roi. Ce roi avait une armée de trente mille hommes, et quand il apprit que le chef n'avait que cinq cents hommes avec lui, il lui fit dire que, s'il consentait à se rendre, il le traiterait avec miséricorde, ainsi que ses soldats.

Dès que le chef barbare eut entendu cette proposition, il se tourna vers un des hommes de sa suite, et lui dit : « Prends ce poignard, et enfonce-le-toi dans le cœur ». Le soldat obéit immédiatement et tomba mort aux pieds de son chef. Puis se tournant vers un autre : « Jette-toi dans ce précipice, » lui dit le barbare. Sans hésiter, le second soldat s'élança dans le vide, et l'on vit son corps rebondir et se briser sur les pierres. Le chef barbare s'adressa alors au messager du roi : « Retourne vers ton maître, et dis-lui que j'ai cinq cents hommes tels que ceux-ci. Nous pourrions mourir, mais nous ne nous rendrons jamais.

Dis à ton roi que dans quarante-huit heures je le ferai enchaîner à côté de mes chiens ». Lorsque le roi sut de quelle trempe étaient les hommes qui marchaient contre lui, il eut peur. Son armée fut tellement démoralisée qu'elle fut bientôt dispersée comme de la paille devant le vent. Selon la prédiction du chef, avant que les quarante-huit heures fussent écoulées, le roi fut fait prisonnier et enchaîné à côté des chiens de son vainqueur.

Quand on verra que nous n'avons d'autre but au monde que de travailler pour Dieu, on se sentira ému, et l'on viendra nous demander ce qu'il faut faire pour être sauvé.

La tempête était à son comble quand un cri retentit : « Un homme à la mer ! » On put voir distinctement une forme humaine luttant courageusement contre les éléments en furie et se dirigeant vers le rivage ; mais les vagues l'entraînaient au large, et avant qu'on eût pu descendre les embarcations, une effroyable distance séparait déjà le nageur du secours qu'on voulait lui porter. Il poussa un cri qui domina le bruit de la tempête. Ce fut un moment d'inexprimable angoisse. Tous les regards étaient tendus vers le malheureux naufragé. Les braves rameurs raidissaient leurs muscles et se courbaient sur leurs rames avec toute l'énergie dont ils étaient capables ; mais tous leurs efforts furent inutiles.

Encore un cri de désespoir, et la victime disparut sous les flots. Alors on entendit un autre cri, non moins perçant : Sauvez-le ! Sauvez-le ! et l'on vit un homme se précipiter sur le bord du navire, levant les bras au ciel dans sa détresse « J'offre vingt mille francs à celui qui le sauvera ! » mais son œil hagard n'eut rien d'autre à contempler que la place où les vagues s'agitaient sans remords au-dessus de l'homme qu'elles avaient englouti. Celui dont le cri perçant avait ému tous les cœurs était le capitaine du navire, et le noyé était son propre frère. Ce désir passionné de sauver son frère doit se retrouver chez quiconque s'est enrôlé sous la bannière du grand Capitaine de notre salut. « Sauvez-le ! c'est mon frère ! »

Le fait est que beaucoup d'hommes rejettent le christianisme parce qu'ils trouvent que nous ne sommes pas suffisamment convaincus, que nous ne nous prenons pas nous-mêmes assez au sérieux. Dans cette même épître aux Éphésiens, où j'ai pris mon texte, l'Apôtre dit « que nous devons être des épîtres vivantes, lues et connues de tous les hommes ». Jamais, à ma connaissance, les chrétiens ne se sont mis résolument à l'œuvre dans le champ du Seigneur sans que Dieu leur ait accordé une abondante moisson. Hier soir, je suis venu à la réunion qu'on avait convoquée dans cette salle pour les hommes qui sont adonnés à la boisson, et je vous assure que nous avons eu de quoi nous occuper jusqu'à minuit.

Il y avait là des hommes qui avaient été les esclaves de la boisson, et qui étaient venus dans l'espoir d'obtenir la victoire sur leur terrible penchant. De quelque côté que vous mettiez la faucille, vous verrez que la moisson est blanche, toute prête à être moissonnée.

Ce que Dieu demande, ce sont des hommes et des femmes de bonne volonté. C'est infiniment plus précieux que les plus excellentes institutions. Si un homme ou une femme sont tout-à-fait résolus à travailler pour Dieu, ils n'attendent pas de faire partie

de quelque comité. Si je vois un homme tomber à la rivière et en danger de se noyer, je n'attends pas de faire partie d'un comité pour essayer de le sauver. Bien des personnes me disent qu'elles ne peuvent rien faire en fait d'évangélisation parce que personne ne les en a chargées. La semaine dernière, j'ai demandé à quelqu'un de nous aider dans nos réunions intimes. « Je n'appartiens pas à ce quartier de Londres, » m'a-t-il répondu, Habitons-nous à regarder le monde entier comme notre paroisse, comme notre champ de travail. Si Dieu a placé quelqu'un à portée de notre influence, n'hésitons pas à lui parler de Christ et du ciel. Peut-être le monde se lèvera-t-il contre nous et nous traitera-t-il d'insensés. Je suis porté à croire que nul n'est propre pour le service de Dieu s'il n'est disposé à passer pour fou aux yeux du monde.

On a bien dit que Paul était fou. Plût à Dieu qu'il y eût parmi nous un grand nombre d'hommes atteints de la même folie. Comme quelqu'un l'a dit : Si nous sommes des fous, nous avons un bon gardien pendant que nous sommes en route, et un bon asile au terme de notre voyage.

Ce qui me fait beaucoup de peine c'est qu'après être venu à des réunions comme celles-ci et avoir été ému, on reste plein de zèle pendant deux ou trois semaines, peut-être ; puis tout cela s'éteint. Cela me fait penser à un tas de copeaux sur lequel on a versé de l'essence de térébenthine. Vous y mettez le feu, une flamme brillante s'élève, mais bientôt il ne reste plus rien. Notre zèle ne doit jamais se ralentir, ni jour ni nuit. J'ai entendu parler, en Amérique, d'un certain puits qu'on disait très bon ; il n'avait que deux défauts : il gelait en hiver et il se desséchait en été. C'était un puits bien extraordinaire, n'est-ce pas ? mais je crains qu'il ne soit pas le seul. Il y a beaucoup de personnes qui sont pleines de zèle et de dévouement par moments. Cela ne suffit pas ; il faut que notre ardeur ne se refroidisse jamais.

N'attendez pas qu'on vienne vous demander votre collaboration., On dit souvent qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ; et c'est Cromwell, je crois, qui a dit que lorsque le fer n'est pas chaud, il faut le battre jusqu'à ce qu'il s'échauffe. Restons à notre poste, et notre zèle ne tardera pas à s'enflammer au service du Seigneur.

Je voudrais, en terminant, m'adresser particulièrement aux moniteurs des Écoles du Dimanche. Ne vous contentez pas, je vous en supplie, d'indiquer aux enfants la croix du Seigneur Jésus-Christ. Tant de moniteurs sèment le bon grain Dimanche après Dimanche, avec le vague espoir d'une moisson lointaine

; ils ne comptent pas sur une moisson immédiate. J'ai fait comme eux, autrefois, et il s'est passé des années sans que je visse aucune conversion. Je crois que l'intention de Dieu est que nous semions d'une main et moissonnions de l'autre. Les deux opérations doivent marcher ensemble. Croire que les enfants ne peuvent être amenés à Christ que quand ils seront devenus des hommes ou des femmes est une idée fautive. On peut les amener à Christ dès leur enfance, et Christ les gardera, de telle sorte qu'ils deviendront des membres utiles de la société. Ils seront en bénédiction à leurs parents, à l'Église et au monde. Si vous les laissez grandir, au contraire, sans devenir chrétiens, beaucoup d'entre eux seront entraînés par les mauvais exemples ; et au lieu d'être une bénédiction, ils seront un fléau pour la société.

Quelle est aujourd'hui la grande préoccupation de tous ceux qui s'occupent des écoles du Dimanche ?

C'est le sort des jeunes gens et des jeunes filles qui quittent l'école du Dimanche. Vers l'âge de quinze ou seize ans, ils disparaissent tout-à-coup, et nous n'en entendons plus parler. Il y a en ce moment même dans vos prisons beaucoup de jeunes gens qui ont été élèves des écoles du Dimanche. Ce lamentable état de choses tient à ce que si peu de moniteurs croient à la conversion des enfants. On ne s'efforce pas de les amener à une connaissance personnelle de Jésus-Christ ; on se contente de répandre la bonne semence. Je voudrais que chaque moniteur prit la ferme résolution, avec l'aide de Dieu, de ne s'accorder ni trêve ni repos jusqu'à ce que son groupe tout entier soit entré dans le royaume de Dieu.

Celui qui prendra une telle résolution verra des signes et des prodiges d'ici un mois.

Jamais je n'oublierai la circonstance qui vint réveiller ma conscience sur ce point. Je dirigeais une grande école du Dimanche, contenant un millier d'enfants. Ce chiffre élevé me faisait le plus grand plaisir. S'il se maintenait ou s'il était dépassé, j'étais ravi. Si, au contraire, il diminuait, je m'attristais beaucoup. Je ne pensais toujours qu'au nombre des enfants. Parmi les groupes, il y en avait un qui donnait plus de peine que tous les autres. Il était composé de jeunes filles et se tenait dans un des coins de la grande salle. Il n'y avait dans toute l'école qu'un seul moniteur qui pût le diriger et y maintenir le bon ordre et la discipline. C'était tout ce qu'on pouvait espérer, pensais-je, et l'idée qu'aucune de ces jeunes filles pût être convertie ne me venait pas même à l'esprit.

Un certain Dimanche, ce moniteur était absent, et ce fut à grand-peine que son remplaçant put maintenir l'ordre dans le groupe. Dans le courant de la semaine, le

moniteur vint me voir à mon bureau. Je le trouvai très pâle, et m'informai aussitôt de sa santé : « Je viens d'avoir un crachement de sang, me dit-il ; le médecin m'a prévenu que les poumons sont pris et que je n'ai plus pour longtemps à vivre. Je vais retourner chez ma mère dans l'état de New-York, et il faut que je renonce à mon groupe ».

Il était convaincu, évidemment, que ses jours étaient comptés, et pendant qu'il parlait ses lèvres tremblaient, ses yeux se remplissaient de larmes — J'en fus frappé, et lui dis. « Vous n'avez pas peur de mourir, n'est-ce pas ? »

- « Oh ! non, je n'ai pas peur de mourir, me répondit-il, mais je vais paraître devant Dieu, et il n'y a pas une seule de mes élèves de l'école du Dimanche qui soit convertie. Que lui dirai-je ? »

Comme il envisageait toutes choses sous un nouvel aspect, maintenant qu'il sentait qu'il allait rendre compte de son administration !

Je gardai le silence. C'était une chose absolument nouvelle pour moi d'entendre parler de la sorte. Je lui dis enfin : « Voulez-vous que nous allions voir vos élèves et leur parler de Christ ? »

- « Je suis bien faible, me répondit-il, trop faible pour marcher »

- « Eh bien, nous irons en voiture ». Nous commençâmes notre tournée. Il avait à peine la force d'entrer dans chaque maison, tout en s'appuyant sur mon bras ; mais il rassemblait toute son énergie pour parler à son élève ; pour prier avec elle, pour la supplier de se donner à Christ. C'était une grande leçon pour moi. J'apprenais à voir les choses sous un jour tout à fait nouveau. Quand il fut à bout de forces, je le ramenai chez lui. Le lendemain, et les jours suivants, il continua ses visites. Parfois, il allait seul ; parfois, je l'accompagnais. Enfin, au bout de dix jours, il revint me trouver à mon bureau. Sa figure était rayonnante. « La dernière de mes élèves, dit-il, a donné son cœur à Christ. Je puis partir maintenant ; j'ai fait tout ce que j'ai pu ; mon œuvre est terminée ».

Je lui demandai quel jour il comptait partir. « Demain soir, » répondit-il. « Seriez-vous content, lui dis-je alors, si j'invitais ces jeunes filles, à se réunir chez moi pour vous revoir encore une fois avant votre départ ? » Il accepta avec empressement, et je me hâtai de faire mes invitations. Pas une des jeunes filles ne manqua au rendez-vous. Jamais je n'avais passé de soirée comparable à celle-là ; jamais je ne m'étais trouvé avec autant de personnes récemment amenées à Christ par ses efforts et les miens.

Nous priâmes pour chacune des élèves du groupe, pour le moniteur, pour le directeur. Chacune des jeunes filles pria à son tour. Quel changement s'était opéré en elles dans ce court espace de temps. Nous essayâmes de chanter, mais nous ne pûmes pas très bien y réussir. Tout le monde prit congé du moniteur à la fin de la soirée ; mais j'avais besoin de le revoir encore une fois. Le lendemain soir, j'allai à la gare, et à ma grande surprise, toutes les élèves de son groupé s'y trouvaient déjà ; sans s'être concertées, chacune avait voulu lui dire adieu une dernière fois. Nous étions tous sur le quai ; quelques personnes se réunirent autour de nous : des ouvriers du chemin de fer, des voyageurs. C'était une belle soirée d'été ; le soleil se couchait derrière les prairies de l'Ouest.

Enfin le train se mit en marche ; notre ami alla se placer sur la plate-forme extérieure — les wagons, en Amérique, sont faits autrement que les vôtres, — et montrant le ciel du doigt : « Au revoir là-haut, » nous dit-il, et il disparut.

Quelle œuvre avait été accomplie pendant ces dix jours ! Quelques-unes des élèves de ce groupe ont été pendant des années parmi les monitrices les plus dévouées de l'école. Plusieurs d'entre elles y travaillent encore aujourd'hui. Il y a quelques années, j'ai rencontré une autre de ces anciennes élèves travaillant avec zèle pour le Seigneur sur les côtes de l'Océan Pacifique. L'été qui suivit le départ de notre ami, il se fit dans notre école un réveil religieux ; sous cette influence bénie, je renonçai aux affaires pour me consacrer tout entier à l'œuvre du Seigneur. Sans les événements de ces dix jours, il est probable que je ne serais pas ici aujourd'hui.

Moniteurs des écoles du Dimanche, permettez-moi de vous supplier encore une fois de chercher le salut de vos élèves. Prenez la résolution de ne rien négliger, pendant les dix jours qui vont suivre, pour amener à Christ chacun des enfants de votre groupe. Pères et mères, n'ayez pas de repos avant que tous vos enfants soient entrés dans le royaume de Dieu. Oseriez-vous dire qu'il ne bénira pas de pareils efforts ! Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est un esprit de consécration et de concentration. Dieu veuille répandre son Esprit sur chacun de nous, et nous remplir d'un saint enthousiasme !

6 La puissance des petites choses

Nous lisons au chapitre vingt-cinquième du livre de l'Exode : « L'Éternel parla à Moïse, et dit : Parle aux enfants d'Israël. Qu'ils m'apportent une offrande ; vous la recevrez pour moi de tout homme qui la fera de bon cœur. Voici ce que vous recevrez d'eux en offrande : de l'or, de l'argent et de l'airain ; des étoffes teintes en bleu, en pourpre, en cramoisi ; du fin lin et du poil de chèvre ; des peaux de béliers teintes en rouge et des peaux teintes en bleu ; du bois d'acacia ; de l'huile pour le chandelier, des aromates pour l'huile d'onction et pour le parfum odoriférant ; des pierres d'onyx et d'autres pierres pour la garniture de l'éphod et du pectoral. Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux ; vous ferez le tabernacle et tous ses ustensiles d'après le modèle que je vais te montrer ».

Je suis très heureux que ceci ait été rapporté pour notre instruction. Comme cela devrait nous encourager à croire que chacun de nous peut contribuer en quelque mesure à élever les murs de la Sion céleste ! Dans tous les âges, Dieu a pris plaisir à se servir des faibles et des petits. Dans son épître aux Corinthiens, saint Paul parle de cinq choses dont Dieu se sert : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et les plus méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont, afin que personne ne se glorifie devant lui ».

Remarquez ces cinq choses : les choses folles, les choses faibles, les choses viles, celles qui sont méprisées et celles qui ne sont point. Et pour quel but les a-t-il choisies ? « Afin que personne ne se glorifie devant lui ». Quand nous sommes faibles, c'est alors que nous sommes forts. Nous sommes souvent portés à croire que nous n'avons pas assez de force ; le fait est que nous avons trop de force, au contraire. C'est quand nous reconnaissons que nous n'avons pas de force par nous-mêmes, que nous consentons à devenir des instruments dociles dans la main de Dieu. Si nous nous appuyons sur Dieu, nous sommes plus forts que le monde.

Ce n'est pas l'intelligence humaine qui sauvera le monde. Quand nous renoncerons à avoir confiance en nous-mêmes, Dieu nous remplira de sa plénitude. Nous serons puissants auprès de Dieu et auprès des hommes.

Dans le livre de l'Apocalypse, Jean nous raconte qu'il eut un jour une vision qui le fit beaucoup pleurer.

Il vit un livre scellé, et il n'y avait personne qui pût ouvrir le livre ni lire dedans. Abel, ce saint homme de Dieu, n'était pas digne de l'ouvrir ; ni Énoch, qui avait été transporté au ciel sans passer par la mort ; ni Élie, qui avait été enlevé dans un chariot de feu ; ni même Moïse, ce grand législateur ; ni Ésaïe, ni aucun des prophètes ; personne n'en était digne. Et comme Jean pleurait beaucoup, un des vieillards lui dit : Ne pleure point : voici, le Lion de la tribu de Juda et de la race de David a vaincu pour ouvrir le livre et délier ses sept sceaux — Et quand Jean regarda pour voir qui était le Lion de la tribu de Juda, il vit que ce Lion était un agneau ! Le Lion de Dieu est un agneau ! Lorsque nous aurons la douceur des agneaux, rien ne s'opposera à ce que Dieu nous emploie, et nous deviendrons forts à son service. Nous avons tous nos moments de faiblesse, n'est-il pas vrai ? Eh bien, appuyons-nous sur la puissante force de Dieu.

Je vous ferai observer qu'au point de vue humain, tous les hommes appelés par Jésus-Christ étaient des faibles et des petits. Ils n'avaient ni rang, ni titre, ni fortune, ni instruction. Presque tous étaient des pêcheurs et des gens illettrés ; cependant, Jésus les a choisis pour fonder son royaume.

Lorsque le moment fut venu de faire sortir d'esclavage les Israélites, Dieu n'envoya pas une armée à leur secours : il envoya un seul homme. À toutes les époques, Dieu s'est servi des choses faibles du monde pour accomplir ses desseins.

J'ai lu il y a quelque temps le récit d'un fait qui montre la puissance d'un simple traité. Il existe une société qui s'est fondée dans le but d'envoyer par la poste des traités religieux aux personnes qui, par leur position sociale, ne sont pas exposées à en recevoir autrement. Un de ces traités, intitulé : Prépare- toi à la rencontre de ton Dieu, fut mis sous enveloppe, et envoyé par la poste à un monsieur bien connu par son incrédulité et par son opposition à la religion. Il était assis dans son cabinet de travail quand cette enveloppe lui fut remise avec ses autres lettres. « Qu'est-ce que cela ? dit-il. Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu ? Qui a pu avoir l'impertinence de m'envoyer cette insanité ! » Et prononçant une imprécation contre son correspondant anonyme, il allait jeter au feu la petite feuille, quand il se ravisa subitement :

-Non, se dit-il, au lieu de la brûler, je vais l'envoyer à mon ami B. C'est une bonne farce à lui jouer, et ce sera drôle d'entendre ce qu'il en dira.

Il mit aussitôt le petit traité dans une nouvelle enveloppe, et prenant soin de contrefaire son écriture, il l'adressa à son ami qui partageait ses opinions et sa manière de vivre.

Le petit traité ne fut pas mieux accueilli que la première fois. M. B. lança un juron contre toutes ces fadaises méthodistes, et son premier mouvement, a lui aussi, fut de jeter le papier au feu ; mais ses yeux furent arrêtés par le titre : Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu — Il se mit à lire, sa conscience fut réveillée, il rentra en lui-même, et finit par se convertir. Dès que ce grand changement se fut fait dans son cœur, il songea à ses amis incroyants. « Pourrais-je garder pour moi seul la lumière et la vérité que j'ai reçues ? » se dit-il. À son tour, il mit le petit traité sous enveloppe et l'envoya à l'un de ses anciens compagnons. Chose merveilleuse, la flèche toucha le but. Cet ami lut la petite feuille et fut converti.

Tous les deux sont restés de fidèles disciples du Sauveur qui les a rachetés.

Nous lisons dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Il donna cinq talents à l'un, à l'autre deux, et à l'autre, un à chacun selon ses forces ; et il partit aussitôt.

Remarquez ceci : il donna à chacun selon ses forces. Il confia à chaque serviteur le nombre de talents qu'il était capable de faire valoir. J'entends souvent des personnes se plaindre un peu des talents qu'elles ont reçus ; mais nous avons chacun de nous le nombre de talents dont nous pouvons tirer parti. Si nous sommes soigneux de ce que nous avons, Dieu nous en confiera davantage. Il y avait huit talents à distribuer entre trois serviteurs. Le maître en donna cinq à l'un, deux à un autre et un seul au troisième.

Puis il s'en alla, et les serviteurs comprirent fort bien qu'ils étaient chargés de faire valoir leurs talents.

Dieu n'est pas déraisonnable. Il ne nous demande pas ce que nous ne pouvons pas faire ; mais il nous donne des talents selon nos forces, et il s'attend à ce que nous les mettions à profit.

« Celui qui avait reçu cinq talents, s'en alla et en trafiqua ; et il gagna cinq autres talents. De même, celui qui en avait reçu deux, en gagna aussi deux autres ; mais celui qui n'en avait reçu qu'un, s'en alla, et creusa dans la terre, et y cacha l'argent de son maître ».

Le serviteur qui n'avait reçu que deux talents obtint exactement les mêmes éloges que celui qui en avait reçu cinq. Celui-ci avait doublé son capital, et son maître lui dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ». Celui qui n'avait reçu que deux talents, les doubla aussi, de sorte qu'il eut quatre talents, et son maître lui dit, comme au premier : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton seigneur ».

Si le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent l'avait mis à profit, il aurait été approuvé comme les autres.

Mais que fit-il ? Il le cacha dans la terre : ce fut sa manière de comprendre son devoir. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et il leur fit rendre compte. Que lui apporta ce troisième serviteur ? Le talent qui lui avait été confié, et voilà tout.

Ceci me rappelle l'histoire d'un homme, en Amérique, qui possédait une somme de mille dollars. Il la serra dans une cachette, croyant que c'était la meilleure manière d'en prendre soin, et que cet argent serait une ressource pour ses vieux jours — Au bout de vingt ans, il retrouva ses mille dollars tels qu'il les avait déposés dans sa cachette. S'il les avait placés à intérêt, au contraire, comme il aurait dû le faire, cette somme aurait été doublée et même triplée. Il avait commis l'erreur que tant de chrétiens commettent aujourd'hui : il n'avait pas mis ses talents à profit. Une expérience mainte fois renouvelée m'a appris que ceux qui critiquent les autres le plus volontiers sont ceux qui n'ont rien à faire. Si vous êtes très occupés à faire valoir les talents que Dieu vous a confiés, vous aurez trop à faire pour critiquer et blâmer ce que font les autres.

Dieu nous a donné beaucoup d'occasions de le servir, et il veut que nous les mettions à profit. Nous sommes beaucoup trop portés à croire que notre temps et notre fortune nous appartiennent. Rien n'est plus fréquent que d'entendre dire : « J'ai le droit de faire ce que je veux avec ce qui m'appartient ».

Un de mes amis se trouvait près du lit de mort d'un officier supérieur qui avait exercé avec succès un commandement important pendant la guerre des Indes ; il lui demanda s'il avait peur de mourir.

- Nullement, fut la réponse — Comment cela se peut-il, demanda mon ami — Je n'ai jamais fait de mal, répondit l'officier — Si vous alliez être traduit devant un conseil de guerre pour y rendre compte de vos actions comme militaire, je pense que vous vous attendriez à être acquitté, reprit mon ami.

Le mourant se redressa avec une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable, tant il était affaibli par la maladie, et s'écria : « Je le crois bien ! » — Mais ce n'est pas devant un conseil de guerre que vous allez comparaître, — c'est devant le tribunal de Christ ; et quand Jésus vous demandera : Qu'as-tu fait pour moi ? que répondrez-vous ? — La physionomie du vieil officier changea d'expression. Il regarda fixement son ami, et lui répondit avec angoisse : « Rien ; je n'ai jamais rien fait pour Christ ».

Il comprit alors la terrible méprise de ceux qui vivent en ne s'occupant que de leurs rapports avec leurs semblables, et qui oublient leurs rapports avec Dieu et avec Christ. De là, cette erreur qu'il suffit de faire du bien à ceux qui nous entourent, ou même de ne pas leur faire de mal, pour que cela nous tienne lieu d'avoir vécu pour Dieu. Qu'avez-vous fait pour Christ ? Voilà la grande question.

Au bout de quelques jours, mon ami retourna chez le vieil officier, et lui demanda où il en était. « Je sens que je suis un grand pécheur ; répondit-il, et que j'ai besoin du Sauveur des pécheurs ». Peu de temps après, il quitta cette vie, s'appuyant uniquement, selon toute apparence, sur les mérites de Jésus-Christ. Quelles terribles suites aurait eues la fausse sécurité dans laquelle il se reposait ! Pourtant, cette sécurité est celle d'une multitude de gens, qui ne comprendront la vérité que devant le tribunal de Christ.

Je suis de plus en plus convaincu que les hommes qui agiront sur les masses de la manière la plus durable seront des hommes d'une capacité moyenne. Après tout, c'est le petit nombre seulement qui a reçu de grands talents. Voici un homme qui possède un talent ; son voisin en a trois ; peut-être n'ai-je reçu qu'un demi-talent. Mais qu'importe ? si nous nous mettons tous à l'œuvre et si nous utilisons les dons que nous avons reçus, Dieu nous bénira ; nous pourrions ainsi doubler ou tripler notre capital. Ce qui importe, c'est que nous soyons occupés aux affaires de notre Maître, chacun à la place où il nous a mis. Plus nous mettrons à profit nos ressources actuelles, plus nos facultés se développeront, plus les occasions de faire le bien se multiplieront.

Une allégorie orientale nous parle d'un marchand qui avait deux amis. Avant de partir pour un pays lointain, il leur remit à chacun deux sacs de blé, en les priant d'en prendre soin jusqu'à son retour. Les années s'écoulèrent. Il revint enfin, et demanda à ses amis les sacs qu'il leur avait confiés. Le premier le conduisit dans un grenier et lui montra ses sacs ; ils étaient couverts de moisissure et ne valaient plus rien.

L'autre, au contraire, le mena dans la plaine et lui montra plusieurs champs dont la riche moisson ondulait sous le souffle du vent. C'était le produit de ses deux sacs. « Tu as été un ami fidèle, lui dit le voyageur. Donne-moi deux sacs de ce blé, tout le reste est à toi ».

Une dame se plaignait à moi un jour de n'avoir pas l'assurance de son salut. En réponse à une question que je lui fis, elle me dit qu'elle était chrétienne depuis bien des années ; « Qu'avez-vous fait pour Christ

? » lui demandai-je. « Je ne crois pas, me dit-elle, avoir jamais eu l'occasion de faire quelque chose pour Christ ». Je plains ceux qui se disent chrétiens et qui ne trouvent pas, de nos jours, l'occasion de faire quelque chose pour Christ. Je me demande dans quel milieu ils peuvent bien vivre. Comment peut-on connaître le Seigneur Jésus-Christ, en plein dix-neuvième siècle, et dire qu'on n'a pas l'occasion de lui rendre témoignage ! Il est certain qu'on n'a pas à chercher loin des occasions de parler et de travailler pour le Maître, pour peu qu'on ait envie de le faire. « Levez les yeux, et regardez les campagnes ; elles sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées ». Si vous ne pouvez pas faire de grandes choses, contentez-vous d'en faire de petites.

J'ai reçu il y a quelque temps un petit traité intitulé : « Qu'y a-t-il dans ta main ? » et je suis très reconnaissant à la personne qui me l'a envoyé. Ces paroles furent adressées par Dieu à Moïse lorsqu'il l'appela pour aller en Égypte délivrer les Israélites de la maison de servitude. Vous vous rappelez toutes les excuses de Moïse. Il n'était pas éloquent, il n'était pas ceci, il n'était pas cela ; en un mot, il ne pouvait pas aller en Égypte. Comme Ésaïe, il voulait que le Seigneur envoyât quelqu'un d'autre. Enfin l'Éternel dit à Moïse : « Qu'y a-t-il dans ta main ? » Il y avait une verge. Peut-être quelques jours auparavant, ayant besoin d'une baguette pour conduire son troupeau, avait-il taillé une branche dans ce but. Il est probable que cette baguette n'avait absolument rien de remarquable ; et pourtant ce fut cette baguette-là qui devint l'instrument de la délivrance des Israélites. Il plut à Dieu d'y joindre sa puissance, et cela suffit.

Je crois voir Moïse en route pour l'Égypte. Chemin faisant, il rencontre quelqu'un des philosophes ou des libres penseurs de son temps qui lui demande où il va. « Je vais en Égypte »

- « Vraiment, tu retournes vivre en Égypte ? »

- « Non, je vais faire sortir mon peuple de la maison de servitude »
- « Comment ! Tu veux le délivrer de la main de Pharaon, le plus puissant souverain de notre temps. Tu crois que tu vas affranchir trois millions d'esclaves de la puissance des Égyptiens ? »
- « Oui »
- « Quels moyens vas-tu employer ? » - « Cette verge ».

Que cette verge dut paraître méprisante aux yeux de ce libre-penseur égyptien ! Quelle idée de vouloir délivrer trois millions d'esclaves au moyen d'une baguette ! Nous avons trois millions d'esclaves aux États-Unis ; et il a fallu qu'un demi-million d'hommes fussent étendus sur les champs de bataille avant que ces esclaves fussent rendus libres. La fleur de la nation américaine a dû descendre dans la tombe pour rendre la liberté à nos esclaves.

Voilà donc cet homme, faible, isolé, se rendant en Égypte pour se présenter devant un Pharaon qui avait droit de vie et de mort surtout ceux qui l'approchaient ; et le seul instrument qu'il eût pour délivrer son peuple de l'esclavage, c'était cette baguette. Mais voyez les merveilles qu'elle opéra. Lorsque Moïse voulait faire venir les plaies sur le pays d'Égypte, il n'avait qu'à étendre sa verge, et les fléaux annoncés couvraient le pays. C'est par elle que l'eau avait été changée en sang, et plus tard, lorsque les Israélites arrivèrent au bord de la Mer Rouge et voulurent la traverser, Moïse n'eut qu'à lever sa verge ; aussitôt, les eaux se séparèrent, et le peuple passa à pied sec. Dans le désert, lorsque le peuple se mourait de soif, Moïse leva de nouveau sa verge, il en frappa le rocher, l'eau jaillit et le peuple put se désaltérer. Cette insignifiante petite verge était devenue toute-puissante. Seulement la puissance venait du Dieu de Moïse qui daignait se servir de ce faible instrument.

Il faut tirer de cette histoire une leçon pratique. Dieu veut que nous nous servions de ce que nous avons, et non de ce que nous n'avons pas. Quels que soient vos dons et vos talents, déposez-les aux pieds du Maître. Moïse se servit de ce qu'il avait, et vous savez quelles grandes choses il a accompli. Si nous sommes disposés à dire. « Me voici, je suis prêt, fais de moi ce qu'il te semblera de bon, » — le Seigneur se servira de nous. Il joindra sa force à notre faiblesse, et nous pourrons faire de grandes choses pour lui.

Voyez aussi Josué sous les murs de Jéricho. Si vous lui aviez demandé avec quoi il comptait renverser les murailles de la ville, il vous aurait montré quelques cornes de béliers. Ces cornes devaient paraître bien ridicules aux yeux des habitants de Jéricho. Peut-être y avait-il quelques géants dans la ville ; dans ce cas, comme ils devaient prendre en pitié ces Israélites qui faisaient le tour de la ville en soufflant dans ces cornes. Mais Dieu peut se servir des choses viles, même des choses méprisées.

Quelque méprisables que fussent ces cornes de béliers aux yeux des hommes, le peuple continua à faire ce que Dieu lui avait commandé ; et lorsque le moment fut venu, les murailles s'abattirent et la ville fut prise. Les Israélites n'avaient ni catapultes, ni armes de siège d'aucun genre. Ils se servirent tout simplement de ce qu'ils avaient en leur possession, et Dieu les bénit.

Voyez Samson allant à la rencontre d'un millier de Philistins. Qu'a-t-il avec lui ? Une mâchoire d'âne !

Si Dieu peut se servir d'un instrument pareil, il peut aussi se servir de nous, n'est-il pas vrai ? Oseriez-vous prétendre qu'il ne peut pas utiliser les services de cette femme, de ce petit garçon ? Il n'y a pas une seule personne dans cette salle dont Dieu ne puisse utiliser les services, si elle les lui offre.

Lors de ma première visite en Angleterre, j'entendis un jour un Écossais dire que probablement chacun des soldats de l'armée de Saül était convaincu que Dieu pourrait, s'il le voulait, se servir de lui pour aller tuer le géant Goliath. Un seul homme crut que Dieu se servirait réellement de lui. David alla à la rencontre de Goliath, et nous savons quel en fut le résultat. Tous, nous croyons que Dieu peut se servir de nous ; il faut faire un pas de plus et croire que Dieu va se servir de nous à présent. Si nous lui offrons nos services, il les acceptera. Les petits cailloux que David avait ramassés dans le torrent durent paraître bien méprisables aux yeux de Goliath. Saül lui-même avait voulu que David prît son armure, et s'en revêtit. David fut sur le point de céder ; mais il reprit sa fronde avec les cinq petits cailloux, et partit. Le géant de Gath tomba devant lui. Faisons comme David. Marchons en avant au nom du Dieu des armées, servons-nous des ressources qu'il nous a confiées, et il nous donnera la victoire.

J'entends souvent dire : Si telle ou telle personne haut placée se convertissait, quel bien ne pourrait-elle pas faire grâce à son influence ou à sa fortune — C'est vrai, mais il se peut que Dieu choisisse quelque pauvre vagabond, et en fasse l'instrument le plus puissant de sa grâce. John Bunyan n'était qu'un pauvre chaudronnier de la ville de

Bedford ; pourtant il fit plus pour la cause de Dieu que tous les nobles et tous les riches de son temps. Dieu le prit par la main, et lui communiqua sa puissance, si bien que cet homme ignorant put écrire le merveilleux petit livre qui n'a pas cessé, depuis deux cents ans, de consoler, de fortifier les cœurs affligés et découragés. Ne l'oublions pas, — si nous sommes disposés à travailler pour Dieu, Dieu est encore plus disposé à se servir de nous.

J'ai entendu un jour un prédicateur anglais parler de la multiplication des cinq pains d'orge et des deux poissons. Il se peut, disait-il, que Jésus ait commencé par casser un des pains, et qu'il en ait donné un morceau à l'un de ses disciples pour qu'il le distribuât au peuple. Je me figure que le disciple a dû donner d'abord de tout petits morceaux, de peur d'en manquer ; mais quand il vit que sa provision ne diminuait pas, il a dû donner de plus gros morceaux. Plus il donnait, plus le pain se multipliait, jusqu'à ce que tout le monde fût rassasié.

Les cinq pains et les deux poissons auraient facilement pu tenir dans une seule corbeille ; mais après que le peuple eut fini de manger, les disciples remplirent douze corbeilles des morceaux qui restaient.

Ils étaient plus riches à la fin qu'au commencement. Apportons aussi au Maître nos petits pains d'orge afin qu'il les multiplie.

Vous dites que vous ne possédez pas grand-chose ; eh bien ! raison de plus pour mettre à profit ce que vous avez. Plus je travaille dans la vigne du Seigneur, plus je suis convaincu qu'un grand nombre de chrétiens se privent du bonheur de travailler pour Dieu parce qu'ils cherchent à faire quelque grande chose. Consentons à faire de petites choses, et souvenons-nous que rien n'est vraiment petit quand Dieu s'y trouve. Le serviteur d'Élie vint lui dire qu'il voyait s'élever de la mer un petit nuage, grand comme la paume de la main d'un homme. Ce fut assez pour Élie : « Monte, dit-il à son serviteur, et dis à Achab : Attelle ton chariot, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne ». Élie savait que le petit nuage allait amener une grande pluie. Rien de ce que nous faisons pour Dieu n'est petit.

Il y a quelques années, j'étais allé tenir des réunions dans une certaine ville. Chez les amis où je demeurais, je fis la connaissance d'une jeune fille qui me raconta qu'elle faisait un groupe tous les Dimanches après-midi dans une école populaire. Le Dimanche suivant, à notre réunion de l'après-midi, je remarquai cette jeune fille sur l'un des premiers bancs ; elle avait même dû venir de bonne heure pour être bien placée.

Après le service, j'eus occasion de la voir, et je lui dis : « Je vous ai vue à la réunion aujourd'hui ; je croyais que vous aviez un groupe à l'école populaire »

- « Oui, c'est vrai »

- « Vous étiez-vous fait remplacer ? »

- « Non »

- « Le Directeur était-il prévenu de votre absence ? »

- « Non »

- « Savez-vous au moins s'il y aura eu quelqu'un pour se charger de votre groupe ? »

- « Non, et même je crains qu'il n'y ait eu personne, car j'ai vu un grand nombre de moniteurs à votre réunion de cet après-midi »

- « Est-ce ainsi que vous travaillez pour le Seigneur ? »

- « Je croyais que cela n'aurait pas d'importance ; je n'ai que cinq petits garçons ! »

- « Cinq petits garçons ! Qui sait si dans ce nombre il n'y a pas un nouveau John Knox, ou un Wesley, ou un Bunyan. Vous ne pouvez pas deviner ce que deviendront ces enfants. Peut-être l'un d'eux est-il destiné à devenir un second Luther et à opérer une nouvelle réformation. C'est une grande chose pour n'importe qui d'avoir charge de cinq petits garçons, et de les amener à Dieu. Vous pouvez faire jaillir une source qui continuera à répandre ses eaux longtemps après que vous aurez disparu de la terre ».

La mère des Wesley ne se doutait guère de l'avenir réservé à ses fils, lorsqu'elle les élevait pour Dieu et pour son règne. Voyez les résultats magnifiques de ces deux vies. On estime le nombre des Méthodistes à environ vingt-cinq millions, sur lesquels il y a plus de cinq millions de communiant. En Amérique seulement, il y a cent dix mille prédicateurs réguliers, des églises s'élèvent chaque jour et l'œuvre s'étend d'un bout à l'autre de la grande République. Tout cela a été opéré en moins de cent cinquante années. Que jamais une mère ne regarde comme une œuvre de peu d'importance l'éducation de ses enfants. Aux yeux de Dieu, c'est une très grande œuvre ; au jour de l'éternité, ses enfants se lèveront devant elle et l'appelleront bienheureuse.

En disant cela, je pense en ce moment à une mère de famille que je connais en Amérique. Elle a douze fils, et chacun d'eux est un chrétien fervent. Plusieurs d'entre eux sont des prédicateurs de l'Évangile, et tous sont fidèles au Fils de Dieu. Peu de femmes ont fait plus pour leur patrie que cette mère de famille.

C'est un immense privilège que de pouvoir mettre la main à l'œuvre de Dieu, d'être ouvriers avec lui.

Le fleuve du Niagara est traversé par un pont qui est une des grandes voies commerciales du pays. Le chemin de fer y passe, et les trains se succèdent toute la journée à quelques minutes d'intervalle.

Lorsqu'on se mit à construire ce pont, la première chose qu'on fit fut de lancer un fil d'une rive à l'autre au moyen d'un cerf-volant d'enfant. Une bien petite chose servit de point de départ à une œuvre magnifique. De même, si nous amenons une âme à Christ, l'éternité seule pourra nous en révéler les conséquences. Qui sait si, en sauvant cette âme, vous n'aurez pas préparé pour le service de Dieu un des chrétiens les plus éminents que le monde ait jamais vus.

Il se peut très bien que nous ne soyons jamais appelés à faire de grandes choses ; mais tous nous pouvons faire quelque petite chose, si nous le voulons, et le résultat final sera considérable. Depuis bien des années, je me suis fait la règle de ne jamais laisser passer un seul jour sans parler à quelqu'un des choses de Dieu. Il y a déjà plusieurs années que j'ai commencé, et si ma vie atteint la durée ordinaire de la vie humaine, j'aurai parlé à 18250 personnes individuellement. Il va sans dire que je ne compte pas là les personnes auxquelles je me serai adressé en public. Que de fois, dans nos rapports avec le monde, nous pourrions, nous chrétiens, diriger la conversation sur des sujets sérieux.

Nous sommes entourés de cœurs travaillés et chargés ; ne pouvons-nous rien faire pour les soulager ?

On a comparé ce monde à deux montagnes : l'une, formée des souffrances de l'humanité ; l'autre, de ses joies. Si chaque jour nous pouvons, en quelque mesure, abaisser la montagne de souffrances et élever la montagne de joies, au bout de l'année nous aurons obtenu de grands résultats.

J'ai entendu faire à M. Spurgeon une remarque très juste. Lorsque Moïse prévint le roi d'Égypte qu'il allait faire monter des grenouilles sur tout le pays, Pharaon aurait pu dire :

« Ton Dieu est donc le dieu des grenouilles ? Je n'ai pas peur des grenouilles. Fais-les monter, si tu veux ; cela m'est bien égal »

- « C'est possible, ô roi, mais les grenouilles sont en très grand nombre ». Et Pharaon ne tarda pas à s'en apercevoir.

De même, il se peut que, pris individuellement, nous soyons faibles, méprisables aux yeux du monde, mais en somme, il y a un grand nombre de chrétiens répandus dans toute la ville de Londres, et à nous tous, nous pouvons faire de grandes choses. Supposons maintenant que, parmi les personnes qui m'écoutent en ce moment, chacun de ceux qui aiment le Seigneur Jésus prenne la résolution, avec l'aide de Dieu, de faire tous ses efforts pour amener une âme à Christ cette semaine. Y a-t-il un seul chrétien parmi ceux qui m'écoutent qui ne puisse amener quelqu'un au Sauveur ? Si vous en êtes incapables, permettez-moi de vous dire qu'il y a quelque chose de coupable dans votre vie, et que vous ferez bien de le retrancher sans perdre de temps. Si vous n'exercez pas une influence bénie sur quelqu'un de vos amis ou de vos voisins, c'est que votre vie n'est pas ce qu'elle devrait être. Dieu veuille vous le montrer aujourd'hui.

Je ne comprends pas comment tant de chrétiens peuvent se figurer qu'il faille nécessairement laisser s'écouler des années avant d'avoir le privilège de faire passer une âme des ténèbres du monde à la lumière de Dieu. Je ne crois pas non plus que l'œuvre de Dieu soit le privilège exclusif des pasteurs et des ministres. Ce monde perdu ne sera ramené dans les voies de l'obéissance et de la fidélité que lorsque les enfants de Dieu se rendront compte qu'ils ont une mission à remplir dans le monde. Si nous sommes de vrais chrétiens, nous devons tous être des missionnaires. Jésus-Christ est descendu du ciel pour accomplir une mission, et si nous sommes animés de son Esprit, nous serons tous des missionnaires. Si la conversion du monde nous laisse indifférents, si nous n'avons pas à cœur de ramener les hommes vers Dieu, soyons sûrs qu'il y a quelque grave lacune dans notre religion.

Si vous ne vous sentez pas qualifiés pour parler aux grandes personnes, vous pouvez du moins parler aux enfants. Si vous leur parlez de leur âme avec bonté, ils s'en souviendront toute leur vie. Ils peuvent oublier un sermon, mais si quelqu'un va leur parler individuellement, ils se diront : « Cette personne doit prendre grand intérêt à moi ; sans cela, elle ne se serait pas donné la peine de me parler » — Ils comprendront qu'ils ont une âme immortelle, et quand même le sermon serait au-dessus de leur portée, un léger effort individuel en leur faveur pourrait devenir la source d'une grande bénédiction.

Cette méthode d'agir individuellement sur les consciences est parfaitement conforme à l'esprit de l'Évangile. Philippe fût rappelé de la Samarie, où il avait une grande œuvre à faire, pour aller parler à un homme voyageant seul dans le désert. Le grand discours de Jésus sur la nouvelle naissance n'eut qu'un seul auditeur, et ses merveilleuses paroles sur l'eau vive furent adressées à une pauvre femme pécheresse.

Je plains les chrétiens qui ne veulent pas parler à une seule âme individuellement ; ils ne sont pas propres pour le service de Dieu. Nous ne ferons pas grand-chose pour Dieu dans le monde si nous ne voulons pas parler individuellement à ceux qui se perdent.

Autre chose encore : Satan essaiera de vous faire croire que les enfants sont trop jeunes pour être sauvés ; ne le croyez pas. Il va sans dire qu'il n'est pas question de mettre de vieilles têtes sur de jeunes épaules ; mais ils peuvent donner leurs jeunes cœurs à Christ.

Il y a bien des années, je dirigeais une école du Dimanche populaire à Chicago. Les enfants appartenaient presque tous à des parents incroyants, et comme je ne les avais qu'une heure à peine par semaine, il me semblait que le peu de bien qu'ils pouvaient recevoir le Dimanche ne manquerait pas d'être effacé pendant la semaine. Je me disais alors que si je parlais jamais en public, je ne me lasserais pas de supplier les parents d'élever leurs enfants pour Dieu, pour l'éternité, et de réfléchir à la suprême importance de ce devoir. En effet, l'un de mes premiers sermons fut sur ce sujet.

Dès que j'eus fini mon discours, un vieillard à cheveux blancs se leva dans l'assemblée. Je tremblais des pieds à la tête, croyant qu'il allait critiquer ce que je venais de dire. Au lieu de cela : « Je désire confirmer, dit-il, toutes les paroles de ce jeune homme. Dans ma jeunesse, j'habitais un pays païen. Ma femme mourut, me laissant trois jeunes enfants. Le premier Dimanche après sa mort, ma fille aînée, qui avait dix ans, vint me dire : — Papa., puis-je emmener les enfants dans la chambre à coucher, et prier avec eux comme maman le faisait tous les Dimanches ? Je le lui permis.

« Au bout d'un certain temps, quand les enfants sortirent de la chambre, je vis que ma fille aînée avait pleuré. Je l'appelai à moi — Pourquoi as-tu du chagrin, Nellie ? — Oh I papa, me répondit-elle, figure-toi que lorsque nous avons été dans la chambre j'ai fait la prière que maman m'a apprise ; et Frank aussi a fait la sienne ; mais Suzanne n'en sait pas, parce que maman trouvait qu'elle était encore trop jeune pour en apprendre. Cependant quand nous avons eu fini, elle a fait une prière à elle toute seule, et je n'ai

pas pu m'empêcher de pleurer en l'entendant. Elle a joint ses petites mains, elle a fermé les yeux, puis elle a dit : Mon Dieu, tu as emmené ma chère maman, et je n'ai plus de maman maintenant pour prier avec moi. Veux-tu me bénir et me rendre aussi bonne que maman, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen.

« Avant l'âge de quatre ans, la petite Suzanne prouva pas des signes évidents qu'elle avait donné son jeune cœur à Dieu, et depuis seize ans, elle est missionnaire chez les païens ». N'oublions jamais que Dieu peut se servir même des petits enfants. Le Docteur Milnor appartenait à une famille de quakers ; il étudia le droit et devint un avocat distingué du barreau de Philadelphie. Pendant trois sessions successives, il fut délégué au Congrès de Washington. À son retour de la dernière session, sa petite fille se précipita au-devant de lui, en s'écriant « Papa ! Papa ! Je sais lire maintenant ! » « Vraiment ! répondit-il ; fais-moi voir ». Elle ouvrit sa Bible et lut ce passage. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ».

Ces paroles pénétrèrent comme une flèche dans le cœur de son père. Elles y retentirent comme un solennel appel. L'Esprit de Dieu agit puissamment en lui ; il chercha son Sauveur par la prière, et un jour, un de ses amis le trouva lisant, avec émotion, cet ancien traité qui a fait tant de bien « La fille du laitier ». Bien qu'il n'eût que quarante ans, il abandonna la politique et le droit pour se consacrer entièrement au ministère de l'Évangile, et il fut pendant quarante ans le pasteur d'une des principales églises de Philadelphie.

Pères et mères, amenons nos enfants à Christ avec une foi simple et confiante. Il est le même aujourd'hui que lorsqu'il les prenait dans ses bras et qu'il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ».

7 « Elle a fait ce qu'elle a pu »

Nous lisons dans le quatorzième chapitre de l'Évangile selon saint Marc le récit suivant « La fête de Pâque et des pains sans levain devait avoir lieu deux jours après. Les chefs des prêtres et les scribes cherchaient les moyens d'arrêter Jésus par ruse, et de le faire mourir, car ils disaient : Que ce ne soit pas pendant la fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple.

« Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme entra, pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase d'albâtre, qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix ; et ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation : À quoi bon perdre ce parfum ? On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre cette femme. Mais Jésus dit : Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne action à mon égard ; car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et vous pourrez leur faire du bien quand vous voudrez, mais vous ne m'aurez pas toujours.

Elle a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où la bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait ».

Saint Jean raconte aussi cette scène, et nous dit qui était cette femme : « Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie où était Lazare qu'il avait ressuscité des morts. Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ? Il disait cela, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait.

Mais Jésus dit : Laissez-la ; elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours »

Ce récit est le dernier où nous voyons figurer la famille de Béthanie. Le souper dont il est question eut lieu pendant la dernière semaine de la vie de Jésus, et c'est aussi la dernière entrevue de Jésus avec ses amis dont il soit fait mention dans l'Évangile.

En parlant de Marthe et de Marie, quelqu'un a dit : Toutes deux aimaient Jésus et étaient aimées de lui, mais elles étaient différentes l'une de l'autre. Marthe voyait sa fatigue, et voulait lui donner quelque chose ; Marie sentait sa plénitude, et voulait recevoir de lui. Jésus acceptait les services de Marthe, mais il ne voulait pas permettre que Marie fût troublée. Marie comprenait sa pensée ; elle avait une communion plus profonde avec lui ; son cœur s'était donné ».

C'est sur l'une des paroles du premier récit que nous avons lu que je désire attirer votre attention : « Elle a fait ce qu'elle a pu ». Si l'on avait annoncé ce jour-là, dans Jérusalem, qu'il allait se passer à Béthanie un événement dont le souvenir vivrait plus longtemps que celui de l'empire romain ou de tous les souverains les plus puissants de la terre, il y aurait eu certainement une grande agitation dans la ville.

Beaucoup de personnes se seraient rendues à Béthanie pour voir ce qui allait se passer et dont le souvenir devait vivre si longtemps. Marie se doutait bien peu qu'elle allait élever un monument plus durable que les empires et les royaumes. Elle ne pensait guère à elle-même. L'amour ne pense jamais à lui-même. Que dit Jésus ? — « Partout où cet Évangile sera prêché, dans le monde entier, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle ».

Cette histoire a déjà été traduite en trois cent cinquante langues différentes, et circule dans tous les pays du monde. De jour en jour, on l'imprime et on la publie de nouveau. À Londres, une seule société imprime, à chaque heure de la journée de travail, cinq cents exemplaires du récit de la scène qui s'est passée à Béthanie. Il est répandu jusqu'aux extrémités de la terre, et l'on en gardera le souvenir tant que l'Église de Dieu existera.

Les hommes sont désireux d'élever des monuments qui leur survivent. Cette femme n'y avait jamais songé ; elle n'avait eu d'autre pensée que de témoigner à Jésus son amour. Mais son action lui a survécu, et vivra aussi longtemps que l'Église. Elle a autant de fraîcheur aujourd'hui qu'il y a cent ans ; elle en a même plus qu'il y a cinq cents ans. Elle n'a jamais été aussi connue qu'elle l'est aujourd'hui. Quoique Marie fût à peine connue en dehors de Béthanie lorsqu'elle accomplit cet acte, son nom est maintenant répandu par toute la terre. Les rois se sont succédé, les empires se sont

élevés et sont tombés. L'Égypte, avec ses antiques gloires, a disparu ; la Grèce, avec ses sages, ses philosophes, ses guerriers, a disparu ; le grand empire romain a disparu. Et voici une simple femme dont le souvenir a traversé les siècles.

Nous ne savons pas si elle était riche, ou belle, ou douée de grands talents aux yeux du monde. Nous savons seulement qu'elle aimait le Sauveur. Elle prit un vase d'albâtre qui renfermait un parfum de grand prix, et le rompit afin de répandre le parfum sur la tête de Jésus. C'était une petite chose aux yeux du monde. S'il y avait eu des journaux quotidiens à Jérusalem, à cette époque-là, je ne pense pas qu'aucun reporter à la recherche de « faits divers » intéressants, eût trouvé que cet incident valût la peine d'être raconté. Cependant, il vivra plus longtemps que tous les grands événements du siècle, excepté, bien entendu, tout ce qui se rapporte à la vie de Jésus. Marie croyait en Jésus, elle l'aimait, et elle montrait son amour par ses actions.

Grâce à Dieu, nous pouvons tous aimer Jésus-Christ et faire quelque chose pour lui. Quand même ce ne serait qu'une petite chose, toute œuvre, faite pour le Seigneur, durera éternellement. Le fer sera rongé par la rouille, le granit tombera en poussière, mais rien de ce qui a été fait pour Christ ne se perdra. Il dépassera les limites mêmes du temps. Jésus-Christ a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ».

Voyez cette autre femme dans le temple. Jésus étant assis vis-à-vis du tronc, regardait comment le peuple y mettait de l'argent. Cette pauvre veuve n'avait que deux petites pièces, et elle les mit toutes deux dans le tronc. Le Seigneur vit qu'elle l'avait fait de tout son cœur, et il loua son action. Si quelque grand seigneur avait déposé un talent d'argent dans le tronc, Jésus n'y aurait probablement pas fait attention, à moins que lui aussi ne l'eût fait de tout son cœur. L'or a peu de valeur dans le ciel. Il y est en si grande abondance que les rues en sont pavées ; c'est un or transparent, bien plus beau que celui que nous avons sur la terre. Pour que Jésus accepte une offrande, il faut que le cœur l'accompagne.

C'est pourquoi il dit de cette femme : « Elle a donné plus qu'aucun de ceux qui ont mis dans le tronc ».

Elle aussi, elle avait fait ce qu'elle avait pu.

Telle est la leçon, je crois, que nous devons tirer de ces deux incidents bibliques. Le Seigneur attend de nous que nous fassions tout ce que nous pouvons. Nous pouvons

tous faire quelque chose. Dans l'une de nos grandes villes de l'Amérique du Sud, quelques chrétiens se réunirent au commencement de la guerre pour rechercher les moyens de construire une église dans un quartier de la ville où les pauvres étaient très négligés. Après avoir discuté la question, on résolut de commencer par s'assurer de ce que les personnes présentes à la réunion pourraient donner.

Les uns promirent de donner tant ; les autres, tant. Les souscriptions atteignirent à peine la moitié de la somme nécessaire. Alors une pauvre blanchisseuse, qui était assise dans un coin de la salle, se leva : « J'ai perdu un petit garçon la semaine dernière, dit-elle. Il ne possédait qu'une chose : une pièce d'un dollar en or (environ cinq francs de monnaie française). C'est tout ce qui me reste, mais je veux donner ce dollar à la bonne cause ». Ses paroles touchèrent le cœur de beaucoup de ceux qui les entendirent.

Bien des personnes riches furent honteuses de ce qu'elles avaient donné, et au bout de très peu de temps, la somme entière fut souscrite. J'ai parlé dans cette église, et je sais qu'elle est devenue le centre d'une grande activité religieuse. Cette pauvre femme avait fait ce qu'elle pouvait ; peut-être avait-elle donné, en proportion, plus qu'aucune autre personne de la ville.

Lors de notre première visite à Londres, nous désirions atteindre tous les points de la ville, et nous fîmes appel aux personnes de bonne volonté pour faire des visites et inviter aux réunions le plus de monde possible. Parmi celles qui se présentèrent, se trouvait une vieille femme de quatre-vingt-cinq ans. Elle voulait travailler encore un peu pour le Maître avant d'aller le rejoindre. Elle prit un district, et alla de maison en maison distribuant à tous les habitants des traités et des billets d'invitation. Je suppose qu'elle est maintenant entrée dans son repos, mais je ne l'oublierai jamais. Elle voulait faire ce qu'elle pouvait. Si chacun des chrétiens de ce district veut bien faire tout ce qu'il peut, toutes les familles du quartier seront visitées. Si chaque homme, si chaque femme qui sont ici sont prêts à suivre l'exemple de Marie, les multitudes qui nous entourent entendront parler du Sauveur, et seront bénies.

Dans les vastes prairies de l'État que j'habite en Amérique, on ne rencontrait, il y a quelques années, qu'un petit nombre de colons, dispersés çà et là. L'un d'eux passait ordinairement ses Dimanches à la chasse et à la pêche, et faisait preuve, dans toute sa conduite, d'une impiété et d'une méchanceté notoires. Sa petite fille allait à l'école du Dimanche établie par ces pionniers, et là elle apprit à connaître le chemin qui mène à Dieu. Quand elle fut convertie, son moniteur lui dit que Dieu pourrait maintenant se

servir d'elle pour faire du bien à d'autres. Sa première pensée fut pour son père. Plusieurs personnes avaient essayé de lui faire du bien et n'avaient pu y réussir ; mais l'enfant eut plus d'influence. Il est écrit : « Un enfant les conduira ». Elle lui fit promettre de venir aux réunions. D'abord il ne vint qu'à la porte, et ne voulut pas entrer. Dans son enfance il avait été à l'école, mais ses camarades s'étant moqués de lui parce qu'il avait un léger défaut de prononciation, il n'avait plus voulu y remettre les pieds, de sorte qu'il n'avait jamais appris à lire.

Sa petite fille lui persuada enfin de l'accompagner à l'école du Dimanche ; il y entendit parler du Sauveur, et pour tout dire en deux mots, il finit par donner son cœur à Dieu. Avec l'aide de son enfant et d'autres personnes, il apprit bientôt à lire. La dernière fois que je l'ai vu, il y a environ dix-huit mois, si je me rappelle bien, cet homme avait fondé dans les prairies de l'Ouest, entre onze et douze cents écoles du Dimanche. Outre ces écoles, des centaines d'Églises se sont formées, qui toutes doivent leur origine à ses premiers efforts missionnaires. Il parcourait le pays en tous sens et à de grandes distances, monté sur un cheval qu'il appelait son cheval de l'école du Dimanche. Il allait visiter ainsi les districts éloignés, où l'on ne faisait encore rien pour Christ. Il réunissait les parents, et leur racontait comment sa petite-fille l'avait amené au Sauveur. J'ai entendu bien des orateurs, mais je n'en ai jamais entendu qui sût émouvoir comme lui. Quand il commença à parler pour Jésus, il ne fut plus question de son défaut de prononciation ; il semblait avoir reçu le don de l'éloquence et le feu du ciel. Cette petite fille avait fait ce qui était en son pouvoir. Le jour où elle avait amené son père au Sauveur, elle avait accompli une grande œuvre.

Chacun de nous peut faire quelque chose. Pourvu que nous soyons franchement décidés à faire tout ce que nous pouvons, le Seigneur daignera se servir de nous. C'est un grand privilège que d'être dans sa main des instruments dociles, avec lesquels il peut faire ce qui lui plaît.

Je me rappelle avoir lu dans les journaux, lors du grand incendie du théâtre de Vienne, il y a plusieurs années qu'une vingtaine de spectateurs affolés se trouvèrent acculés dans un étroit corridor. L'obscurité était complète ; on ne pouvait trouver d'issue, et l'on risquait d'être étouffé. Un de ces spectateurs retrouva une allumette dans sa poche ; il l'alluma, et grâce à cette lumière, ces vingt vies furent sauvées.

Il avait fait ce qui était en son pouvoir.

Il vous semble que vous ne pouvez pas faire grand-chose. Si vous êtes l'instrument du salut d'une seule personne, cette personne-là en sauvera peut-être cent autres. À l'époque de notre premier séjour en Angleterre, il y eut une femme, dans une de nos réunions, dont le zèle fut ranimé par le même texte, je crois, que celui sur lequel nous parlons aujourd'hui. Elle était chrétienne de nom depuis longtemps, mais elle n'avait jamais compris qu'elle avait une mission spéciale à remplir en ce monde. Je crains qu'il n'y ait beaucoup de chrétiens de nom dans le même cas. Dès que sa conscience eut été réveillée, elle commença à chercher autour d'elle les occasions de se rendre utile. Elle eut l'idée de faire quelque chose pour les pauvres femmes tombées de la ville qu'elle habitait. Elle se mit à l'œuvre immédiatement, parlant avec bonté à toutes celles qu'elle rencontrait. Elle loua une maison, et les invita à y venir.

Je suis allé dans cette ville il y a un an ou deux ; cette dame avait sauvé plus de trois cents de ces pauvres femmes, et les avait rendues à leurs familles. Elle est restée en correspondance avec la plupart d'entre elles. Pensez à cela ! Plus de trois cents de nos sœurs arrachées au péché et sauvées de la mort par l'entremise d'une seule femme. Elle avait fait ce qui était en son pouvoir. Quelle belle moisson elle aura au dernier jour, et comme elle se réjouira quand elle entendra le Maître lui dire : « Cela va bien, bonne et fidèle servante ».

On m'a cité la parole d'un malade dans un des hôpitaux de Londres. Il avait reçu un bouquet envoyé par la Mission des fleurs, et en respirant le délicieux parfum, il s'écria : « Si j'avais su quel plaisir un bouquet peut faire quand on est malade, j'en aurais envoyé moi-même lorsque je me portais bien ». Si vous saviez seulement tout le bien que vous pourriez faire aux cœurs affligés, aux esprits abattus en leur disant quelque bonne parole ; si vous saviez quelles conséquences bénies pour toute l'éternité pourrait avoir telle autre parole prononcée par vous, je suis sûr que vous n'hésiteriez plus. Si l'Évangile doit être porté dans les recoins les plus cachés, dans les mansardes, dans les sous-sols des grandes villes, dites-vous bien qu'il faut que chacun se mette à l'œuvre. Je l'ai déjà dit, si nous sommes résolus à faire ce que nous pouvons, une grande multitude d'âmes entreront dans le royaume de Dieu.

Un des prédicateurs de Philadelphie, le Docteur Willets, en parlant du bonheur qu'il y a à communiquer aux autres les biens qu'on a reçus, emploie cette jolie allégorie : « Voyez cette petite source, cachée, là-bas, dans la montagne ; elle brille à travers le fourré comme un fil d'argent, et dans sa joyeuse activité, elle étincelle comme un diamant. Elle se hâte d'apporter au fleuve son tribut ; elle passe en courant près d'une

mare d'eau stagnante : « Où vas-tu, petit ruisseau ? » lui crie la mare. « Je vais au fleuve, lui porter ce verre d'eau que Dieu m'a donné »

- « C'est une sottise que tu fais là ; tu en auras besoin toi-même avant la fin de l'été. Le printemps a été tardif, et les chaleurs de l'été seront d'autant plus fortes : tu te dessécheras alors »

- « Eh bien ! répondit le ruisseau, si je dois mourir bientôt, raison de plus pour travailler aussi longtemps que je le pourrai. Si la chaleur doit m'enlever mon trésor, je veux me hâter d'en profiter pour faire le plus de bien possible ». Et il reprit son chemin, répandant sur son passage la joie et la fraîcheur. Fière de sa propre prévoyance, la mare sourit d'un air de pitié, et économisa sa provision avec un soin jaloux, ne permettant pas à une seule goutte d'eau de s'échapper.

« L'été vint, et le petit ruisseau souffrit de la chaleur ; mais les arbres se penchaient sur lui, et l'ombrageaient de leur feuillage touffu. Ils le protégeaient au jour de l'adversité, car ils avaient reçu de lui jadis la vie et la santé ; le soleil lui-même souriait avec bonté à travers les branches. Il semblait dire : « Je n'ai pas le cœur de te faire du mal » — les oiseaux venaient tremper leur bec dans ses eaux argentées, et chantaient ses louanges ; les fleurs répandaient leurs parfums sur ses bords ; les bestiaux venaient se reposer près de lui ; le cultivateur souriait de plaisir en voyant la fraîcheur et la verdure des prairies qu'il traversait, et le petit ruisseau continuait sa course, heureux lui-même et répandant le bonheur autour de lui.

Qu'était devenue la prévoyante mare ? Hélas ! dans sa glorieuse immobilité, elle était devenue malsaine et pestilentielle. Les bêtes des champs venaient pour s'y désaltérer, mais se détournaient aussitôt avec dégoût ; la brise en passant lui donna un baiser, mais ce contact la fit frissonner. Elle avait pris la fièvre et la porta dans toute la région : les habitants en furent atteints et durent s'éloigner ; enfin, les grenouilles elles-mêmes durent abandonner cette mare empoisonnée, et le ciel, par pitié pour l'homme, fit souffler sur elle un air embrasé qui la dessécha.

« Mais le petit ruisseau ne s'était-il pas épuisé ? Oh ! non, Dieu y avait pourvu. Le ruisseau versa son verre d'eau dans le fleuve, le fleuve le porta à la mer, et la mer l'accueillit avec bonté. Le soleil répandit sa chaleur sur la mer, et la mer fit monter son encens vers le soleil ; les nuages recueillirent cet encens dans leur sein, et le vent, comme un coursier docile, emporta les nuages bien loin, bien loin, jusqu'au sommet de la montagne qui avait donné naissance à la source. Ils remplirent de nouveau la petite

coupe et la firent déborder. C'est ainsi que Dieu avait pourvu à l'existence du ruisseau. Il avait eu beau se donner et se répandre sans calculer, il ne se dessécha jamais. Si Dieu a béni de la sorte une petite source, ne vous bénira-t-il pas aussi, mes amis, si vous donnez libéralement ce que vous avez reçu libéralement ? Soyez sûrs qu'il le fera ».

Une jeune fille appartenant à une famille très riche des États-Unis, fut envoyée dans une pension fort à la mode. Une des maîtresses de cette pension était une véritable servante de Jésus-Christ, et cherchait toujours à lui amener ses élèves. Dès que cette jeune fille fut arrivée, la maîtresse résolut de faire tous ses efforts pour la gagner à Christ. La première chose qu'elle fit, fut de se faire aimer d'elle. Je dirai ici en passant que nous ne ferons jamais grand bien aux gens si nous ne savons pas nous faire aimer d'eux.

Cette maîtresse, après avoir gagné l'affection de son élève, lui parla du Sauveur, et eut bientôt la joie de la voir donner son cœur à Dieu. Elle ne s'en tint pas là, comme tant d'autres le font ; elle lui montra le bonheur qu'il y a à travailler pour le Seigneur. Elle se mirent à l'œuvre ensemble, et persuadèrent à plusieurs autres élèves de se donner à Christ. Une fois que la jeune fille eut commencé à travailler pour Dieu, le monde perdit tout son charme pour elle. S'il y a ici quelque chrétien qui se sente encore de l'attrait pour le monde, je lui dirai : Mettez-vous à l'œuvre pour Dieu, et le monde vous quittera bientôt.

Ce n'est pas vous qui le quitterez ; vous posséderez quelque chose de meilleur. Je plains les chrétiens qui sont sans cesse à demander s'il faut renoncer à ceci ou à cela. Vous ne ferez plus ces questions-là quand vous aurez pris goût à l'œuvre du Seigneur. Vous aurez trouvé alors quelque chose que le monde ne saurait vous donner.

Lorsque cette jeune fille retourna chez ses parents, ceux-ci voulaient la faire aller dans le monde. Ils donnèrent plusieurs fêtes, mais à leur grand étonnement, elle ne pouvait pas y prendre plaisir. Elle avait soif d'autre chose. Elle alla à l'école du Dimanche de sa paroisse, et demanda au directeur de lui donner un groupe mais il y avait déjà plus de monitrices qu'il n'en fallait.

Pendant plusieurs semaines, elle chercha un moyen de faire quelque chose pour Christ. Un jour, dans la rue, elle vit un petit garçon sortir en courant de la boutique d'un cordonnier. Le patron la poursuivait, tenant une forme en bois à la main. Quand il vit que l'enfant courait plus vite que lui et allait lui échapper, il lui lança la forme et l'atteignit

dans le dos. Lorsque le cordonnier eut ramassé sa forme et fut rentré dans sa boutique, l'enfant s'arrêta et se mit à pleurer. Très émue de ce qu'elle venait de voir, la jeune fille s'approcha de lui et lui parla avec bonté : « Vas-tu à l'école du Dimanche ? »

- « Non »

- « Et à l'école de semaine ? »

- « Non »

- « Pourquoi pleures-tu ? » — Il s'imagina qu'elle voulait se moquer de lui ; et il répondit que cela ne la regardait pas. « Mais je suis ton amie, » répondit-elle. Il n'avait pas l'habitude de s'entendre parler de la sorte, et il avait d'abord un peu peur, mais elle finit par gagner sa confiance, et lui demanda de venir à l'école du Dimanche elle serait sa monitrice. L'idée ne plaisait pas à l'enfant ; il n'avait pas envie d'apprendre des leçons. La jeune fille lui dit qu'elle ne lui donnerait pas de leçons à apprendre ; qu'elle lui raconterait seulement de belles histoires et qu'il entendrait de jolis chants. Enfin, il lui promit d'y aller, et elle lui donna rendez-vous, pour le Dimanche suivant, au coin d'une certaine rue.

Elle craignait qu'il ne fût pas exact au rendez-vous. Elle y alla cependant et l'y trouva. Elle le présenta au directeur de l'école du Dimanche et le pria de lui indiquer une place où elle pourrait instruire cet enfant. Le pauvre garçon était tout ébouriffé et n'avait pas de souliers aux pieds. Les autres enfants, au contraire, étaient propres et bien habillés. Le directeur parut d'abord assez embarrassé ; enfin, il le relégua dans un coin aussi éloigné que possible des autres élèves. Ce fut là que la jeune fille commença sa tâche, — une tâche qui aurait réjoui le cœur des anges.

La lumière ne tarda pas à se faire dans la conscience obscurcie de cet enfant, et toute sa vie fut transformée. La jeune fille continua à s'intéresser à lui ; elle fut son ange gardien. Un jour, il était allé à la gare pour vendre de petites marchandises qu'il colportait. Il se tenait sur le marchepied d'un des wagons quand tout-à-coup le train s'ébranla ; le petit garçon perdit l'équilibre, son pied glissa, il tomba et le train lui passa sur le corps. Quand le médecin arriva, l'enfant lui demanda s'il pouvait être transporté chez ses parents — « Non, mon garçon, lui répondit le médecin, tu n'as plus que quelques instants à vivre »

- « Eh bien ! dites à mon père et à ma mère que je vais aller près de Jésus-Christ ».

Ne trouvez-vous pas que les efforts de la jeune fille avaient été bien récompensés ? Quand elle entrera au ciel, ce petit garçon sera là pour lui souhaiter la bienvenue.

C'est un grand privilège que de faire sortir une âme des ténèbres du péché pour la faire entrer dans la glorieuse lumière de l'Évangile. Si un ange allait répandre dans le ciel la nouvelle qu'il y a dans la ville de Londres un pauvre petit garçon déguenillé, sans père ni mère, sans personne pour lui montrer le chemin du salut ; et si Dieu demandait aux esprits bienheureux qui entourent son trône, lequel d'entre eux consentirait à venir passer cinquante années sur la terre pour amener à Jésus ce petit orphelin, je suis sûr que chacun des anges qui peuplent la cité céleste s'offrirait aussitôt. L'ange Gabriel, lui-même, lui qui se tient en la présence du Tout-Puissant, n'hésiterait pas à se proposer : « Permets-moi, de quitter la position si élevée que j'occupe, et d'avoir le privilège de conduire une âme à Jésus-Christ » — Il n'y a pas de plus grand honneur au monde que de servir d'instrument entre les mains de Dieu pour retirer une âme du royaume de Satan et pour l'introduire dans le royaume de Dieu.

J'ai inscrit ce précepte dans ma Bible : « Fais tout le bien que tu pourras, à toutes les personnes que tu pourras, de toutes les manières que tu pourras, et aussi longtemps que tu pourras ». Si chacun de nous veut se mettre dès aujourd'hui à faire quelque chose pour Dieu, et s'y tenir trois cent soixante-cinq jours par an, nous obtiendrons de grands résultats. Vivons de telle sorte qu'on puisse dire de nous que nous avons fait « tout ce qui était en notre pouvoir ».

8 « Qui est mon prochain ? »

J'ai pris pour notre sujet d'aujourd'hui l'histoire du bon Samaritain. Dans cette parabole, Jésus nous présente quatre individus différents, et il nous les décrit d'une manière si frappante que le monde ne les oubliera jamais. Les récits de l'Évangile nous laissent trop souvent indifférents, et nous oublions bien vite les leçons que notre divin Maître voudrait nous enseigner.

Pendant que Jésus était sur la terre, il était entouré par une certaine catégorie de personnes qui critiquaient sans cesse tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait. Un jour, un docteur de la loi vint lui demander ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle. Le Seigneur lui dit de garder les commandements, d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme lui-même. Le docteur de la loi voulut savoir qui était son prochain. Alors Jésus lui raconta cette parabole pour lui montrer qui était son prochain, et comment il fallait l'aimer.

Il me semble que nous avons mis beaucoup de temps à découvrir qui est notre prochain. Dans la parabole du bon Samaritain, Jésus-Christ nous enseigne, si je ne me trompe, que notre prochain, c'est tout homme, toute femme, qui a besoin de notre sympathie et de notre secours, soit pour le corps, soit pour l'âme. S'il nous est possible de leur venir en aide, nous sommes tenus de le faire au nom de notre Maître.

Nous voyons d'abord deux hommes qui, l'un et l'autre, passent sans y prendre garde, à côté d'un pauvre voyageur, lequel avait cependant grand besoin de secours, car il était tombé entre les mains des brigands qui l'avaient dépouillé, chargé de coups, et laissé à demi-mort. Le premier qui passa, allant de Jérusalem à Jéricho, était un prêtre. Comme il cheminait, il entendit un cri de détresse, et s'arrêta pour en chercher la cause. Il lui fut facile de voir que le pauvre blessé était un Juif ; peut-être l'avait-il vu dans le temple le jour du Sabbat ; mais on n'était plus à Jérusalem. Tant qu'il était dans le temple, il était au service du public ; une fois hors de l'enceinte sacrée, il était libre. Les devoirs de sa profession étaient terminés, et l'on ne pouvait rien lui demander de plus.

Il était très pressé d'aller à Jéricho. Peut-être allait-on ouvrir une nouvelle synagogue dans cette ville ; en tout cas, c'était une affaire très importante qui l'y appelait, et il n'avait pas le temps de s'arrêter auprès de ce pauvre blessé. Aussi, il passa outre. Il se

peut qu'en continuant son chemin, il ait raisonné ainsi en lui-même : « Quel mystère que Dieu ait laissé entrer le péché dans le monde ! S'il n'y avait pas de péché, ce pauvre homme ne se trouverait pas dans un état aussi lamentable » — Ou bien ses pensées ont pris une autre direction, et il s'est dit qu'en arrivant à Jéricho, il formerait un comité pour veiller à la sécurité des pauvres voyageurs. Il donnerait volontiers une once d'or pour la nouvelle société ; ou bien encore, il ferait rechercher les brigands qui l'avaient dépouillé, et les ferait châtier.

Il ne se disait pas que pendant tout ce temps, le pauvre blessé se mourait. Il est probable qu'il était dévoré par la soif ; peut-être un ruisseau coulait-il tout près du lieu où il était étendu, et si ce prêtre l'avait voulu, il aurait pu lui donner à boire ; mais toute sa religion était dans sa tête elle n'était pas descendue jusqu'à son cœur. Il avait une certaine notion du devoir, et quand il avait accompli ce qu'il regardait comme son devoir, il trouvait qu'on n'avait plus rien à exiger de lui. Ce que Dieu nous demande, c'est le service du cœur ; si nous ne le lui donnons pas, il n'en acceptera pas d'autre.

Quelque temps après, un Lévite vint à passer le long du chemin où était étendu le pauvre blessé. Lui aussi, il entendit ses cris de détresse. Il se détourna un instant pour le regarder, mais il était pressé d'arriver à Jéricho. Peut-être devait-il prendre part à la dédicace de cette nouvelle synagogue ; peut-être avait-on convoqué à Jéricho une réunion pour discuter sur les moyens « d'atteindre les masses, » et allait-il y prononcer un discours. J'ai vu bien souvent des hommes aller à des conférences et parler pendant des heures sur ce sujet, mais ne pas vouloir étendre leur main vers ces masses qu'ils prétendaient atteindre.

Il est probable que les pensées du Lévite prirent un autre cours : « Je tâcherai, se disait-il, de faire prendre des mesures pour empêcher que ces brigands continuent à dépouiller et à assassiner les pauvres voyageurs » — Aujourd'hui encore il ne manque pas de gens qui pensent que des mesures purement humaines peuvent ramener l'homme à Dieu, qu'une législation nouvelle pourrait prévenir le péché. De même que le prêtre, ce Lévite ne s'arrêta pas pour donner une goutte d'eau au malheureux blessé ; il n'essaya pas de bander ses plaies ni de lui porter secours en aucune manière. Il continua son chemin en se disant sans doute : « Ce pauvre homme est bien à plaindre ». Ce genre de compassion est très fréquent ; il vient des lèvres et non du cœur.

Un troisième voyageur vint à passer ; c'était un Samaritain. Or, il était notoire qu'un Juif n'adressait jamais la parole à un Samaritain ; la présence d'un Samaritain était une souillure pour un Juif scrupuleux. Jamais un Juif ne franchissait le seuil de l'étranger

détesté ; jamais il ne s'asseyait à sa table ni ne buvait de l'eau de son puits. Jamais non plus il ne lui aurait permis de se reposer, sous son toit. Un Juif religieux s'abstenait même de tout trafic avec un Samaritain.

Ce n'est pas tout ; les Juifs croyaient que le Samaritain n'avait pas d'âme, qu'à sa mort il était anéanti. Il était le seul homme sur la terre qui ne pût devenir prosélyte, et entrer dans la grande famille juive. Il ne pouvait être amené à la repentance ni dans ce monde ni dans l'autre.

Il avait beau faire profession de judaïsme, les Juifs ne voulaient rien avoir à faire avec lui. Voilà la manière dont les Juifs traitaient les Samaritains ; et cependant, ce fut d'un Samaritain que Jésus se servit pour donner à ces Juifs haineux une leçon d'amour et de charité.

Un Samaritain, donc, vint à passer par ce même chemin. Quand il vit le blessé, il fut touché de compassion. Il descendit de sa monture, et se pencha sur lui ; un seul regard suffit pour lui montrer que c'était un Juif. Si lui-même avait ressemblé au Juif, il aurait dit probablement : « C'est bien fait. Je regrette seulement que les brigands ne t'aient pas tué tout-à-fait. Tu peux être sûr que je ne lèverai pas un doigt pour te venir en aide, misérable Juif ». Mais il ne dit rien de semblable, au contraire.

Que ceci nous serve d'enseignement. Quand nous avons affaire à des gens que l'amour de la boisson, par exemple, a perdus et dégradés, ne nous hâtons pas de les condamner. Ils se condamnent eux-mêmes plus sévèrement que personne ne saurait le faire. Ce qu'il leur faut, c'est de la sympathie, c'est de la bonté, c'est de la douceur. Ce Samaritain ne se mit pas à faire un grand discours à ce blessé. Il y a des gens qui semblent croire que ce dont les hommes ont besoin avant tout, ce sont des sermons. Non, il ne faut pas une si grande abondance de paroles ; il faut annoncer l'Évangile avec nos mains et avec nos pieds, il faut le manifester au monde par des actes de bonté et de sympathie.

Ce que l'état du pauvre blessé réclamait tout d'abord, c'était du secours et de la sympathie. Aussi la première chose que fit le bon Samaritain fut de verser de l'huile sur ses plaies. Combien de blessés n'y a-t-il pas parmi nous qui ont besoin de l'huile de la compassion et de la sympathie ! Et cependant, bon nombre de chrétiens semblent vouloir remplacer l'huile par du vinaigre, et s'en montrent même très généreux.

Le Samaritain aurait pu dire au blessé : « Pourquoi n'es-tu pas resté à Jérusalem ? Tu savais bien que les chemins ne sont pas sûrs ; tu as été imprudent, et maintenant il faut que j'aie la peine de te soigner ».

N'avez-vous jamais entendu des paroles sur ce ton-là ? Qu'un jeune homme de la province succombe aux tentations de la grande ville, on commencera par le gronder et lui faire des reproches : « Pourquoi avez-vous quitté vos parents ? Si vous étiez resté près d'eux, vous auriez évité les pièges où vous êtes tombé ». Ce n'est pas en parlant ainsi qu'on fera du bien. Il ne faut pas non plus haranguer les hommes du haut de notre propre justice ; il faut descendre jusqu'à eux, et nous pénétrer bien réellement de leurs chagrins et de leurs souffrances. Voyez le bon Samaritain : il s'approche de celui qui souffre, il bande ses plaies, il y verse de l'huile et du vin.

Le récit évangélique mentionne douze choses faites par le Samaritain. Quant au prêtre et au Lévite, un seul mot suffit pour raconter ce qu'ils firent : ils ne firent rien.

1. Il alla vers le blessé.
2. Il le regarda, et ne passa pas outre comme le prêtre.
3. Il eut compassion de lui. Si nous voulons réussir dans nos efforts pour gagner les âmes, il faut que nos cœurs soient pleins de compassion pour ceux qui périssent. Il faut sympathiser avec leurs souffrances et leurs épreuves si nous désirons gagner leur cœur et leur faire du bien.
4. Il s'approcha de lui.
5. Il banda ses plaies. Peut-être fut-il obligé de déchirer ses habits pour avoir des bandes.
6. Il y versa de l'huile et du vin.
7. Il le mit sur sa monture. Ne croyez-vous pas que le pauvre Juif ait dû regarder avec reconnaissance et tendresse le Samaritain qui lui prêtait sa monture, tandis que lui-même continuait sa route à pied à côté de lui ? Tous les préjugés de son cœur ont dû disparaître avant la fin du voyage.
8. Il le mena à une hôtellerie.

9. Il prit soin de lui. J'ai été très touché dernièrement en apprenant ce qu'un de nos collaborateurs dans un des districts de Londres avait fait. Il avait parlé, pendant la réunion, à un homme qui se trouvait dans la salle. Voyant qu'il était ivre, il le reconduisit chez lui, il passa toute la nuit près de lui ; puis le lendemain matin, quand cet homme fut rentré dans son état naturel, il causa avec lui. Beaucoup de personnes veulent bien parler aux ivrognes lorsqu'ils sont à jeun ; mais il y en a bien peu qui aient le courage d'aller à leur recherche quand ils subissent les honteuses conséquences de leur vice, et de rester près d'eux jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur bon sens et soient en état d'entendre parler du salut.
10. Le lendemain, en partant, le bon Samaritain pria l'hôtelier d'avoir soin de lui.
11. Il lui remit deux deniers d'argent pour payer la note.
12. Il lui dit : « Tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour ».

Je ne connais rien dans tous les enseignements de Jésus qui fasse mieux ressortir le fond même de l'Évangile, que cette parabole. C'est une image fidèle du Sauveur venant sur la terre pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

1. Jésus est venu dans ce monde de péché et de souffrance, se dépouillant de sa gloire pour quelque temps afin de revêtir notre humanité, et de se mettre sur le même niveau que ceux qu'il venait sauver.
2. Il regardait les pauvres et les malades afin de connaître leurs souffrances.
3. Il était ému de compassion pour les multitudes. Que de fois cela nous est dit dans les évangiles ! Un jour il versa des larmes à la pensée de toute l'angoisse que le péché a attirée sur l'humanité.
4. Jésus s'approchait dès qu'il entendait parler d'une souffrance. Jamais un cri de détresse n'a frappé en vain son oreille.
5. Un certain jour, ayant ouvert le livre du prophète Ésaïe, Jésus lut un passage qui se rapportait à lui : « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé... pour guérir ceux qui ont le cœur brisé. Il a été blessé pour nos péchés, afin que par ses meurtrissures nous puissions être guéris ».

6. Il a non seulement consolé les affligés, mais il a promis d'envoyer son Saint-Esprit pour être le Consolateur de ses rachetés.
7. Le bon Samaritain plaça le blessé sur sa monture ; de même, le Sauveur nous soutient par sa parole puissante pendant tout le cours de notre pèlerinage. Il a promis d'être tous les jours avec nous jusqu'à la fin du monde.
8. Le Sauveur nous procure le repos : le repos dans son amour, le repos dans son salut ; et à la fin de notre vie, il nous introduira dans le repos éternel
9. Pendant qu'il était sur la terre, il s'intéressait directement à tout ce qui touchait ses disciples, et 10) Quand il fut monté au ciel il envoya le Consolateur pour demeurer éternellement avec son Église.
10. Il a donné à l'Église tous les secours nécessaires pour la faire croître dans la grâce et pour la fortifier.
11. Il reviendra, et récompensera ses serviteurs de leur travail fidèle.

Vous ne savez pas, dites-vous, ce qu'il faut faire pour atteindre les masses ? Allez dans leurs maisons, témoignez-leur de la sympathie, montrez-leur que vous êtes venus pour leur faire du bien, faites-leur sentir que votre cœur est ému de leurs souffrances. Quand on verra que vous savez aimer réellement, tous les préjugés contre Dieu, contre le christianisme, disparaîtront. Les athées auront beau dire que vous avez des motifs intéressés, que le bonheur ou le malheur des autres vous laisse indifférents, on ne les croira pas. Il faut que nos vies donnent un démenti formel à cette assertion, inspirée par le père du mensonge.

Ce démenti, nous ne le donnerons que si nous allons personnellement vers ceux qui souffrent, et si nous leur prouvons que nous les aimons. Il y a des centaines et des milliers de familles qu'en pourrait atteindre facilement s'il y avait des milliers de chrétiens pour aller les voir et leur témoigner de la sympathie. C'est là ce qu'il leur faut. Ce pauvre monde gémit et soupire ; il a soif de sympathie, de sympathie humaine. Je suis tout-à-fait convaincu que c'est ce trait du caractère de Jésus qui touchait le plus profondément le cœur du peuple. Jésus s'était fait un avec lui. Lui, qui était riche, s'était fait pauvre pour nous. Il était né dans une crèche afin d'être au niveau des plus petits et des plus humbles.

Je crois que le Sauveur nous enseigne ici une grande leçon. Il veut que nous prouvions au monde qu'il est son ami. Le monde se refuse à le croire ; si une fois il pouvait saisir l'idée que Jésus-Christ est l'ami des pécheurs, il irait à lui en masse. Je suis sûr que quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux qui n'appartiennent pas à Jésus-Christ, sont convaincus que, loin de les aimer, Dieu est leur ennemi.

Comment découvriront-ils leur erreur ? Ils ne vont jamais à l'église, et dans bien des cas, même s'ils y allaient, ils ne seraient pas détrempés. Croyez-vous que si ces femmes de mauvaise vie qui parcourent vos rues étaient convaincues que Jésus les aime et veut être leur ami ; que, plutôt de les condamner, il chercherait, s'il était encore sur la terre à les relever et à les sauver ; croyez-vous que si elles en étaient convaincues elles continueraient à vivre dans le péché ? Croyez-vous que l'ivrogne qui chancelle dans la rue se doute que Jésus-Christ l'aime ? Pourtant, l'Écriture nous enseigne clairement que si Jésus hait le péché, il aime le pécheur. Cette histoire du bon Samaritain est destinée à nous enseigner cette leçon.

Annonçons à tous cette bonne nouvelle que Jésus aime les pécheurs, et qu'il est venu dans le monde pour les sauver.

Dans une de nos villes d'Amérique, deux petits garçons devinrent subitement orphelins. Leur père et leur mère moururent à peu de jours d'intervalle, laissant leurs enfants dans la misère. Un riche négociant de la ville, en ayant entendu parler, adopta le plus intelligent des deux. L'autre fut placé dans un orphelinat, mais le pauvre petit n'avait jamais été séparé de ses parents pendant leur vie. Il n'avait jamais quitté son frère, et il était si malheureux sans lui que tous les soirs il s'endormait en pleurant.

Enfin un jour il disparut. Le lendemain, on le trouva sous le perron de la maison du riche négociant qui avait adopté son frère. Quand on lui demanda pourquoi il avait quitté son bon lit à l'orphelinat pour passer la nuit au froid, il répondit qu'il avait voulu se sentir près de Charlie. Il savait que s'il sonnait à la porte de la maison, on le renverrait à l'orphelinat, et c'était une joie pour lui d'être près de Charlie, même en passant la nuit sur la pierre. Son cœur avait soif de tendresse, et il savait que Charlie l'aimait plus que personne au monde. Tâchons de convaincre les pécheurs que quelqu'un les aime, et leur cœur sera touché.

Pendant notre guerre, un petit garçon, nommé Frank Bragg, fut amené dans un de nos hôpitaux ; mais il trouvait très dur d'être séparé de tous ceux qu'il aimait. Un jour, la garde qui le soignait, se pencha sur lui et l'embrassa, en lui disant qu'elle l'aimait.

« Est-ce vrai ? dit-il ; embrassez-moi encore, c'est comme ma sœur ». La garde fit ce qu'il lui demandait, et l'enfant lui dit avec un sourire : « Il ne me sera pas dur de mourir, maintenant que j'ai quelqu'un qui m'aime ». Si nous avions plus de cette sympathie pour ceux qui se perdent et qui souffrent, nous exercerions sur eux une grande influence.

Quelle leçon retirerons-nous aujourd'hui de l'exemple du bon Samaritain ? Écoutons la voix du Maître nous dire : « Va, et fais de même ». Nous pouvons tous faire quelque chose. Si ce n'est pas parmi les grandes personnes, que ce soit au moins parmi les enfants. C'est un grand privilège que d'être l'instrument dont Dieu se sert pour amener dans son royaume un de ses agneaux. Si nous apportons le salut à un seul enfant, notre vie n'aura pas été perdue, et nous entendrons la parole du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ». Pouvez-vous croire de bonne foi qu'il y ait ici aujourd'hui un enfant de Dieu, tellement faible, tellement dénué d'influence, qu'il ne puisse gagner quelque âme au Sauveur pendant la semaine, pourvu qu'il veuille s'en donner la peine ? Assurément, ce n'est pas trop demander ; et les résultats de cette œuvre nous accompagneraient jusque sur les rives de l'éternité.

J'ai vu récemment une dame qui a fondé il y a deux ans à Edimbourg un hôpital pour les enfants malades. Je lui ai demandé si elle était bénie dans son œuvre, et je n'oublierai jamais comme sa figure s'est éclairée. Dans une de nos dernières réunions, elle nous a raconté quelques cas très intéressants de conversion parmi ces enfants, et sa physionomie était radieuse. Quel privilège, mes amis, d'introduire ces pauvres êtres affligés dans le royaume de Dieu !

Un petit garçon écossais avait mal à une jambe. On l'amena à Edimbourg, mais comme il n'y avait pas de place dans l'hôpital des enfants, on le conduisit à l'hôpital général. Il n'avait que six ans ; son père était mort ; sa mère était malade et ne pouvait le soigner ; c'est pourquoi on avait été obligé de l'amener à l'hôpital d'Edimbourg. Mon ami, le pasteur Wilson, alla le voir, et l'enfant lui raconta que le chirurgien devait venir le jeudi suivant pour lui couper la jambe. Vous qui êtes pères ou mères de famille, vous pouvez vous représenter ce que souffrirait l'un de vos enfants si, à l'âge de six ans, loin de vous, dans un hôpital, un chirurgien lui disait qu'il allait venir, tel jour, pour lui couper la jambe.

L'enfant, naturellement, avait beaucoup de chagrin. Le pasteur lui demanda où était sa mère, et le pauvre petit raconta sa triste histoire. Voulant le consoler, mon ami lui dit « La garde est très bonne ; elle te fera du bien »

- « Oui, répondit l'enfant, et peut-être que Jésus sera avec moi ». Pourriez-vous en douter ? Le vendredi suivant, le pasteur retourna à l'hôpital, mais le petit lit était vide. Le pauvre enfant était parti : le Sauveur était venu et l'avait emporté dans ses bras.

N'y a-t-il pas dans cette grande ville des centaines et des milliers de personnes qui ont besoin de sympathie ? Une marque de cette sympathie que leur cœur réclame, les touchera plus sûrement que le plus éloquent des sermons. Beaucoup d'hommes que les sermons éloquents laissent indifférents, ne résisteraient pas à la bonté, à la douceur, à la sympathie.

Le grand docteur Chalmers a dit : « Le peu que j'ai vu du monde et que je connais de l'histoire de l'humanité m'a appris à regarder ses erreurs avec plus de tristesse que de colère. Quand je pense au pauvre cœur qui a péché et qui a souffert ; quand je me représente les luttes et les tentations qu'il a traversées ; ses courtes joies et ses regrets amers ; la faiblesse de ses bonnes résolutions ; les mépris d'un monde qui a peu de charité ; la désolation intérieure ; la voix menaçante du remords ; la santé perdue ; le bonheur détruit ; — quand je me représente toutes ces angoisses, je n'ai qu'un désir : remettre l'âme coupable de mon frère entre les mains de Celui qui l'avait créée ».

Quelques-uns d'entre vous se demandent peut-être comment on peut éprouver de la sympathie pour ceux qui souffrent. C'est là une question très importante. On se met souvent à travailler pour Dieu comme si on s'acquittait d'un métier. Je vous dirai comment on arrive à éprouver de la sympathie pour les autres. Cela m'a toujours réussi. Mettez-vous à la place de ceux qui souffrent et à qui vous voudriez témoigner de la sympathie. Si vous le faites, vous gagnerez bientôt leur cœur et vous pourrez leur faire du bien.

Il y a plusieurs années, Dieu m'a donné à ce sujet une leçon que je n'oublierai jamais. Je dirigeais alors à Chicago une école du Dimanche fréquentée par plus de quinze cents élèves. Pendant les mois de Juillet et d'Août, il y eut une grande mortalité parmi ces enfants, et comme la plupart des pasteurs étaient absents, j'eus un grand nombre d'enterrements à faire, — parfois, jusqu'à trois ou quatre dans la même journée. J'en avais pris une telle habitude que j'avais fini par le faire presque machinalement. Je pouvais voir la mère donner un dernier regard à son enfant, et je pouvais voir fermer le cercueil sans en éprouver grande émotion.

Un jour, en rentrant chez moi, j'appris qu'une des élèves de mon école du Dimanche s'était noyée, et que la mère désirait me voir. Je pris ma petite fille avec moi, et partis

immédiatement. Le père, assis dans un coin de la chambre, était ivre. La mère me raconta qu'elle était blanchisseuse, et qu'elle était obligée de travailler pour gagner sa vie et celle de ses enfants, car son mari buvait tout ce qu'il gagnait.

La petite Adélaïde avait l'habitude d'aller au bord de la rivière pour attraper au passage les morceaux de bois qui flottaient ; elle les rapportait à la maison pour en faire du chauffage. Ce jour-là, elle était allée à la rivière comme d'habitude. Elle avait vu un morceau de bois à une certaine distance du rivage ; elle s'était trop penchée pour l'atteindre, son pied avait glissé, elle était tombée dans l'eau, et elle s'était noyée. La pauvre mère me conta ses peines : elle n'avait pas d'argent pour payer le cercueil, et elle me pria de lui aider. Je sortis mon carnet de ma poche, j'inscrivis son nom et son adresse, je pris les mesures pour le cercueil, et je promis de lui en faire faire un tout de suite.

La pauvre femme était dans une grande douleur, mais je n'en fus que modérément affecté. Je lui dis que je reviendrais pour l'enterrement, et je m'en allai. Ma petite fille marchait à côté de moi : « Papa, me dit- elle, si nous étions très pauvres, et si maman était obligée de laver pour gagner notre vie, et si j'étais obligée d'aller ramasser du bois au bord de la rivière pour faire du feu ; si je tombais dans l'eau et si j'étais noyée, est-ce que tu serais malheureux ? »

- « Si je serais malheureux ! Mais, mon enfant, je ne sais pas ce que je deviendrais. Je n'ai pas d'autre petite fille que toi, et si je te perdais, cela me briserait le cœur ». Et en disant cela, je la pris dans mes bras et l'embrassai. « Alors, est-ce que tu as été malheureux pour la maman de cette petite fille ? » Comme cette question me perça le cœur ! je retournai à la maison, je pris ma Bible, et je lus à la pauvre mère le quatorzième chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Puis je priai avec elle, et m'efforçai de la consoler. Le jour de l'enterrement, je l'accompagnai jusqu'au cimetière. Le père était encore ivre. Le cercueil de la petite Adélaïde fut mis dans la fosse commune, et pendant qu'on le recouvrait de terre, la mère me dit : « C'est bien dur, monsieur, d'enterrer son enfant dans la fosse commune. Si j'étais restée dans mon village, elle aurait été avec mes parents. Oh ! oui, c'est dur de voir mettre mon aînée dans la fosse commune ! » Je me dis que moi aussi je trouverais bien dur d'avoir à enterrer ma fille dans la fosse commune, et je n'eus pas de peine à sympathiser avec la pauvre mère.

Le Dimanche suivant, je racontai aux enfants de l'école ce qui s'était passé. Je leur proposai d'acheter un terrain pour en faire un cimetière pour l'école du Dimanche, de sorte que lorsqu'un des enfants viendrait à mourir, on l'y enterrerait au lieu de le mettre

dans la fosse commune. Avant même que l'acte de vente eût été dressé, une mère vint me demander la permission d'y faire enterrer sa petite fille qui venait de mourir. Au moment de déposer le petit cercueil dans la terre je lui demandai le nom de l'enfant « Emma » me dit-elle. C'était le nom de ma petite fille, et je ne pus m'empêcher de pleurer à la pensée de ce que j'éprouverais si c'était ma petite Emma qui était dans ce cercueil. Quelques jours après, une autre mère vint me demander d'enterrer dans notre cimetière son petit garçon, qui s'appelait Willie. À cette époque, je n'avais qu'un seul garçon, et il s'appelait Willie. Je me représentais ce que je souffrirais si c'était mon Willie qui était mort. Ainsi les deux premiers enfants qui furent enterrés dans notre cimetière portaient les noms de mes deux enfants. Je me mis à la place des pauvres mères affligées, et il me fut facile de sympathiser avec elles.

Une des premières choses que je fis en retournant à Chicago après une absence de plusieurs années, fut d'aller visiter le cimetière de l'école du Dimanche. J'avais cru qu'il servirait pendant bien des années, mais il était déjà presque plein. Un grand nombre d'enfants y sont couchés, en attendant le jour de la résurrection, et j'aimerais à être enterré à côté d'eux.

Chers amis, si vous voulez éprouver de la sympathie pour les autres, mettez-vous à leur place. Dieu veuille remplir nos cœurs du même esprit qui animait le bon Samaritain, de telle sorte que nous soyons pleins de bonté, d'amour et de compassion.

Je veux vous citer, en terminant, un précepte qui m'a été d'un grand secours. Il a été écrit par un quaker : Il n'est pas probable que je revienne une seconde fois sur la terre. Si donc je trouve moyen sur ma route de faire du bien à quelqu'un de quelque manière que ce soit, je veux me hâter de le faire. Je ne veux ni négliger cette occasion ni différer d'en profiter, car je ne repasserai jamais par ce chemin.

9 « Vous êtes la lumière du monde »

« Ceux qui auront été intelligents, brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité ».

Tel est le témoignage rendu par un vieillard, l'homme le plus instruit de son temps ; c'était le fruit de sa longue et riche expérience. Daniel avait été conduit à Babylone dans sa première jeunesse ; on croit qu'il n'avait pas plus de vingt ans. Si quelqu'un avait prédit, lorsque ce jeune Hébreu fut emmené en captivité, qu'il dépasserait en renommée tous les hommes puissants de son siècle, que tous les généraux qui s'étaient rendus célèbres à cette époque seraient éclipsés par ce jeune esclave, il est probable que personne n'aurait cru à cette prédiction. Et pourtant, l'éclat du nom de Daniel fait pâlir celui de Nébucadnetsar, de Belsatsar, de Cyrus, de Darius et de tous les puissants princes et monarques de son temps.

On ne nous dit pas à quelle époque il avait donné son cœur à Dieu ; mais il y a lieu de croire qu'il subit l'influence du prophète Jérémie. Quoi qu'il en soit, il avait reçu de bonne heure de profondes impressions religieuses et avait appris à servir Dieu de tout son cœur.

Nous entendons souvent les chrétiens se plaindre des difficultés de leur champ de travail ; le terrain qu'ils ont à cultiver est particulièrement ingrat. Songez au champ que Daniel avait à cultiver. Non seulement le jeune Hébreu était esclave, mais il était en captivité chez une nation qui haïssait ses compatriotes ; la langue du pays lui était inconnue ; il était entouré d'idolâtres. Eh bien ! dès le premier jour, il affirma sa foi, il fit luire sa lumière devant les hommes, et jamais il ne se départit de cette ligne de conduite. Il se consacra à Dieu dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, et lui demeura fidèle jusqu'à la fin de son pèlerinage.

C'est une chose digne de remarque que les hommes qui ont fait l'impression la plus profonde sur le monde et ont jeté autour d'eux l'éclat le plus vif, sont des hommes qui ont vécu dans des temps troublés.

Voyez Joseph : il avait été vendu comme esclave en Égypte par les Ismaélites ; mais son Dieu l'accompagna dans sa captivité comme il devait plus tard accompagner Daniel. Et Joseph demeura fidèle jusqu'à la fin ; il se trouvait au milieu d'idolâtres, mais ce ne fut pas une raison pour lui d'abandonner sa foi. Il demeura ferme, et Dieu fut avec lui.

Voyez Moïse : il renonça au palais et aux richesses de Pharaon, et unit son sort à celui de son peuple, accablé de mépris et foulé aux pieds. Si jamais homme s'est trouvé dans des circonstances difficiles, c'est bien Moïse ; cependant, il n'a jamais cessé de faire luire sa lumière, il n'a jamais été infidèle à son Dieu.

Élie vivait dans un temps bien plus sombre encore que le nôtre. Toute la nation semblait plongée dans l'idolâtrie. Achab, la reine Jézabel, toute la cour, étaient opposés au culte du vrai Dieu. Cependant, Élie demeura ferme, et jeta autour de lui une pure et vive lumière. Aussi, de quel éclat son nom est-il entouré dans l'histoire !

Voyez Jean-Baptiste. Autrefois, je croyais que j'aurais aimé à vivre du temps des prophètes, mais j'ai changé sur ce point. Quand un prophète apparaît sur la scène, soyez sûrs que les choses vont mal et que l'Église de Dieu s'est laissé corrompre par le dieu du monde. Il en était ainsi lorsque Jean-Baptiste apparut. Aujourd'hui, son nom est entouré d'une brillante auréole ; dix-huit siècles se sont écoulés, et la renommée de ce prédicateur du désert est plus vivante que jamais. Il était méprisé par ses contemporains, mais il a survécu à tous ses ennemis ; son nom sera vénéré et son œuvre durera aussi longtemps que l'Église subsistera sur la terre.

Vous vous plaignez de votre champ de travail, c'est un sol ingrat, dites-vous. Regardez saint Paul, ce premier missionnaire parmi les païens. Voyez comme il fit briller sa lumière devant eux, leur parlant du Dieu qu'il servait et qui avait envoyé son Fils mourir d'une mort cruelle afin de sauver le monde. Les hommes lui disaient des injures et repoussaient sa doctrine ; ils se moquaient de lui quand il leur parlait du Crucifié ; mais il n'en continua pas moins à prêcher l'Évangile du Fils de Dieu. Les grands et les puissants de son temps le regardaient comme un pauvre fabricant de tentes ; mais aujourd'hui personne ne connaît leurs noms, à moins qu'ils n'aient été associés au sien. Ils sont tombés dans l'oubli.

Il est de fait que tous les hommes aiment à briller. Il vaut autant en convenir tout de suite. Dans le monde des affaires comme dans le monde politique, chacun veut être au premier rang ; on lutte pour éclipser son voisin, pour occuper la première place. Sur les

bancs des écoles, vous retrouvez la même rivalité. Garçons et filles veulent être à la tête de leurs classes. Dès qu'un enfant réussit à atteindre la première place, sa mère en est fière. Elle aura soin que nul n'ignore les progrès de son fils, ni le nombre de prix qu'il a remportés.

Dans l'armée, c'est la même chose : chacun veut dépasser son voisin ; chacun veut briller, et s'élever au-dessus de ses camarades. Dans les jeux de force et d'adresse, même rivalité : chacun veut faire mieux que les autres. Oui, ce désir est inné en nous ; nous aimons à briller entre nos semblables.

Et cependant, il y a bien peu d'hommes qui y réussissent. De temps en temps, on dépasse tous ses concurrents, mais c'est rare. En ce moment même, il se livre aux États-Unis une grande lutte pour l'élection du Président ; la bataille est engagée avec fureur, et va se prolonger pendant six mois.

Cependant, il n'y a qu'un seul homme qui puisse atteindre le but. Il y en a beaucoup qui luttent pour obtenir le prix, et il y aura naturellement beaucoup de désappointements.

Mais dans le royaume de Dieu, le plus petit, le plus faible d'entre nous peut briller s'il le veut. Tous nous pouvons obtenir le prix qui nous est proposé. Le prophète Daniel ne dit pas que ce soient les hommes d'État qui brilleront comme les étoiles. Les hommes d'État de Babylone ont passé ; leurs noms mêmes sont inconnus.

Il ne dit pas non plus que ce soient les nobles et les grands seigneurs. Les nobles de la terre sont bientôt oubliés. Le souvenir de John Bunyan, le chaudronnier de Bedford, a survécu à la majorité des nobles de son temps. Ceux-ci vivaient pour eux-mêmes, et leur mémoire s'est effacée ; tandis que lui vivait pour Dieu et pour les âmes de ses frères, son souvenir est impérissable dans sa patrie.

Daniel ne dit pas que ce soient les négociants qui brilleront comme les étoiles. Qui pourrait dire le nom de ses riches contemporains ? Leur souvenir n'a duré guère plus longtemps que leur vie.

Quelle différence pour Daniel ! Vingt-cinq siècles se sont écoulés, et son nom continue à briller d'un éclat toujours nouveau. « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude, brilleront comme les étoiles à toujours et à perpétuité ».

Comme la gloire de ce monde est éphémère ! Il y a soixante-quinze ans, le grand Napoléon faisait pour ainsi dire trembler la terre. Il remplissait le monde du bruit de ses conquêtes. Quelques années s'écoulaient, et ce puissant vainqueur va mourir en captivité et le cœur brisé, dans une petite île de l'Océan Atlantique. Où sont ceux qui aujourd'hui chérissent sa mémoire ?

Mais voyez le prophète hébreu, si méprisé, si détesté. On avait voulu le jeter dans la fosse aux lions parce qu'il était trop saint, trop pieux. Sa mémoire ne saurait périr, et son nom est vénéré à cause de sa fidélité envers son Dieu.

Il y a dix-sept ans, je me trouvais à Paris au moment de l'Exposition Universelle. L'empereur Napoléon était alors à l'apogée de sa gloire ; on l'acclamait dans les rues. Quelques années plus tard, il tombait du trône et mourait en exil. La gloire et la vanité de ce monde sont bien creuses et bien passagères. Si nous sommes intelligents, nous vivrons pour Dieu et pour l'éternité ; nous nous oublierons nous-mêmes, et nous ne rechercherons pas l'honneur et la gloire du monde.

Dans le livre des Proverbes, il est dit que « celui qui gagne des âmes est sage ». Quiconque aura gagné une âme à Dieu, celui-là n'aura pas perdu sa vie. Sa vie aura été plus utile que celle des hommes les plus puissants de son temps, parce qu'il aura fait jaillir une source qui ne tarira jamais. Qui que vous soyez, homme, femme ou enfant, vous pourrez briller dans le royaume de Dieu, si vous le voulez.

Dieu nous a placés dans le monde pour que nous reflétions sa lumière. Nous ne sommes pas ici-bas pour acheter, pour vendre, pour accumuler des richesses, pour acquérir une haute position dans le monde. Cette terre, pour nous, chrétiens, n'est pas notre patrie ; notre vraie patrie est dans le ciel. Dieu nous a envoyés dans le monde afin d'y faire luire sa lumière, afin d'éclairer les ténèbres qui nous environnent. Jésus-Christ est venu pour être la lumière du monde, mais le monde a éteint cette lumière, il l'a éteinte sur le Calvaire. Avant de monter au ciel, Jésus dit à ses disciples : Vous êtes la lumière du monde, vous êtes mes témoins. Allez et annoncez la bonne nouvelle du salut à toutes les nations de la terre ».

Nous sommes appelés à briller au milieu de nos contemporains tout comme Daniel avait été appelé à briller à Babylone. Que personne ne dise qu'il n'y est pas appelé, parce qu'il n'exerce peut-être pas autant d'influence que certains hommes. Ce que Dieu vous demande, c'est d'utiliser l'influence que vous possédez. Il est probable qu'au

commencement, Daniel n'avait pas grande influence. Dieu lui en donna bientôt davantage parce qu'il était fidèle, et qu'il mettait à profit ce qui lui avait été confié.

Rappelez-vous que la plus faible lumière peut jeter encore beaucoup d'éclat quand elle est placée, dans un lieu très sombre. Supposez qu'on éteigne tout-à-coup le gaz dans cette salle, que l'obscurité soit complète, et qu'on apporte ensuite une petite chandelle ; vous seriez étonné de voir combien elle donnerait de lumière,

En Amérique, dans la région lointaine des prairies, les réunions religieuses ont souvent lieu le soir dans les écoles des pionniers. On les annonce de cette façon : « Une réunion aura lieu ce soir à la chandelle ».

La première personne qui arrive met une chandelle sur la chaire. Cela n'éclaire pas beaucoup la salle, mais cela vaut mieux que rien. Chaque nouvel arrivant apporte sa chandelle et la met devant lui. Quand la salle est pleine, je vous assure qu'il y a assez de lumière. De même, si chacun de nous fait luire sa lumière dans le monde, le monde sera éclairé. S'il ne nous est pas accordé d'être des phares, nous pouvons tout au moins être de petites chandelles.

Une petite flamme suffit souvent pour allumer de grands incendies. Savez-vous comment le grand incendie de Chicago a pris naissance ? Une vache renversa une lanterne avec son pied ; la ville entière fut incendiée, et cent mille personnes se trouvèrent sans abri. Ne permettez pas à Satan de vous persuader que, parce que vous ne pouvez pas faire de grandes choses, vous ne pouvez rien faire du tout.

J'ai entendu raconter l'histoire d'un homme qui, pendant une traversée, souffrit beaucoup du mal de mer. S'il n'y a jamais dans la vie un moment où l'on se sente absolument incapable de travailler pour le Seigneur, c'est quand on a le mal de mer, — du moins c'est mon opinion. Pendant que ce passager souffrait ainsi, il entendit crier qu'un homme était tombé à la mer. Il se demanda aussitôt ce qu'il pourrait faire pour aider à le sauver. Il eut l'idée de prendre sa lampe et de la tenir devant le hublot.

L'homme fut sauvé. Quand le passager fut guéri de son mal de mer, il monta sur le pont ; et celui qui était tombé à la mer lui raconta qu'il avait coulé à fond deux fois, remontant aussitôt à la surface. Il allait enfoncer de nouveau, probablement pour ne plus reparaître, et il agitait son bras avec désespoir pour la dernière fois, lorsqu'une lumière parut tout-à-coup à l'un des hublots, et tomba sur sa main. Le marin qui était dans le canot, l'aperçut, la saisit, et put ainsi sauver l'homme qui allait se noyer.

C'était une petite chose, n'est-ce pas, que de soulever une lampe, et pourtant ce fut cette petite chose qui sauva la vie d'un homme. Si vous ne pouvez pas faire de grandes choses, tenez au moins d'une main ferme le flambeau de l'Évangile, afin que sa lumière éclaire quelque pauvre pécheur égaré et le ramène à Christ. Portons cet Évangile dans les sombres demeures où le nom de Christ n'a jamais retenti, et faisons connaître Jésus comme le Sauveur du monde. Si nous sommes résolus à atteindre ces masses qui périssent loin de Dieu, il faut confondre notre vie avec la leur, prier pour elles, travailler pour elles.

J'ai de la peine à croire au christianisme d'un homme qui se dit sauvé, et n'est pas disposé à faire tout ce qu'il peut pour sauver les autres. Ne pas tendre la main à ceux qui sont encore dans l'abîme d'où nous avons été retirés, me semble être un signe de la plus noire ingratitude. Qui saura atteindre et secourir les esclaves de la boisson mieux que ceux qui, après avoir subi le même esclavage, en ont été délivrés ?

Parmi ceux qui m'écoutent en ce moment, n'y aura-t-il personne qui, dès aujourd'hui, se mette à l'œuvre ? Si chacun de nous faisait ce qu'il pouvait, les cabarets perdraient bientôt la plus grande partie de leur clientèle. J'ai lu autrefois l'histoire d'un aveugle qui se tenait assis au coin d'une rue dans une grande ville, et qui avait tous les soirs une lanterne à côté de lui. Quelqu'un lui demanda à quoi lui servait sa lanterne, puisqu'il n'y avait pas de différence pour lui entre le jour et la nuit. L'aveugle répondit : « J'allume ma lanterne afin que personne ne tombe sur moi ».

Pensons à cela, mes chers amis. Pour un homme qui lit la Bible, il y en a cent qui nous lisent, vous et moi. C'est ce que saint Paul voulait dire quand il exhortait les Corinthiens à être des épîtres vivantes, lues et connues de tous les hommes. Le bien que nous pouvons faire par nos sermons n'a pas grande valeur, si nous n'annonçons pas Christ par notre vie. Si nous n'honorons pas l'Évangile par notre manière de vivre et d'agir, nous n'amènerons personne à Jésus. Un petit acte de bonté peut avoir plus d'influence sur telle personne que beaucoup de longs sermons.

Il y a quelques années, un vaisseau se trouva pris dans une violente tempête sur le grand lac Érié. Le capitaine voulait se réfugier dans le port de Cleveland. À l'entrée de ce port il y a ce qu'on appelle les feux inférieurs et les feux supérieurs. Ce jour-là, les feux supérieurs brillaient avec tout l'éclat accoutumé, mais en approchant du port, on ne pouvait pas découvrir les feux inférieurs qui devaient en marquer l'entrée. Le pilote aurait voulu reprendre le large, mais la tempête était si forte que le capitaine redoutait de s'y exposer ; il insista pour que le pilote essayât d'entrer dans le port. Celui-ci n'avait

guère d'espoir d'y réussir, n'ayant rien pour le guider dans sa marche, mais il fit des efforts inouïs. Tantôt le vaisseau montait sur la crête des vagues, tantôt il descendait dans l'abîme ; enfin, il fut lancé à la côte et brisé en morceaux. Par suite d'une négligence du gardien, les feux inférieurs s'étaient éteints.

Que ceci nous serve d'avertissement. Dieu entretient toujours les feux supérieurs, leur éclat ne diminue pas, mais il nous a placés ici-bas pour que nous ayons soin des feux inférieurs. Nous devons être les représentants de Dieu sur la terre, de même que Jésus est notre représentant dans le ciel. Je me dis souvent que si nous avions un aussi pauvre représentant là-haut que Dieu en a un ici-bas, nous n'aurions pas grande chance d'arriver au ciel. Que nos reins soient ceints et nos lampes allumées afin que ceux qui nous entourent puissent voir le chemin du salut et ne marchent pas dans les ténèbres.

Ce que je viens de dire d'un phare me fait penser à un habitant de l'État de Minnesota qui fut pris, il y a quelques années, dans un épouvantable orage. Dans cet État, les orages sont très fréquents, et en hiver surtout, se déchaînent si subitement qu'il est difficile d'y échapper. La neige tombe en flocons serrés, et le vent la chasse au visage du voyageur avec une telle force qu'il ne distingue plus sa route à deux pas devant lui. Bien des hommes se sont perdus dans ces prairies pour avoir été pris dans une de ces tempêtes.

L'homme dont je parle avait donc été surpris par la tempête. Après une longue lutte, il était sur le point d'y renoncer quand il vit une petite lumière venant d'une cabane de pionnier. Il parvint à s'y traîner, et y trouva un refuge contre la tempête. Depuis lors, il a fait fortune. Dès qu'il en eut les moyens, il acheta la ferme. Il bâtit une belle maison sur l'emplacement de la petite cabane de bois, et sur le sommet d'une tour il établit un phare. Chaque fois qu'il s'élève une tempête, il allume ce phare dans l'espoir de sauver quelque voyageur égaré.

Voilà de la vraie reconnaissance ; voilà celle que Dieu attend de nous. S'il nous a sauvés, s'il nous a retirés de l'abîme, soyons toujours sur le qui-vive, prêts à sauver ceux qui seraient en danger de se perdre.

À propos de phares, je me rappelle une touchante histoire arrivée sur une côte très dangereuse et exposée aux orages. Le phare était confié à deux gardiens. Un soir, la machine se détraqua, et l'appareil refusa de tourner. Les deux gardiens eurent si grand-

peur que des marins ne prissent ce phare, habituellement tournant, pour un phare fixe, qu'ils restèrent debout toute la nuit pour faire marcher l'appareil à la main.

Veillons, nous aussi, à ce que la lumière dont nous sommes porteurs ne soit jamais obscurcie, afin que le monde puisse voir que la religion de Jésus est une puissante réalité. L'un des jeux de l'ancienne Grèce consistait à courir avec des torches, qu'on avait allumées au feu de l'autel. Quelquefois même, la course se faisait à cheval. Le coureur dont la torche brûlait encore en arrivant au but, obtenait un prix ; si sa torche s'était éteinte, il avait perdu la course.

Combien y a-t-il de chrétiens qui, arrivés à la vieillesse, ont perdu leur lumière et leur joie ! Jadis, ils brillaient d'un pur éclat dans leur famille et dans l'Église ; mais quelque chose est venu se placer entre eux et Dieu, — l'amour du monde, peut-être, ou l'égoïsme, et leur lumière s'est éteinte. S'il y a quelqu'un parmi ceux qui m'écoutent qui ait fait cette triste expérience, que Dieu lui aide à revenir au pied de son autel afin d'y rallumer sa torche ; de telle sorte qu'il puisse aller dans les endroits les plus sombres de la terre et y faire luire la lumière de l'Évangile.

Comme je l'ai déjà dit : même si nous n'amènerons qu'une seule âme à Christ, nous pouvons faire jaillir une source qui continuera à répandre ses eaux longtemps après que nous aurons disparu de la terre. Là-haut, sur le flanc de la montagne, se trouve une petite source ; elle est si petite qu'une biche pourrait la vider d'un trait, semble-t-il. Peu à peu, elle devient un ruisseau ; le ruisseau reçoit d'autres filets d'eau ; enfin, c'est une rivière, puis un fleuve puissant roulant ses eaux vers l'Océan. De nombreux villages, des villes populeuses se sont élevées sur ses bords ; et l'agriculture prospère grâce à ces eaux bienfaisantes, qui vont porter au loin, sur leur sein majestueux, les produits du commerce et de l'industrie.

Si vous amenez une âme à Christ, cette âme en amènera peut-être cent autres, qui à leur tour en amèneront mille ; c'est ainsi que le petit ruisseau ira toujours s'élargissant jusqu'au bord de l'éternité.

Nous lisons ces paroles dans le livre de l'Apocalypse de saint Jean : « J'entendis une voix du ciel qui me disait : Écris : Bienheureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur. Oui, dit l'Esprit, ils se reposent, de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ».

Il est fait mention dans la Bible de beaucoup d'hommes sur le compte desquels nous ne savons qu'une seule chose : ils vécurent tant d'années, puis ils moururent. Le berceau et la tombe se rejoignent. Ils vécurent, ils moururent, — nous ne savons rien de plus. De même de nos jours, sur la tombe de bien des chrétiens de nom, il n'y aurait rien d'autre à inscrire que le jour de leur naissance et celui de leur mort.

L'intervalle entre ces deux dates est vide.

Il y a une chose pourtant qui ne disparaît pas avec un homme de bien. Son influence lui survit.

L'influence de Daniel est aussi grande aujourd'hui que jamais. Croyez-vous que Joseph soit mort tout entier ! Son influence se fait toujours sentir, elle ne périra jamais. Vous pouvez déposer dans la terre l'enveloppe mortelle d'un homme de bien ; vous ne pouvez pas y enfermer avec lui ni son influence, ni son exemple. L'apôtre saint Paul n'a jamais été plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui.

Qui oserait soutenir que John Howard, le réformateur des prisons, soit mort ? Son influence ne se fait-elle pas encore sentir dans tous les pays de l'Europe ? Et Henri Martyn, le missionnaire ? Et Wilberforce ? Sont-ils morts, croyez-vous ? Allez le demander en Amérique, dans les États du Sud, aux trois ou quatre millions d'hommes et de femmes qui naguère étaient esclaves. Prononcez devant le premier venu d'entre eux le nom de Wilberforce, et vous verrez comme leurs yeux brilleront. Il a vécu pour d'autres que pour lui-même, et son souvenir ne s'effacera jamais du cœur de ceux pour lesquels il a dépensé sa vie et ses labeurs.

Si vous voulez savoir quels sont ceux qui sont morts réellement quand leurs yeux se sont fermés, je vais vous le dire. Ce sont les ennemis des enfants de Dieu, — ce sont leurs persécuteurs, ce sont leurs calomnieux. Quant aux enfants de Dieu eux-mêmes, ils ont survécu à toutes les attaques, à toutes les calomnies ; et non seulement cela, mais ils brilleront dans un autre monde.

Que les paroles du Saint Livre sont donc vraies ! « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles à toujours et à perpétuité ».

Continuons à faire tout ce que nous pouvons pour enseigner la justice à la multitude. Soyons morts au monde, à ses mensonges, à ses plaisirs, à ses ambitions, — et vivons pour Dieu, nous efforçant toujours de lui amener de nouvelles âmes.

Permettez-moi, en terminant, de citer quelques paroles du docteur Chalmers : « Des milliers d'hommes apparaissent sur la scène du monde, vont, viennent, disparaissent enfin, et l'on n'en entend plus parler.

Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pris part à rien de ce qui se fait de bon et de bien dans le monde ; personne n'a ressenti les effets de leur charité ; personne ne peut les bénir pour avoir été les instruments de son salut ; ils n'ont pas écrit une ligne ni prononcé une parole dont on ait pu conserver le souvenir. Ils sont morts ainsi ; leur lumière s'est perdue dans les ténèbres, et leur souvenir ne vivra pas plus longtemps que celui des insectes nés d'hier et qui mourront demain. Est-ce ainsi que tu veux vivre et mourir, ô homme immortel ? Que ta vie serve à quelque chose. Fais le bien, et tu laisseras derrière toi un monument que les orages et le temps ne pourront jamais détruire. Écris ton nom, en caractères d'amour, de bonté, de dévouement sur les cœurs des milliers d'hommes avec lesquels tu entres en contact tous les ans ; ton souvenir ne périra jamais. Ton nom, tes actions, brilleront dans ces cœurs comme les étoiles brillent dans le ciel. Les bonnes œuvres brilleront comme les étoiles du ciel ».

Fin